

Capitaine J. LA CHAUSSÉE



DE
CHARLEROI
A
VERDUN

DANS L'INFANTERIE

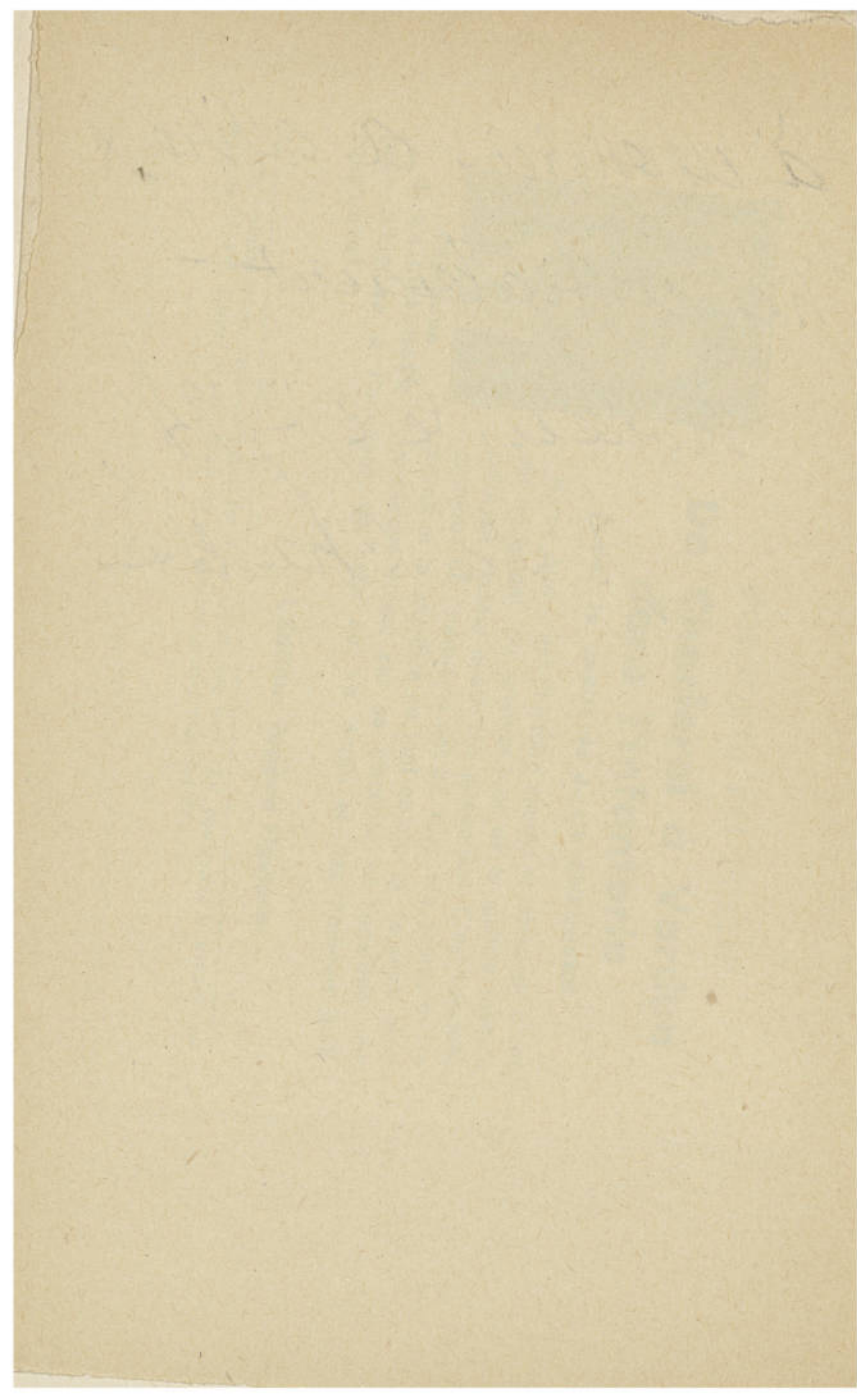
À L'ENSEIGNE DES
DEUX FIGUIERS



PARIS
EDITIONS EUGÈNE FIGUIÈRE
166, BOULEVARD MONTPARNASSE

à Monsieur A. Cléroux
très cordialement

Rouen, le 27/34,
J. La Chaussée



Don André Caudron

De Charleroi à Verdun



- 6 FEV. 2020

IRHIS - Lille 3

Capitaine J. LA CHAUSSÉE

IRHIS - C 32621

DE
CHARLEROI
A
VERDUN
DANS L'INFANTERIE

À L'ENSEIGNEMENT
DEUX FIGUIERS



PARIS
ÉDITIONS EUGÈNE FIGUIÈRE
166, BOULEVARD MONTPARNASSE

Figuière

DE
CHARLESI
A
VERDUN
DANS L'INFANTRIE



Tous droits réservés.

Copyright by Capitaine LA CHAUSSEE.

A mes camarades anciens combattants.

A nos camarades morts pour la France.

A tous les innocents que la guerre a frappés.

A la fraternité humaine.

AVERTISSEMENT AU LECTEUR



Ces pages ont été extraites de mes « Mémoires de Guerre », écrits à l'intention de mes enfants.

Le lecteur n'y trouvera pas de ces traits d'héroïsme, qui assurent la gloire à leurs auteurs, mais le récit de ce que furent deux années de guerre pour un combattant d'infanterie.

Ce modeste ouvrage n'a d'autre ambition que le mérite de la sincérité.

“ Avant ”



"Inova"

La Mobilisation

L'ordre de mobilisation est arrivé. Le capitaine fixe le travail pour le lendemain. Chacun doit remplir sa tâche, qui est simple et bien connue de nous.

Le lendemain matin, je me rends au quartier. Les opérations de mobilisation s'exécutent normalement. On signale même une grande avance dans le travail des unités. Notre Compagnie occupe son nouveau casernement. Je vais la voir.

J'apprends que des réservistes sont déjà arrivés pendant la nuit, ce qui facilite l'exécution des opérations. De sorte que les unités seront prêtes au bout de deux jours au lieu de quatre.

A la gare, où je suis de service, mouvement énorme. Des trains arrivent bondés d'hommes qui rejoignent leur régiment.

Beaucoup d'hommes viennent aussi prendre le train, accompagnés de leurs familles. Mais ces derniers paraissent soucieux. Sans doute pensent-ils à ceux qu'ils vont quitter, peut-être pour toujours.

Une jeune mère cherche à faire dire « papa » à son petit enfant, avant de dire adieu à son mari. Elle y réussit enfin, et tous deux d'embrasser leur enfant.

Dans la matinée part déjà un train militaire. C'est, paraît-il, un état-major. Je cherche à savoir où il va,

afin d'en déduire la région où mon régiment sera dirigé. J'obtiens le renseignement par un employé du train qui, naturellement, me dit de ne pas le divulguer. Je me représente la zone frontière vers laquelle nous serons dirigés, mais je n'en dis mot à personne.

Le lendemain, je retourne à la compagnie. Tout est en ordre. Les derniers hommes arrivent. Travaux divers, revue; préparatifs de départ.



La Concentration

Je partis tôt pour rejoindre la compagnie. Car nous devons traverser le pont à cinq heures trente, pour nous rendre au quai d'embarquement.

La ville était encore tout endormie. Rares les passants. Seulement, près de la gare, une centaine de personnes faisant leurs adieux à l'un des leurs.

L'embarquement fut vite terminé. A l'heure du départ, on entendit de nombreux cris.

Nous sortons de la gare. Tous les hommes chantent. Partout des personnes nous font des signes d'adieu, et des enfants agitent leur coiffure ou leur mouchoir.

Le train roule. Par où passerons-nous pour aller à la frontière?

Nous passons sur une voie stratégique, où, paraît-il, jamais un train ne circula.

Moins de cris, moins de chants. Je profite de ma tranquillité pour me reposer.

J'ai passé une bonne nuit. Le train arrive à Soissons.

On nous apporte à boire et à manger. Des infir-

mières de la Croix-Rouge nous offrent des fruits, des cigarettes, des cigares. Leur costume est pour nous une nouveauté.

La musique organise un concert sur le quai. Nul ne pourrait se douter, à nous voir, que nous allons à la guerre, tant les hommes sont joyeux. Puis nous partons à nouveau.

Tout est calme maintenant, et le train va moins vite, dit-on, afin d'arriver à destination dans la nuit, pour être moins vus des aviateurs ennemis et des espions.

Arrivés à Novion-Porcien, gare de débarquement, on nous dirige sur nos cantonnements, où nous devons rester jusqu'au 15 août, employant nos journées à des exercices préparatoires au combat.



La Marche à l'ennemi

Le jour de départ arrive. Le régiment se met en marche. Il paraît que nous partons en Belgique. Comme je n'avais pas de carte, je m'en suis procuré une, assez complète, provenant d'un atlas. Les villes y sont indiquées, et, le jour, en m'orientant au moyen du soleil, je saurai à peu près où nous allons.

Ma compagnie est en tête du gros de l'avant-garde. Nous avons, dit-on, de la cavalerie à l'avant. Mais il est toujours possible à une troupe audacieuse ou à des autos blindées de percer un rideau de cavaliers. L'avant-garde prend quelques précautions.

A chaque instant des civils nous croisent ou nous dépassent. Il faut alors que le commandant de la pointe d'avant-garde les arrête, examine leurs papiers, etc... Les cavaliers affectés au régiment gardent

les personnes interrogées, puis, redevenus disponibles, dépassent à nouveau nos éclaireurs.

Il fait une chaleur accablante. Partout les habitants stationnent devant leurs maisons, et nous regardent passer.

Les renseignements sur l'ennemi se précisent. Le mouvement de son aile droite est, dit-on, plus prononcé que l'on ne pensait. De sorte que nous faisons un grand changement de front pour y faire face.

C'est ainsi que nous franchissons la frontière franco-belge, le 17 août à Cendron, nous rendant par étapes en direction de Charleroi.

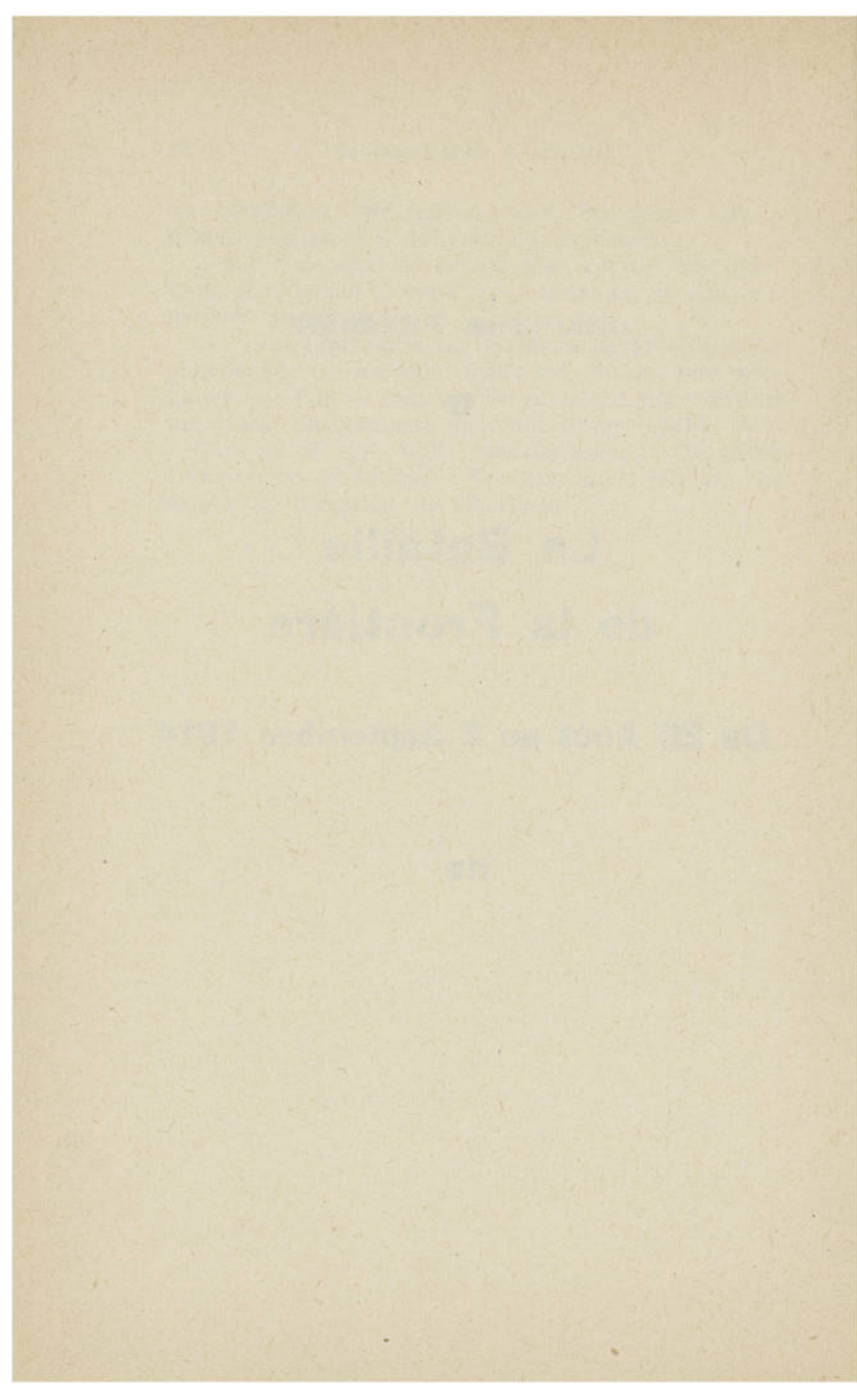
CHAPITRE PREMIER



**La Bataille
de la Frontière**

Du 20 Août au 2 Septembre 1914





CHARLEROI

I. - Premier Contact avec l'ennemi



Bientôt la fin du jour. Nous arrivons à Chamborgneau, village des environs de Charleroi. Le cantonnement est un peu serré, et je suis obligé d'affecter à une partie de ma section un local attenant à un débit de boisson. Jusque tard dans la soirée, les armes et les équipements sont laissés dehors, formés en faisceaux. Et j'y ai fait déposer de même la paille qui servira au coucher.

J'oblige les gradés à faire préparer le repas, car les hommes sont plutôt portés à boire. Et s'ils ne mangent pas, ils ne pourront pas supporter les fatigues que nous devons prévoir pour les jours suivants.

Les postes aux issues sont déjà placés, et on y a aménagé une chicane destinée à livrer passage aux habitants, principalement à ceux qui reviennent de travailler au dehors.

Des hommes dansent au son d'un piano mécanique, dans la salle qui tout à l'heure sera trans-

formée en chambre à coucher. Un peu de bruit pour mieux s'étourdir. Je fais cesser les danses et préparer la paille; nous allons nous reposer.

Je me sens agité. Le moment approche. Peut-être aurons-nous demain le baptême du feu?

Le Sergent-Major a reçu des ordres pour la compagnie. Il me les communique vers sept heures. Nous devons aller occuper une position et l'organiser. Mais il faut auparavant faire la reconnaissance du terrain. Je prescris à mes sous-officiers de veiller au nettoyage du cantonnement et des armes, et je pars avec les officiers. Mais ce n'est pas loin, et nous sommes bientôt de retour.

Ma section est placée à flanc de coteau, et obliquement à la pente descendante, de sorte que sa droite est plus élevée que sa gauche.

Devant moi la lisière du village de Couillet. Les maisons les plus rapprochées sont à quatre cents mètres environ.

A ma droite et à peu près sur la crête, une maison; et à une centaine de mètres plus à droite, une autre section de la compagnie.

A ma gauche un petit ravin à peu près perpendiculaire à notre position, va d'un bois vers les premières maisons du village. A environ 400 mètres plus à gauche, des éléments d'infanterie d'un autre régiment.

Derrière moi un champ de pommes de terre, et un bois qui se prolonge plus à gauche et plus loin que le ravin.

Je décide de faire placer un poste dans le ravin, où coule un ruisseau bordé d'arbres, et un autre dans la maison située à ma droite, puis un troisième à la lisière du village, sur le front de la section.

Je fais creuser deux tranchées de demi-section à raison d'un mètre par homme avec un prolonge-

ment en retrait aux ailes, pour le cas où nous serions attaqués sur les flancs.

La première demi-section est commandée par le sergent rengagé Cassini, et l'autre par le sergent Nibelle.

Nous sommes entourés d'enfants qui nous apportent à boire et à manger.

A la fin du jour, nous égalisons les terres de déblai en avant de nos tranchées, et nous les recouvrons de gazon et de branchages, que nous avons cueillis dans le bois. Puis nous recevons l'ordre de rentrer au cantonnement. Je rappelle mes postes et vais voir les habitants de la petite maison. Je demande à la propriétaire la permission de faire occuper son grenier, le lendemain au petit jour, par mon poste de liaison.

Nos cuisiniers sont restés au village, et nous ont préparé un bon repas. Presque tous les civils sont réunis par petits groupes, dans les rues. La plupart sont prêts à partir s'il en est besoin. On reçoit des renseignements plus précis sur les attaques allemandes. Tous les Belges auxquels je cause reconnaissent que leur pays ne pouvait faire autrement que de s'opposer, dans la mesure de ses moyens, au passage des Allemands.

Nous allons nous coucher avec l'impression que c'est notre dernière bonne nuit.

Il faisait jour depuis longtemps lorsque je m'éveillai. Et vers neuf heures nous étions à notre position. Les habitants de la petite maison attendaient mon poste depuis trois heures du matin. Je m'en excuse auprès d'eux.

Peu de temps après, le Colonel vient à cheval nous voir. Il ne paraît pas très content, parce que certaines compagnies n'ont pas réalisé une organisation défensive aussi complète qu'il l'aurait voulu. Mais il se rend vite compte que mes tranchées sont bien

faites, et profondes. Et comme mon Capitaine lui parle en bons termes de moi, je me permets de dire que nous attendons les Allemands de pied ferme.

Nous améliorons de plus en plus notre système de tranchées, et je vais me porter à quelques centaines de mètres en avant, pour voir si elles sont très visibles. Je fais ensuite enlever quelques branchages mal placés, ou de teintes douteuses, et nous sommes prêts.

C'est le 22 août, vers midi. Je me place au centre de ma section, entre mes deux tranchées, avec mes gradés. Et nous apprécions, devant nous, à notre droite et à notre gauche, les distances qui nous séparent des maisons du village, et des couverts environnants.

On entend la fusillade et le canon, mais c'est encore loin. Je dis toutefois aux enfants qui nous entourent de s'en aller chez eux, et je fais signe à ma patrouille de front de rentrer, afin qu'elle ne nous gêne pas pour le tir de la section.

Je fais confirmer les consignes des postes de liaison. Surtout ne pas tirer sur le front de la section sans que j'aie moi-même commencé le feu; veiller particulièrement à nos flancs, et ne pas oublier de nous renseigner sur ce que font les sections les plus rapprochées.

Peu de temps après, le caporal de mon poste du ruisseau vient me prévenir qu'il a vu des uhlans. Je lui réponds que c'est très bien, et le renvoie à sa place.

On sent maintenant que le moment approche. Je regarde mes hommes, ils sont tous dans la tranchée, la plupart assis sur la banquette, et les veilleurs, debout, la tête dissimulée à l'intérieur d'un petit bouquet de feuillage. Je suis moi-même placé derrière un gros buisson, qui sépare les deux tranchées.

Au moindre bruit que les hommes croient entendre, ils me regardent.

Je fais approvisionner les armes, mais prescris de laisser les culasses ouvertes, pour éviter des accidents ou des coups de feu prématurés. Je m'attends à voir l'ennemi approcher. Peut-être serai-je tout à l'heure entouré et réduit à la lutte sans espoir. Tant pis. Je ferai comme Blandan. Je me rappelle ce combat où le vaillant sous-officier tomba en disant à ses hommes : « Courage, mes amis, défendez-vous jusqu'à la mort ! » Ce souvenir me ramène à ma maison natale, car c'était dans un prix de mon frère que j'avais lu ce récit. Mais je repousse la pensée de mon heureuse enfance, pour ne plus songer qu'à ma mission d'aujourd'hui.

J'enveloppe à nouveau mes hommes d'un regard. Presque tous ont les yeux fixés sur moi. Que pensent-ils ? Que va-t-il advenir ? Mon cœur se gonfle et m'opresse.

On entend du bruit dans le village. Les habitants ferment leurs fenêtres et leurs volets, et se terrent chez eux. Sans doute l'ennemi s'avance. On entend des coups de feu rapprochés. Un enfant qui se trouve encore auprès de nous est envoyé d'urgence dans la maison à notre droite.

On voit maintenant des fantassins ennemis, passer, un par un, entre les maisons de la lisière du village. C'est la première fois que je vois des soldats allemands. Quelle impression ! Tous portent le casque et le havresac. C'est sans doute une patrouille qui reconnaît notre position. Pour être prêt à toute éventualité, je fais charger les armes, et donne les dernières recommandations.

— Que personne ne tire avant que j'ai indiqué la hausse, et donné, par un coup de sifflet, le signal de commencer le feu.

A notre droite, devant le poste commandé par le

soldat Chion, l'ennemi apparaît. C'est une colonne d'infanterie en formation de route, avec un cavalier en tête. Aucune patrouille ne la précède. Les précautions ne gênent pas les Allemands!

— Que personne ne tire!

— J'attends que la colonne soit bien visible!

— Hausse 500 mètres.

— Pan, ma patrouille de droite tire. Le cavalier disparaît dans un nuage de poussière. Je donne le signal de commencer le feu. Les Allemands se couchent et rampent, les uns en avançant, les autres en reculant. Avec ma jumelle, j'observe ce spectacle. Je fais continuer le feu par demi-section. Mais des ennemis arrivent alors à envoyer quelques balles dans notre direction, et j'ai un tué et un blessé.

Afin de conserver la maîtrise du feu, je fais tirer à nouveau toute la section. De temps en temps comme il est convenu, un homme annonce le nombre des cartouches brûlées.

Nous sommes maîtres de la situation. L'ennemi ne peut se déployer. Néanmoins je regrette que mon poste de droite ait ouvert le feu trop tôt, ce qui a réduit l'effet de surprise chez l'ennemi. Mais le résultat est bon tout de même.

Je m'aperçois que je suis resté derrière mon buisson, entre les deux tranchées, dans la position à genou. Une balle a traversé le pan de ma capote. Aussi je me couche tout en continuant d'observer avec ma jumelle.

Arrive un agent de liaison du Capitaine. Il vient me transmettre l'ordre de repli qu'il a reçu du Colonel, qui prescrivait en outre de ne pas laisser accrocher la compagnie. Je réponds qu'il ne me paraît pas possible d'effectuer ce mouvement sous le feu. Et le cas étant grave, j'ajoute que je n'exécuterai ce repli que sur un ordre écrit. L'agent de liaison repart. La section continue à tirer, mais en

espaçant les coups de feu, de manière à économiser les munitions, et je fais alors alterner les demi-sections.

L'agent de liaison revient, il me remet l'ordre écrit. Je dois me porter vers tel village, puis vers tel autre. Mais je n'ai pas d'autre carte que celle que j'ai retirée d'un atlas, et les noms de ces villages n'y sont pas indiqués.

Je me décide quand même à partir. Une demi-section va se replier, tandis que l'autre continuera le feu. Celle qui restera en position est commandée par le sergent rengagé.

J'appelle le sergent de l'autre demi-section et lui montre le chemin à parcourir; gagner d'abord le champ de pommes de terre, et là, vous arrêter et souffler. Puis d'un seul bond, vous porter au coin du bois. Observer ensuite dans la direction de notre poste de la maison, et assurer la liaison avec lui. J'arriverai alors avec l'autre demi-section. Exécution.

La première demi-section part. Mais bientôt les hommes restent couchés dans le champ de pommes de terre. Je vais voir pourquoi. C'est parce que les balles sifflent à cet endroit. L'ennemi s'est aperçu, en effet, de notre mouvement de repli, et il augmente l'intensité de son feu. Je crie :

— A mon commandement.

Et, comme à l'exercice.

— Pour un bond, en avant, marche!

Nous partons tous comme un seul homme jusqu'au coin du bois.

Je fais prévenir le poste de la maison qu'il nous servira d'arrière-garde, et je vais chercher l'autre demi-section qui exécute le mouvement par escouade. Le blessé nous suit. Quant au tué, il nous est impossible de l'emporter! Les hommes du poste du ruisseau nous ont rejoints. Seul le caporal est resté;

blessé il n'a pu nous suivre. Je ne sais où aller, et me décide à marcher dans la direction du sud.

Nous suivons un petit chemin. Je rencontre des habitants, et leur demande où se trouvent les villages que je dois atteindre, d'après l'ordre de repli. Ils m'indiquent dans quelle direction je dois me diriger, et nous partons vivement. Ces pauvres gens se lamentent, et voudraient savoir pourquoi nous nous replions. Je leur réponds que je n'en sais rien, ce qui est la vérité.

II. - Les Débuts de la Retraite



Nous marchons ainsi pendant une bonne demi-heure et nous trouvons notre Capitaine et deux sections de la Compagnie. Le mouvement de repli paraît général.

Mais nous rencontrons bientôt des troupes qui marchent à l'ennemi, et un officier d'état-major donne l'ordre à mon Capitaine de prendre part à la contre-attaque qu'exécute sa division.

Nous faisons demi-tour, et sommes ainsi placés à l'extrême-droite du mouvement, ma section en échelon en arrière et à droite. A notre gauche, et plus en avant, se trouve une Compagnie d'un régiment de réserve de notre garnison.

Nous venons de traverser un vallon, et nous nous dirigeons vers une crête. La Compagnie citée plus haut marche en sections par quatre.

Tout à coup, en avant et à droite, une mitrailleuse ennemie ouvre le feu sur cette Unité. En un clin d'œil, les quatre sections se sont formées en ligne; mais leur mouvement est arrêté.

De mon côté, dès que j'ai aperçu la mitrailleuse tirer du premier étage d'une maison isolée, j'ai demandé en criant, à mon Capitaine, l'autorisation d'ouvrir le feu sur elle, mais il ne m'a pas entendu à cause du bruit de la fusillade. Et alors j'ai fait tirer ma section.

La Compagnie en question ne tarda pas à être libre de ses mouvements, mais la mitrailleuse dirigea son feu vers ma section. Heureusement, nous étions à flanc de côteau, et ses gerbes de balles passaient au-dessus de nos têtes, ce qui ne gênait pas du tout notre tir, alors que le sien ne tarda pas à cesser et qu'elle disparut.

J'envoie une patrouille pour la rechercher dans le terrain avoisinant; pendant ce temps je fouille les environs avec ma jumelle. J'aperçois, à notre droite et à environ mille mètres, une compagnie d'infanterie ennemie se dirigeant en colonne de route, vers l'intérieur de nos lignes. Mais je ne puis tirer si loin avec succès, et il me faut protéger le flanc droit de la contre-attaque. J'en avise le Capitaine qui ne répond rien. A notre gauche crépite la fusillade qui s'étend au loin.

Près de nous se trouvent le Lieutenant-Colonel commandant le régiment de réserve engagé à notre gauche, et son Capitaine-adjoint. J'entends le Lieutenant-Colonel dire que notre flanc droit étant découvert nous ne pouvons plus avancer. Je fais alors comme les autres, j'attends.

Peu après, ma patrouille de droite ouvre le feu sur une fraction ennemie qui s'approche. Je vois à ce moment des isolés se replier, et les autres sections faire demi-tour. J'en conclus que je dois les couvrir en formant une petite arrière-garde. Et je prends aussitôt mes dispositions, mais je me décide à ne pas me presser, afin que l'ennemi qui s'approche, ne puisse gêner leur mouvement.

Ce sera bientôt la fin du jour. Des incendies sont allumés dans les environs.

Je continue mon mouvement de repli dans la formation en échelon vers la gauche, protégé en arrière par une patrouille. L'ennemi nous suit de près, et ne nous ménage pas ses coups de feu. Nous arrivons

alors dans un petit chemin creux, où nous sommes obligés de nous grouper, en raison des clôtures qui, de chaque côté, empêchent de passer. Mais le chemin est plein d'hommes qui sont là couchés dans tous les sens. De sorte que nous sommes contraints de nous arrêter.

Je demande qui commande ces sections. Mais personne ne répond. L'ennemi nous serre de plus en plus, et je suis obligé de déployer tous mes hommes pour répondre à son feu.

Je reviens alors dans le chemin, et fractionne cette troupe en trois groupes, que je fais commander chacun par un sous-officier, et leur prescris de battre en retraite par échelons, deux groupes faisant face à l'ennemi, pendant que le troisième se retire vers la lisière d'un bois qui n'est pas loin. J'en profite pour emmener ma section.

Mais les ennemis nous serrent tellement de près que nous devons tous nous arrêter à nouveau. Et je fais ouvrir le feu sur ceux qui nous pressent le plus, tout en continuant le mouvement de repli homme par homme.

Ma section est maintenant passée. Mais les autres fractions ne suivent pas. Et il y a là plus de cent hommes qui vont être faits prisonniers.

Je donne l'ordre au sergent-fourrier Picard de prendre le commandement de ma section, et de se replier dans les traces des troupes amies qui nous précèdent, puis je pars, avec quelques hommes, prendre le commandement de ceux qui sont restés en arrière. Un mélange s'est produit entre les groupes que j'avais formés; j'ordonne un nouveau fractionnement, en désigne les nouveaux chefs, et contre-attaque violemment par le feu. Le caporal Matrat que j'avais connu au régiment avant la guerre est tué d'une balle dans la tête alors que nous étions couchés l'un auprès de l'autre. Je fais activer le repli

homme par homme. Notre artillerie tire sur les colonnes ennemies qui nous suivent, et des obus tombent à une centaine de mètres devant nous. Nous pouvons enfin gagner la lisière du bois. Il fait presque nuit.

Où aller maintenant? La ligne formée par les incendies indiquant sans nul doute les positions occupées par l'ennemi, je me décide alors à marcher dans la direction du Sud, et pour cela, nous partons vers la lisière du bois située à l'opposé, où nous nous arrêtons.

Nous nous comptons. Nous sommes cent-vingt-quatre. Il y a des hommes de trois compagnies, dont une section presque entière qui fut abandonnée par son officier, un sous-lieutenant de réserve que je connais.

Des clôtures en gros fil de fer nous barrent le passage, nous les coupons avec nos cisailles. Pour passer dans les haies, nous faisons des trouées avec nos outils. Dès que nous arrivons dans le terrain moins coupé, je rassemble mes hommes et nous nous orientons.

Par bonheur le ciel est clair, et on aperçoit l'étoile polaire. Nous trouvons ainsi facilement la direction du sud.

Je me fais protéger par une petite avant-garde, une arrière-garde et des flancs-gardes, et je recommande de ne pas faire de bruit, avec nos armes et nos équipements.

Traversant une route encaissée, nous y trouvons un soldat français blessé. Nous cherchons à l'emporter mais c'est difficile, car le terrain est coupé de haies et de clôtures. Après lui avoir serré la main je le fais emporter dans une maison voisine. Puis je décide de rectifier notre direction, car nous marchons presque parallèlement au front de bataille. C'est toujours l'étoile polaire qui sert à nous diriger.

Les hommes sont fatigués. Nous nous reposons quelques instants. Et nous nous rapprochons les uns des autres afin de ne pas nous égarer. Je passe dans les groupes. Beaucoup d'hommes ne me ménagent pas leur reconnaissance de les avoir tiré d'un aussi mauvais pas.

Nous repartons et marchons ainsi longtemps à travers champs, sans rencontrer qui que ce soit. Puis il me semble entendre du bruit. Je fais arrêter ma petite colonne, et me porte en avant avec ma patrouille de tête. On entend parler français. Ce sont des troupes d'Afrique. Je cherche un officier dans le but de me renseigner. Je trouve un général qui cause avec un officier d'Etat-Major. Et je l'entends dire :

— Demain, à trois heures tout le monde sur ses positions.

La rue est encombrée, mais je passe quand même. J'entends crier :

— Qui êtes-vous? Où allez-vous? Je ne réponds pas.

J'entre dans le village de Nalines, une grande cour est libre. J'y installe mes hommes et pars avec quelques gradés à la mairie. J'y vois le Capitaine-adjoint au Lieutenant-Colonel commandant le régiment de réserve, qui était à la contre-attaque. Il paraît triste, parce que, dit-il, les hommes ne tiennent pas sous le feu. Je lui dis qu'à ce sujet je n'ai pas à me plaindre, et que j'obtiens tout ce que je veux des hommes momentanément groupés sous mon commandement. Ce qui n'empêche pas que je serais heureux de retrouver ma section. Mais il ne peut me dire où se trouve mon régiment.

— Entrez n'importe où, dit-il, le village est évacué par ses habitants. Et à trois heures, soyez sur la place où je vous ferai parvenir mes ordres.

Je retourne vers ma troupe, et je fais entrer mes

hommes dans les maisons voisines. Un agent de liaison vient me demander d'envoyer chercher des vivres. Je désigne une corvée à cet effet, mais aucun d'entre nous ne se sent la force de faire la cuisine. Nous nous contentons de déposer viande et pommes de terre dans une maison. Quant au pain nous nous le partageons.

Il est une heure. Encore à peu près deux heures à nous reposer.

III. - Anxiété. - La retraite continue



Deux heures quarante-cinq. Cinq minutes et ma troupe est prête à partir, car les hommes ne se sont pas déséquipés, ils ont conservé fusil et havresac à leur portée.

A trois heures nous sommes au lieu fixé. Aucun ordre ne nous parvient. Je vais à la mairie, frappe à la porte; personne ne répond. Je reviens vers mes hommes, tous dorment allongés sur le sol. Vers six heures, je reçois l'ordre de me mettre à la disposition d'un Commandant de bataillon qui se trouve à proximité. Je m'informe du lieu où il se trouve et pars. Mon groupement forme trois sections, commandées chacune par un sergent.

Je rejoins le Chef de bataillon. Il me rattache à l'une de ses compagnies, qui se trouve à la lisière d'un bois. Peu de temps après, je vois arriver un de mes anciens capitaines, qui commande une compagnie d'un régiment de réserve. Son unité est formée en carré. Un avion ennemi vole au-dessus de nous, et règle le tir de son artillerie à l'aide de signaux. Les 150 tombent; la compagnie se couche, puis reprend la marche comme à l'exercice. J'admire le sang-froid de ces réservistes, et, si je l'osais, j'en féliciterais le Capitaine.

Nous restons à la lisière du bois. Par les balles qui arrivent jusqu'à nous, et le bruit de la fusillade,

je présume que la ligne de feu est à la lisière opposée, et que nous sommes en réserve. Tout le monde est couché autour de moi, sauf le Chef de bataillon. Je me décide à faire comme lui. Nous sommes ainsi deux dans la position debout, et ce semblant de crânerie me donne un peu de fierté.

Peu après un agent de liaison apporte un pli au Commandant. Celui-ci en prend connaissance et s'écrie :

— Préparez vos fourchettes, nous ne tarderons pas d'y aller.

L'avion ennemi continue à nous inquiéter, en dirigeant sur nous le tir de son artillerie. Nous sommes à chaque instant obligés de changer de place, pour éviter les obus. Ces 150 avec leur fumée noire sont gênants, et leur explosion désagréable.

Je reçois l'ordre de me porter vers la lisière opposée. Un agent de liaison me conduit à l'endroit où je dois rester, en attendant de nouveaux ordres. C'est à peu de distance de la lisière avancée. De nombreuses balles passent autour de nous. De plus une mitrailleuse ennemie arrose le bois et ses trombes de balles passent au-dessus de nos têtes. Par bonheur elle n'abaisse pas son tir, sans cela que deviendrions-nous?

Un Capitaine me fait appeler :

— Il faudra vous déployer tout à l'heure, derrière cette petite crête, me dit-il en me la montrant, parce que les hommes qui sont en avant sont fatigués, et il y a parmi eux des pertes.

De sorte qu'en cas de repli c'est moi qui formerais la première ligne. J'étudie le terrain et l'itinéraire à suivre, et j'envoie chercher mes sergents pour en faire la reconnaissance. Je décide que le mouvement se fera par section, et l'ennemi n'y verra rien, car nous utiliserons un petit vallonnement.

J'observe avec ma jumelle la ligne ennemie. Ce

sont des fantassins couchés à la lisière du village, où ils ont fait de petits retranchements. Des mitrailleuses sont placées aux étages de plusieurs maisons.

Mes hommes sont affalés sur le sol. L'un d'eux me dit :

— Faites comme nous, pensez à votre femme et à vos enfants.

C'est un de mes soldats d'avant-guerre et il me sait père de famille. Je lui réponds que je suis là pour veiller sur eux et ne puis penser à m'abriter. A ce moment les balles sifflent de plus en plus autour de nous et je consens, pas pour longtemps il est vrai, à me coucher comme les autres. Un soldat dit en me regardant :

— Nous avons besoin de vous.

Je reçois l'ordre d'exécuter le mouvement prévu. Je pars avec la première fraction et la précède pour indiquer la ligne à ne pas dépasser. Je m'arrête un peu en arrière de la crête pour ne pas être touché par les balles qui rasant le sol. Plusieurs hommes qui ont dépassé la ligne indiquée sont aussitôt blessés. Il faut les tirer par les pieds pour les ramener auprès des autres.

Je prescris de creuser le sol, chacun se faisant ainsi un petit masque. Près de moi vient se coucher un Capitaine, à qui un soldat aménage un petit couvert avec de la terre et du gazon.

Tous mes hommes ont placé leur sac devant eux, et cachent leur tête derrière tout en travaillant. L'un de mes blessés qui s'en va m'a fait remettre sa pelle. Je m'en sers.

Pour voir ce qui se passe, je me glisse à plat ventre. Il y a peu d'hommes à notre première ligne, et une partie d'entre eux sont tués ou blessés. Rien d'étonnant, car ils sont mal situés, en pente descendante vers l'ennemi. Il eût fallu prendre position avant le jour, et creuser des tranchées étroites et

profondes. On croirait que ces malheureux ont été placés là pour servir de cibles à l'ennemi, et épargner les autres.

Il est 15 heures. Le Lieutenant-Colonel donne l'ordre de se replier. Je prescris à mes hommes de se porter en arrière à reculons, en rampant d'abord, puis en se baissant, à l'abri de la crête. Je les rassemble ensuite derrière le bois. Un certain nombre d'entre eux ont eu leur gamelle traversée par des balles; d'autres leur havresac criblé, car ils les avaient protégés quand ils étaient couchés, et qu'ils creusaient le sol pour s'abriter. Personne ne songe à l'abandonner quoique lourd, chacun reconnaît une fois de plus son utilité.

Partout les troupes se replient. On voit des compagnies, des sections, de l'artillerie, des voitures, des isolés, sur toutes les parties du terrain avoisinant. Sur la route passent, au trot de leurs chevaux, des fourgons et des voitures de toutes sortes, sur lesquelles des hommes sont juchés, formant de véritables grappes humaines. Un avion ennemi évolue au-dessus du champ de bataille et lance çà et là des bombes qui font des nuages de fumée noire.

Je fais mettre sac au dos et nous partons. Comme l'avion nous survole, et que quelques hommes paraissent vouloir s'échapper, j'arrête ma troupe, et commande des mouvements de maniement d'armes. Départ ensuite au pas cadencé.

Le Commandant du bataillon de réserve, sous les ordres duquel je suis placé, vient auprès de moi.

— Je vais marcher auprès de vous, dit-il.

Le mouvement de repli s'accroît. Sur notre chemin, nous rencontrons un sergent-major de réserve. Le Commandant l'appelle et lui demande :

— Où sont vos hommes?

— Ils sont partis, répond le sous-officier, et je n'ai pu les retenir.

Et le Commandant de le tancer vertement.

Petit à petit, les Compagnies du Bataillon se rapprochent et finissent par se rassembler. Je marche en tête du Bataillon, avec ma troupe. Nous sommes souvent obligés de quitter la route, pour laisser passer des voitures sur lesquelles sont tassés des hommes, qui tous ne paraissent pas blessés.

Nous gagnons ainsi Walcourt. Mais le Commandant décide de ne pas y pénétrer, et de placer le Bataillon au bivouac, sans doute pour avoir les hommes sous la main, en cas d'incident.

En effet, le Bataillon se forme en carré, et creuse des tranchées à proximité. Des sentinelles sont placées; seules les corvées régulières peuvent sortir du bivouac. Comme nous n'avons pas touché d'autres vivres, le Commandant fait prélever un repas et deux cafés sur les vivres de réserve. Les feux sont vivement allumés; aussitôt le repas terminé, et les tranchées à moitié creusées, nous nous endormons chacun à sa place, réunis par sections. Des postes sont placés sur chaque face du bivouac, et sur la route située à proximité. Il n'y a donc rien à craindre.

Le matin, il fait à peine jour lorsqu'on entend pousser des cris. Tout le monde debout, il se produit un peu de confusion. Je rassemble ma troupe, et, pour avoir un peu d'aisance, je me porte en avant, en faisant du maniement d'armes. Je fais placer mes hommes dans la position du tireur debout, et j'attends.

Un coup de corne du Chef de Bataillon, et les différentes fractions reprennent leurs places au bivouac.

Nous apprenons que la retraite continue, et que nous devons nous diriger vers la frontière française.

Au moment du départ, le Chef de Bataillon m'affecte à la garde du convoi, et me dit qu'il compte

sur moi pour qu'il n'arrive rien. Je décide de placer une section sur chaque flanc, et une derrière la colonne, puis je donne l'ordre à leurs chefs de remplir mission de protection, tout en s'efforçant de toujours observer le terrain environnant le plus loin possible, afin d'éviter toute surprise.

La marche s'effectue comme je l'avais prévu. Au moment où le Commandant du convoi se jugea hors d'atteinte de l'ennemi, il me rendit ma liberté.

Libre, c'était bien, mais encore une fois, où aller? En interrogeant des civils et des militaires, je finis par savoir où était mon régiment. Et à l'aide du bout de carte que j'avais j'en conclus que je devais le retrouver à un embranchement de routes situé dans une forêt voisine. Je m'y rendis vivement avec tous mes hommes, heureux que nous étions de retrouver bientôt nos camarades et moi ma section.

Il y avait déjà plusieurs heures que nous étions à cet embranchement, lorsqu'arriva le régiment. Le Colonel était en tête. Les hommes de ma section lui avaient parlé de moi, et il me serra la main en me complimentant. Mon Capitaine fit de même. Les hommes que je ramenaient rentrèrent dans leurs unités et je repris le commandement des miens.

On fit peu après une grand'halte, c'est avec une joie bien vive que je me retrouvais au milieu des sous-officiers de la Compagnie, qui tous avaient quelque chose à me raconter.

Si notre bataillon avait eu peu de pertes au premier combat, il n'en était pas de même des deux autres, dont l'un avait eu presque tous ses officiers tués ou blessés.

Le grand sujet de conversation fut surtout la retraite. On en comprenait maintenant la cause, et nul d'entre nous ne se sentait coupable. En effet, pourquoi se repliait-on? Parce que notre aile gauche, découverte, était menacée d'enveloppement.

Un nom était souvent prononcé, celui de Lanrezac, notre Commandant d'armée. On ne se rendait pas bien compte des éléments dont pouvait se composer l'Armée qu'il commandait, mais on entendait dire, qu'il avait de son propre chef, donné l'ordre de repli. Grâce à lui, nous étions à nouveau disponibles pour les combats futurs.

Enfin, nous allions rentrer en France, et alors on était convaincu que le nécessaire serait fait pour nous aider sur notre gauche. De sorte que nous pourrions à notre tour attaquer.

C'est la fin de la grand'halte. Un autre bataillon prend la tête du régiment. C'est celui dont presque tous les officiers ont été tués ou blessés. Plusieurs compagnies sont commandées chacune par un sous-officier ancien. Des hommes portent suspendu au bras, un casque ennemi. Ce sont des soldats appartenant à des sections qui ont été engagées et ont repoussé l'ennemi, ce qui leur a permis de rapporter ces trophées, témoignage de leur bravoure.

Le sergent rengagé Copin est particulièrement remarqué : il porte le beau casque d'un uhlan qu'il a tué. On le connaît tireur émérite.

Nous partons à notre tour. La marche s'exécute correctement. Mais l'enthousiasme de l'aller a disparu; il n'y a plus de chants. Et si un homme essaie d'entonner une chanson, il est vivement pris à partie par ses camarades en raison de la gravité de la situation.

Çà et là des officiers tentent bien un sourire, mais on voit qu'il est forcé.

Quelle déception en effet! Après avoir tant espéré, si bien cru au succès, se voir ainsi réduit à tourner le dos à l'ennemi. Que sommes-nous dans cet ensemble qu'est l'armée? Si nous continuons ainsi à reculer, qu'allons-nous devenir et que va devenir la France?

Nous passâmes la frontière sans nous en apercevoir. Quant à l'ennemi, aucune nouvelle de lui. Sans doute devait-il nous suivre tranquillement, puisque nous cédions devant lui. C'est d'ailleurs sa tactique, dont je me suis rendu compte depuis le début. Il se présente, et si son adversaire réagit, il s'arrête, se blottit et tire. Sinon il continue sa marche, et, comme notre front est discontinu, il trouve évidemment des passages par où certains de ses éléments pénètrent à l'intérieur de nos lignes pour nous prendre de flanc ou à revers. C'est en somme pour lui un succès facile. Espérons qu'il n'en sera pas toujours ainsi, et qu'un moment viendra où nous pourrons l'assaillir à notre tour et le vaincre.

Bientôt la fatigue nous gagne un peu tous. Nous ne sommes pourtant pas encore au bout de nos peines. On parle de cantonnement. Mais pourra-t-on encore se reposer, au milieu de tant d'inquiétude. Espérons, toujours!

GUISE

I. - La Retraite en France



Nous voici à Fourmies. En l'absence de tout ordre, les hommes se couchent sur le pavé; la tête appuyée sur le sac, il s'endorment.

De nombreux civils, sur le pas de leur porte, nous regardent. De l'autre côté de la rue, en haut d'un talus, des hommes, appuyés sur une balustrade, cherchent à savoir où nous allons; personne ne leur répond.

Une dame vient près de moi, et, me prenant à part, me demande où nous allons. Elle ajoute que de mauvais bruits circulent, et que l'armée française serait battue. « Est-ce possible? » dit-elle.

Voyant que j'ai affaire à une personne de confiance, je lui communique mes impressions sur ce que je crois être la cause de notre mouvement de retraite.

Et alors cette brave femme me rappelle tous les sacrifices que nous avons faits pour avoir une armée forte. « Nous avons, dit-elle, payé tous les impôts

qu'on nous a demandés, pour être à l'abri d'une invasion, et nous allons encore voir notre sol foulé par les ennemis et nos maisons ravagées. Et ces hommes qui sont là-haut, que font-ils? Pourquoi ne s'en vont-ils pas? Et nous, femmes, qu'allons-nous devenir? Ah! Seigneur, qu'avons-nous pu faire pour être si malheureux! »

En silence, elle pleure près de moi, tandis que quelques pas plus loin, des femmes et des enfants continuent de regarder nos soldats d'un air anxieux. Je recommande à cette pauvre femme de n'effrayer personne, et je ne tarde pas à m'endormir sur ma chaise.

Puis, dans la nuit, nous repartons.

On grimpa alors une côte qui nous parut bien dure à tous, et il faisait déjà jour lorsque nous arrivâmes sur le plateau, suivis de près par des détachements de cavalerie, qui échangeaient des coups de feu avec des cavaliers ennemis.

Devant nous, des évacués sortaient de toutes les maisons, et il vint un moment où toute la route fut encombrée de voitures, de bestiaux, et de malheureux civils qui fuyaient devant l'invasion. Comme cet encombrement menaçait de devenir dangereux pour la marche de notre colonne, la gendarmerie prit des mesures énergiques. Pour dégager la route, toutes les voitures des civils furent dirigées dans les herbages situés aux abords.

Devant ma compagnie qui avait été obligée de stopper, deux gendarmes faisaient entrer des voitures dans un enclos.

A un moment, un cheval attelé à une voiture s'arrêta et refusa d'avancer. Cris du conducteur, coups, rien n'y fit. Alors l'un des gendarmes tira son revolver de son étui, et, d'une balle dans la tête, tua le cheval. En moins de temps qu'il n'en faut pour le raconter, le cheval fut dételé et culbuté dans un

fossé, la voiture emmenée avec les autres à l'aide de nos hommes.

Je vois encore le pauvre homme regarder son cheval, et s'essuyer une larme avec son gros mouchoir de couleur.

La route fut bientôt à demi-débarassée, et nous continuâmes notre chemin, de nombreux civils marchant sur les côtés de la route.

Nous gagnâmes ainsi la fin du jour, et ma compagnie put aller se reposer dans une grange, les hommes entassés les uns sur les autres.

Le lendemain au petit jour, nous sommes debout. De la grange où nous avons passé la nuit sortent des civils, pour la plupart femmes et enfants.

Nous reprenons la marche, accompagnés par de nombreux évacués. Les voitures sont moins nombreuses; car toute la nuit leur défilé a été ininterrompu.

Je remarque des jeunes filles qui, ne pouvant plus endurer leurs chaussures, marchent maintenant pieds nus. Elles sont revêtues de belles robes, et portent, comme beaucoup, un ballot d'effets. Pendant les pauses, elles partagent les biscuits de nos soldats. Beaucoup sont parties subitement et n'ont pu se munir de nourriture. Ce qui me fait le plus de peine, c'est de voir les vieux et aussi les mères chargées d'enfants. L'une d'elles en porte un dans ses bras, et en a deux accrochés à sa jupe.

Tout ce monde marche sans savoir où il va, sans se plaindre, et n'a qu'un seul but : fuir devant l'ennemi dont l'approche épouvante.

Nous arrivons ainsi, près d'un petit hameau au nord de Vervins. Et je reçois l'ordre de me placer, avec ma section, à cheval sur une route, face à l'ennemi.

Devant nous, pendant la nuit, un petit poste sera

placé à huit cents mètres, par les autres sections de la compagnie.

Auprès de ma section, je place une sentinelle devant les armes, pour notre protection immédiate. Puis je désigne un gradé et quelques hommes en mesure d'être toujours prêts à marcher. Ensuite, je cherche un local pour abriter les autres hommes.

D'un côté de la route il y a une maison, mais fermée. Le Chef de bataillon y a fait placer une sentinelle, parce qu'on lui a rendu compte que des hommes y avaient dérobé des bouteilles de vin. Le Commandant craint, en effet, que les hommes s'enivrent et ne puissent marcher le lendemain. De l'autre côté de la route il y a aussi une maison également fermée. J'arrive toutefois, avec quelques hommes à ouvrir la porte d'une pièce que je laisse ouverte. J'y fais entrer mes hommes un par un, où ils parviennent tous à s'entasser.

Pour être sûr d'être avisé en cas d'incident, je m'assois sur une chaise, sur le seuil de la porte.

Des troupes de cavalerie rentrent dans nos lignes. Je me porte en avant pour les reconnaître. Les hommes sont à pied, tenant leurs chevaux par la bride. Beaucoup de chevaux boitent.

Des compagnies sont en arrière de nous, en réserve. Sur la route, une sentinelle arrête les civils qui cherchent à passer, les uns pour entrer dans nos lignes, les autres pour en sortir. Comme la plupart n'ont pas de pièces d'identité, ils sont gardés à vue, car nous ne voulons pas faire le jeu de l'ennemi.

J'occupe maintenant avec ma section, une tranchée qui est creusée perpendiculairement à la route. Il existe, en effet, toute une organisation défensive qui a été préparée, dit-on, par un groupe de divisions de réserve.

Dans la matinée, je cause avec un sous-officier,

qui vient de faire une reconnaissance avec des cavaliers. Il me montre sa selle trouée de deux balles, lui n'est pas blessé.

— Pas moyen, dit-il, d'approcher la cavalerie ennemie. Dès que ses cavaliers nous voient, ils se replient vers des couverts, où nous attendent des fantassins qui tirent sur nous. Et nous sommes obligés de rentrer, alors que nous n'avons vu que des cavaliers isolés.

L'après-midi, une de nos batteries située à notre droite tire au loin sur la route, devant nous. Je regarde avec ma jumelle, et j'aperçois une troupe d'infanterie qui s'approche, en suivant les fossés le long de la route. Les groupes les plus rapprochés s'arrêtent à environ mille mètres. Notre artillerie continue à tirer sur eux, ce qui nous tranquillise un peu.

Sur la route, avec des fractions voisines, nous construisons une barricade, et ne laissons qu'un seul passage de chaque côté. Et nous utilisons à cet effet tout ce que nous pouvons trouver de bois, de voitures et d'instruments aratoires.

Dans la cour d'une ferme, un civil ne cesse de crier : « Prenez tout, ne laissez rien. Je préfère que ce soient nos soldats qui en profitent que les Allemands ».

Partout des cris d'animaux. De nombreux hommes, appartenant à des armes différentes, abattent des bestiaux, puis les débitent en quartiers, alors que leur chair fume encore. Tout y passe : bœufs, moutons, porcs. D'autres courent après les poules ou tuent des lapins. Il y en a même qui sont grimpés dans le pigeonnier.

Je pars en même temps qu'une corvée qui emporte un sac de viande à sa compagnie, et je songe alors aux Allemands, qui dans un pays aussi riche

peuvent vivre sans se soucier si leurs approvisionnements les suivent.

Le jour tombe. Il faut de nouveau détacher des postes en avant de notre position. Mais à ce moment arrive l'ordre de nous replier, sans bruit, pour ne pas attirer l'attention de l'ennemi. Et on nous raconte que l'Officier d'approvisionnement a dit que, si nous ne partions pas tout de suite, nous allions être faits prisonniers, parce que notre gauche était encore découverte.

II. - Combat. - En avant, drapeau déployé.

Vainqueurs



C'est le 29 août. Nous arrivons à Landifay où nous nous arrêtons. Cette fois la fusillade crépite et la canonnade fait rage.

Peu après nous voyons une colonne d'infanterie se replier sur la route. Elle vient; les hommes ont la capote déboutonnée et les manches retroussées, car il fait chaud. On entend crier : « Vive le Commandant! »

Cette troupe défile bientôt devant nous, alors que les obus tombent dans le village et y allument des incendies. Les sections ont un faible effectif. Des blessés marchent soutenus par leurs camarades. D'autres sont transportés sur des brancards de fortune formés de fusils et de toiles de tentes.

Je reçois l'ordre de me déployer au nord-ouest du village. Une batterie d'artillerie vient se placer tout près de nous. Et le Capitaine se glisse à la crête, et pour mieux voir, grimpe sur un pommier. Une chaîne d'hommes s'établit ensuite entre lui et sa batterie. Au pied de l'arbre un sous-officier écrit ce que dicte son Capitaine.

Cette artillerie ouvre bientôt le feu. Je regarde avec ma jumelle où elle tire. Et je vois une colonne d'infanterie ennemie marchant à peu près parallèle-

lement à nous, sur une route située un peu en arrière de la crête, et à flanc de coteau. Nos obus de 75, à tir tendu, ne leur font pas beaucoup de mal, car il vont tomber dans le ravin situé plus loin que cette route. Mais cela suffit pour arrêter la progression de l'ennemi et empêcher celui-ci de se présenter à la crête.

A ce moment arrive le lieutenant Rousseau-Henry de ma compagnie, avec sa section. il prescrit un nouveau dispositif pour les sections en soutien d'artillerie.

Le hasard veut que je sois placé auprès d'une meule de paille. Je demande à partir ailleurs, afin de ne pas rester ainsi auprès d'un point de repère, qui ne tardera pas à servir d'objectif à l'ennemi. Mais le lieutenant ne veut pas, et déclare que dans l'intérêt de l'artillerie que nous protégeons contre la cavalerie ennemie, je dois rester à mon emplacement.

Bientôt l'artillerie ennemie tire sur nous. Un obus tombe sur la meule. Que l'on aille en avant ou en arrière, à gauche ou à droite, nous sommes toujours sous les obus.

Nous restons ainsi jusque dans l'après-midi; et j'ai bien de la peine à faire rester les hommes en place, car être ainsi aplati sur le sol, attendant la mort qui frôle à chaque instant, c'est dur. Et il faut réellement avoir de l'autorité pour faire accepter cette situation.

Notre batterie d'artillerie change de position. Aussitôt après son départ, comme il n'y a plus de danger pour elle, nous reculons vers le village, que nous longeons à la lisière nord. Nous gagnons un petit vallon, où se trouvent plusieurs compagnies d'infanterie.

J'observe ce qui se passe en avant, et je vois avec ma jumelle des tirailleurs occupés à creuser des

tranchées. Leur uniforme de couleur vive augmente leur visibilité, et comme il fait chaud certains d'entre eux ont enlevé leur vareuse pour travailler plus à l'aise. Bientôt des obus de gros calibre tombent autour des travailleurs; ceux-ci se couchent au moment des explosions, puis se remettent au travail.

A gauche et au loin, des fantassins sont couchés auprès d'une ferme. Mais on voit difficilement de ce côté, parce que le terrain est un peu accidenté. A droite, il y a un bois, de sorte que je ne puis savoir jusqu'où notre première ligne s'étend.

Je reçois l'ordre de me porter en avant, à gauche des tirailleurs, et orienté vers la droite de la ferme que je viens de citer.

Comme il n'y a pas d'ennemis tout près, je fais déployer par demi-section, une escouade en tirailleurs à cinq pas, et je me place au centre du dispositif. Puis, dans la position couchée, nous travaillons à nous creuser un trou de la forme de notre corps, et nous augmentons notre protection en créant un petit masque de terre, en avant de notre élément de tranchée.

Quant aux deux autres escouades, je les fais placer dans la même position mais en arrière et à flanc de coteau, à proximité d'un petit vallon, sensiblement parallèle à notre position.

Ainsi nous sommes assez espacés pour éviter des pertes et prêts à ouvrir le feu au premier signal, avec la moitié de l'effectif de la section.

Nous ne tardons pas à recevoir à notre tour une avalanche d'obus. Comme il en tombe un peu partout, nous nous trouvons dans une situation critique, sans pouvoir faire quoi que ce soit pour y remédier. C'est, à chaque instant, l'écrasement en perspective, par de gros percutants.

Je me retourne de temps en temps, pour regarder le village, et je vois que des maisons continuent à

flamber. Le soleil baisse à l'horizon, et la nuit, terme de nos tourments, nous délivrera bientôt de cet enfer.

Des hommes m'appellent. Ils me montrent derrière nous, à l'horizon, des troupes amies qui semblent venir à notre secours.

C'est bientôt le soleil couchant dans un ciel clair. En arrière, du côté est du village et à perte de vue, on voit arriver de nombreuses petites colonnes d'infanterie; elles franchissent çà et là les parties élevées du terrain, ou disparaissent dans des vallonnements. Je les évalue à plusieurs régiments fractionnés par sections.

On voit aussi des détachements montés qui marchent à vive allure, et je présume que, dans un quart d'heure au plus tard, nous aurons avec nous la valeur d'une division, et peut-être davantage, car, je ne puis me rendre compte de ce qui est massé derrière le village et le bois.

Ce tableau est magnifique, d'autant plus, qu'à ce moment, le soleil paraît à moitié immergé, et ne donne plus qu'une partie de ses rayons, ce qui, à certains endroits, semble assombrir le terrain. L'ennemi, qui a aperçu cette masse si imposante, allonge son tir et ses obus tombent un peu partout dans cette plaine parsemée de petites colonnes.

Dans nos rangs, c'est maintenant l'enthousiasme. Et bien que je recommande à mes hommes de continuer à veiller du côté de l'ennemi, tout le monde se lève pour mieux contempler ce spectacle.

Un groupe de cavaliers est parvenu derrière nous, à quatre cents mètres. On y distingue un fanion. C'est, dit-on, l'état-major du 1^{er} Corps d'armée.

Tout à coup, moment solennel, on entend une musique qui joue la *Marseillaise*. Nous sommes tous debout. Peu après les tambours et les clairons battent et sonnent la charge, et la musique continue à jouer,

tandis que les obus tombent à nouveau autour de nous. Je forme ma section en ligne, baïonnette au canon, et nous partons, l'arme devant le corps.

Le mouvement s'accélère, et je suis obligé de crier pour que les hommes ne me dépassent pas. La musique continue à scander la marche, avec les tambours et clairons, et j'aperçois alors le drapeau déployé.

On entend crier de toutes parts : « En avant ». Et malgré moi, plusieurs hommes s'échappent et courent comme des fous.

Un obus tombe dans la musique ou tout près d'elle, et y forme un gros nuage noir. Elle se tait un instant, puis des instruments se font entendre à nouveau, et bientôt toute la musique continue le morceau un instant interrompu.

La nuit approche. Des hommes pénètrent dans une ferme, mais je continue la marche, dans la direction qui m'a été assignée.

L'ennemi se dérobe tellement loin, que nous sommes obligés de nous arrêter, car nous nous trouvons en flèche. Son artillerie ayant cessé de tirer, nous sommes maintenant comme à la manœuvre.

On entend derrière nous une musique jouer, comme si elle donnait un concert. Et un peu partout on chante, on pousse des cris. Nous sommes tous contents de cet important renfort qui nous est arrivé et qui nous a permis de voir l'ennemi fuir devant nous.

Il y a là, dit-on, tout un corps d'armée qui est venu à notre aide.

Serait-ce pour nous la fin de cette retraite? Ah, si cela pouvait être, comme nous serions heureux! Et quel bonheur pour notre pays!

J'envoie un homme demander des ordres au capitaine Dicharry, et il m'est répondu que nous devons garder nos positions.

Le village situé en arrière de nous est éclairé par des incendies, et, de temps en temps, de fortes lueurs nous permettent de voir le voisinage, ainsi que les troupes qui recouvrent le terrain environnant.

Je pense alors à la nuit que nous allons passer. De ravitaillement il n'en faut point espérer. Et tous les bidons sont vides. Croquer un biscuit, c'est bien, mais cela ne suffit pas pour étancher notre soif. Que faire?

Je m'entends avec mes sergents pour que l'un de nous veille à tour de rôle. Puis je m'allonge sur le sol, bien décidé à me reposer.

Peu après, un agent de liaison vient me communiquer le mot.

Mais un débrouillard, qui était près de moi, a compris et vient me le demander pour aller à Landifay, avec des camarades, chercher quelque chose à boire. Je le lui donne comme chef de corvée et il part.

Je dormais profondément lorsqu'il revint. Et il fallut me secouer en tous sens pour me réveiller. J'étais tellement engourdi, que j'eus bien du mal pour atteindre mon quart dans ma musette. Ce gaillard me versa alors ma part d'une mixture comprenant quelque chose comme de l'eau de vie, du rhum et du cassis. J'avais l'impression d'avaler un corrosif

La distribution se fit comme l'on put, car il faisait nuit noire. Le chef de corvée vint alors me conter son équipée.

— Le village est rempli de troupes, dit-il. Les puits et les citernes sont assiégés. Des officiers et des gendarmes sont là pour faire la police, de sorte qu'il faut attendre son tour. Quand j'ai vu qu'on nous négligeait, je suis entré dans un café où une femme donnait tout ce qu'elle avait à boire, sans accepter

d'argent. Nous sommes ainsi revenus avec tout ce que nous avons pu trouver.

Envoyer une corvée chercher de l'eau, il n'y fallait pas songer. Tous les hommes non de service dormaient à poings fermés et nous étions fatigués à l'extrême. De plus le village paraissait bien loin de nous.

III. - Déception. - Encore la retraite.

Fatigue



Il faisait encore nuit, lorsqu'un agent de liaison du Capitaine vint nous chercher. Nous avons rassemblement près du village. Le temps de s'approvisionner d'eau et nous partions vers l'ouest.

Le bruit court que les quelques corps de troupe anglais qui étaient à notre gauche ont dû se replier, parce qu'ils avaient devant eux des effectifs considérables, et que nous sommes, de ce fait, encore obligés de continuer la retraite. Nous nous demandons comment les Allemands peuvent avoir tant de troupes en ligne depuis la Suisse jusqu'à nous, et pousser encore à notre gauche des forces importantes auxquelles nous n'avons presque rien à opposer.

Après avoir vu fuir l'ennemi, nous déplorons d'être encore contraints à lui tourner le dos.

Nous faisons de nouveau un changement de front, qui nous étend de plus en plus vers la gauche, et ma section est désignée comme pointe d'arrière-garde du Bataillon, ce dernier étant lui-même arrière-garde du Régiment.

En attendant que la colonne se soit écoulée je fais placer ma section en demi-cercle, face à la direction de l'ennemi.

Tout à coup, à environ 800 mètres de nous, je vois apparaître une batterie d'artillerie ennemie, prenant ses dispositions pour faire face à la colonne formée par notre Régiment.

J'ai l'intention de faire ouvrir le feu sur elle, mais notre compagnie se trouve déjà à plus de 500 mètres, et je ne dois pas m'attarder davantage. Aussi je donne l'ordre du départ et nous marchons ferme pour nous rapprocher de la compagnie.

L'artillerie ennemie ne tire pas. Il fait chaud. Sur le bord de la route des hommes sont étendus sur les talus, prétendant ne plus pouvoir marcher.

Je les presse de se remettre en route, comme c'est mon devoir de chef de pointe d'arrière-garde. Il y en a qui pleurent, parce qu'ils craignent d'être pris par l'ennemi.

Bientôt nous voyons notre Général de division. Il est là sur la route, encourageant les trainards à marcher.

Nous traversons une voie ferrée. Passe un petit train, dont les wagons de marchandises sont bondés de blessés. Et je me demande comment il pourra s'échapper, puisque nous sommes les dernières troupes, et qu'il se dirige en direction de notre aile gauche qui, elle se replie également, et se trouve déjà plus en arrière de nous.

A la pause, ma section est relevée comme pointe d'arrière-garde, et je rejoins la compagnie.

Des hommes maugréent parce que notre repli se poursuit, alors qu'hier les Allemands fuyaient devant nous. J'en rends compte au Capitaine qui décide de donner, au prochain arrêt, quelques explications sur notre retraite, afin d'éclairer les hommes.

Je suis le premier à les écouter, car quoi qu'on dise, ce recul me paraît inconcevable.

La fin du jour approchait. On parlait de canton-

nement. Mais hélas, c'était le bivouac qui nous était réservé.

Notre bataillon s'installa dans un petit bois, et ma section fut désignée pour former un petit poste en avant de la lisière.

Je fis reposer une demi-section jusqu'à minuit, et l'autre prit ensuite le service. Mais les hommes étaient tellement fatigués que debout, ils tombaient et s'endormaient. Je me précipitais alors vers eux, pour les encourager à reprendre leur faction. Hélas! bientôt, malgré mes supplications, tout le monde dormait. Je me décidai alors à aller à une centaine de mètres en avant de la section, et de veiller seul. Ce fut très dur. Et pour vaincre moi-même le sommeil, je dus circuler sans cesse. D'ailleurs la pensée du danger qui serait couru si l'ennemi nous surprenait, en de pareilles circonstances, suffisait à m'encourager à veiller seul avec l'idée que s'il le fallait, je suivrais l'exemple de D'assas.

Enfin, vers trois heures, nous recevions à nouveau l'ordre de partir sans bruit, afin de ne pas attirer l'attention de l'ennemi.

J'étais alors libéré de ce cauchemar que fut pour moi cette nuit de veille. Mon Capitaine me demanda si j'avais pu dormir un peu, et je n'hésitai pas à répondre affirmativement. Aucun des hommes ne parut m'entendre, sans doute pour ne pas m'attirer d'ennuis, car le Capitaine avait confiance en moi, et s'il avait su ce qui s'était passé, je n'aurais plus été, à ses yeux, l'homme sur qui l'on pouvait compter en toutes circonstances.

Je me réservais pourtant de l'en aviser plus tard.

Nous marchâmes soutenus par l'idée que nous n'allions pas tarder à nous reformer, à l'abri d'une ligne de résistance organisée à hauteur d'ouvrages permanents. Mais ce n'était qu'une illusion.

Nous arrivons le 1^{er} septembre auprès de Laon,

après une étape qui nous a paru longue, et nous nous demandons si, dans l'état où nous sommes, nous allons être obligés de grimper la côte, au sommet de laquelle cette ville est située?

A un embranchement de routes, nous voyons un Général, au masque de fer, qui nous regarde passer, tout en causant avec deux officiers d'état-major. C'est Mangin, notre nouveau général de division. Nous nous arrêtons ensuite pour faire la grand'halte. L'un des deux officiers d'état-major parle en faisant de grands gestes, mais comme les hommes font beaucoup de bruit, je ne comprends pas ce qu'il dit.

On se remet bientôt en marche; il est presque midi. Et à six heures du soir, nous repassons au même endroit. Les hommes s'en aperçoivent et ne ménagent pas leurs critiques à haute voix. On dit alors que les hommes des autres régiments sont plus fatigués que nous, et que nous avons dû faire une marche circulaire pour protéger la retraite de la division. Mais bien peu avalent cette pilule sans protester.

La nuit approche. Nous nous installons en cantonnement d'alerte. Et nous partons une fois de plus avant le jour.

La marche est de plus en plus fatigante, et il fait très chaud. Certaines compagnies ont trouvé des voitures pour transporter les havresacs des hommes, ce qui donne à la colonne une apparence de désordre.

Pendant les arrêts, les hommes ne forment plus les faisceaux. Dès le signal de la pause, ils se laissent tomber sur le côté droit de la route. Le moment le plus pénible c'est pour repartir, car les jambes sont engourdies. Certains sont obligés de marcher sur la pointe des pieds, ou sur les talons; d'autres font de petits pas comme des pantins. Beaucoup d'hommes ont les pieds en sang.

Quant à moi, j'ai accepté un procédé qui me réus-

sit. Pendant les haltes je ne demeure pas immobile, et ainsi, mes jambes ne s'engourdissent pas, et il m'est ensuite plus facile de me remettre en route. En outre je n'ai pas la tentation de m'assoupir.

A la fin d'une pause, la corne du Chef de bataillon avait retenti, mais personne ne s'était levé; le Capitaine n'ayant pas donné le coup de sifflet du départ. Je crie alors : « Debout, en avant ». Puis j'ajoute en regardant les hommes immobiles sur le sol : « Levez-vous donc, vous êtes là couchés comme des veaux! »

Et alors, mon Capitaine, qui était couché près de moi et que je n'avais pas remarqué, se lève et siffle le départ.

On rit à gorge déployée dans la compagnie, et nous partons.

CHAPITRE II



La Bataille de la Marne

Du 3 au 17 Septembre 1914



CHAPITRE II

La Bataille de la Marne

De 8 au 17 Septembre 1914

11

I. - Des rives de la Marne. à 15 kilomètres de la Seine



Nous continuons la retraite. Un état-major est groupé à la droite de notre colonne. L'un des officiers s'approche de nous et vient donner l'ordre à notre Chef de bataillon de protéger le passage de la Marne. Tout en maugréant de recevoir ainsi un ordre verbal qui ne lui est pas parvenu par la voie hiérarchique, le Chef de bataillon prescrit à ses Commandants de compagnie de prendre une formation étalée, avec arrêt face en arrière, sur la hauteur, au nord d'un village situé sur la rive droite de la Marne. Nous restons ainsi un certain temps sur cette position. Des détachements de cavalerie passent, et, lorsque nous sommes sûrs qu'il ne reste plus personne en arrière, nous partons.

On aperçoit la statue d'Urbain II qui brille sur la hauteur de Chatillon-sur-Marne. Et nous traversons alors le village. Tous les habitants sont sortis de leur maison, pour nous regarder passer. Beaucoup d'entre eux distribuent des bouteilles de champagne en disant : « C'est toujours autant que les Allemands n'auront pas ! ». Mais j'empêche mes hommes d'en prendre, car je crains qu'ils s'enivrent et ne puissent continuer la marche. Dans l'état où nous sommes, il en faudrait peu pour arriver à ce résultat.

Nous voici près du pont de Port-à-Binson. Il paraît que tout est préparé pour le faire sauter. De nombreux civils sont là aux abords et essaient de s'y engager avec leurs voitures, mais les gendarmes les en empêchent pour qu'ils ne jettent pas le désordre dans notre colonne.

Des coups de feu crépitent derrière nous. Des habitants affolés nous suivent, et, s'ajoutant aux évacués, augmentent l'encombrement. Je vois des personnes monter dans leurs voitures, y prendre un petit sac ou un coffret, et abandonner le reste pour venir se grouper autour de nous. Et nous nous serons le plus possible pour leur faire une petite place dans nos rangs. Quand nous sommes arrivés sur l'autre rive, on fait placer une section de mitrailleuse, juste en face du pont. Ainsi, nous sommes tranquilles.

C'est la fin du jour. Nous nous installons au bivouac. En raison de la proximité de l'ennemi, défense d'allumer des feux.

La fusillade se fait entendre toute la nuit; nos mitrailleuses, qui prennent le pont en enfilade, tirent souvent sur des ennemis qui essaient de le franchir.

Il est déjà bien tard, lorsque nous sommes avisés qu'à peu de distance de nous, des Allemands cherchent à construire un pont sur la rivière; nos troupes s'efforcent de les en empêcher.

On partit tôt. J'appris par la suite qu'une section de mitrailleuses avait été bombardée au petit jour, et qu'on avait pu retirer les survivants des décombres de la maison où ils se trouvaient. Après une marche très fatigante, on se reposa quelque peu au bivouac puis on se remit en route pour gagner le cantonnement qui nous était affecté, le 5 septembre dans la soirée.

C'était Bouchy-le-Repos; nous y fûmes très bien reçus, et il y avait de la paille à discrétion, de sorte

que nous pensions jouir d'un bon repos pour ensuite repartir plus solides que jamais. Mais à peine endormis nous recevions l'ordre de nous préparer au départ.

L'ennemi a, dit-on, laissé un grand vide entre deux unités; notre division est chargée de s'y installer et d'y résister. Il faisait nuit noire lorsque la compagnie se mit en route, à travers champs, cette fois dans la direction du nord.

II. - Enfin l'offensive !

Combat d'Escardes. - Le succès



C'était le 6 septembre. La marche se fit en silence. Et, pendant les arrêts, nous entendions des officiers chuchoter que nous reprenions l'offensive. Cette bonne nouvelle fut apprise par tous avec joie. La retraite était enfin terminée. Fini aussi de porter sur notre cœur un poids qui nous oppressait. Dans mon esprit, je revoyais le chemin que nous avons parcouru, depuis notre point de débarquement jusqu'à Charleroi, et ensuite des environs de cette ville jusqu'à notre cantonnement du 5 septembre soir, pas bien loin des rives de la Seine. Et je me demandais comment nous avons pu effectuer de tels raids, avec de nombreux réservistes qui, au moment de la mobilisation, n'étaient pas entraînés comme nous. Ce tour de force était le résultat de nos grandes manœuvres, où les hommes avaient un peu appris ce qu'est la vie en campagne, avec ses périodes de fatigue. Sans cette préparation, nulle armée n'aurait pu soutenir de chocs semblables, et, parvenir sans catastrophe à réaliser un mouvement d'une pareille amplitude. Le degré de résistance des troupes avait été éprouvé, et nous étions à nouveau prêts pour les combats futurs.

La marche ne fut pas longue, nous arrivâmes à la

lisière du village d'Escardes. Nous étions protégés par une avant-garde, qui fut en partie transformée en avant-postes, car plusieurs unités revinrent vers nous et se placèrent en arrière de notre droite. Ma section bivouaqua sur le bord d'un talus, en avant d'une ferme. Après avoir placé une sentinelle chargée de nous avertir en cas d'approche de l'ennemi, chacun de nous se reposa étendu sur le sol.

Comme il n'y avait aucun ordre pour le ravitaillement je fis prélever un peu de sucre et de café sur les vivres de réserve et un de nos hommes alla nous faire du café à la ferme. Ce quart de jus sembla exquis et amena un peu de détente dans nos esprits engourdis.

Nous occupions la corne sud-est du village; une ligne d'arbres située à proximité, et parallèlement à notre position, nous dissimulait aux vues de l'ennemi.

Plus en avant et à environ mille mètres, se trouvaient des rangées d'arbres et des bosquets.

A notre droite un bouquet d'arbres, environ huit cents mètres plus loin, un bois d'une certaine étendue.

A notre gauche la lisière du village, bordée d'un talus élevé et de nombreux arbres, s'éloignait vers le nord-ouest.

En arrière un groupe de maisons, dont une ferme immédiatement derrière nous.

Tard dans la matinée, j'entends quelques coups de feu en avant. On dit que l'artillerie ennemie n'a pu suivre son infanterie. Mais bientôt, comme pour nous détromper, des obus tombent à proximité de nous. L'un d'eux éclate sur le toit de la ferme situé de notre côté et tue l'un des nôtres, alors que nous sommes couchés derrière un talus et groupés en deux fractions. Un éclat d'obus a traversé ce malheureux

de part en part. C'est justement un homme du renfort arrivé récemment, et personne ne le connaît.

Je demande à son caporal de chercher son livret individuel, pour nous permettre de l'identifier, tandis que ses camarades essayent en vain de se rappeler son nom. Et c'est avec un sanglot difficilement retenu, que le caporal fouille ce corps tout chaud, et trouve enfin une lettre dans la poche intérieure de la capote, mais l'enveloppe ne porte pas l'adresse de l'expéditeur. Et alors il parcourt rapidement la lettre, et me dit que c'est sa femme qui lui écrit, lui donnant des nouvelles de son enfant malade. Elle a indiqué, dans le bas de la lettre, son nom et son adresse. Et alors plusieurs hommes se rappellent qu'en effet, ce malheureux paraissait soucieux. Sans doute songeait-il à son enfant malade.

Après m'être renseigné, je le fis transporter au lieu qui me fut indiqué. Et pour dissimuler les pertes, dans la mesure du possible, je fis déployer mes hommes à de plus grands intervalles.

Sur ces entrefaites, mon Capitaine était venu près de nous. Les autres sections de la compagnie étaient restées en arrière du village, et nous occupions l'extrême droite de la position.

A ma gauche se trouvaient d'autres éléments d'infanterie, et une section de mitrailleuses.

La fusillade augmentait et la canonnade également. Bientôt le fourrier Picard agent de liaison auprès du chef de bataillon, vint me communiquer l'ordre du Généralissime, d'après lequel il était prescrit de se faire tuer sur place plutôt que de reculer. Je souhaitais qu'il en fût ainsi partout, et, me rappelant les jours passés, je me disais que si nous avions reculé jusqu'ici, c'était par ordre de nos supérieurs hiérarchiques.

On sentait l'orage très proche, et je m'attendais à jouer bientôt un rôle actif, dans le combat. Ah! si

seulement nous pouvions voir les Allemands arriver devant notre position!

La fusillade paraît augmenter en avant. Une compagnie d'un autre bataillon se replie, et se dirige vers l'arrière du village.

Mon Capitaine vient alors me chercher, pour aller reconnaître une autre position à peu de distance en arrière de la ferme dans un petit champ, et face à l'est. Le nouvel emplacement fait face à un bois éloigné de nous de plus d'un kilomètre. D'après ce que je comprends, les troupes placées en arrière du village sont destinées à prononcer une attaque de flanc, sur les ennemis qui se présenteraient entre le bois et la droite de notre position. Avec ma section, je suis chargé de veiller dans cette direction.

J'emène alors mes hommes. Et cela me navre de ne plus être en première ligne, et dans l'obligation de rester peut-être inactif. Car il n'y a pas de doute, si l'ennemi prononce une attaque, comme nous le prévoyons, il la dirigera sur la lisière nord du village. Et cette idée m'engage à aller voir où je pourrais éventuellement placer mes hommes, pour intervenir au cas où ma mission d'observation vers l'est deviendrait inutile.

Je vais voir la section de mitrailleuses située à ma gauche. Elle est installée sur un talus, et peut exécuter des tirs à de moyennes distances.

En avant, des hommes sont couchés, déployés en tirailleurs; en arrière il y a un bâtiment, dont une partie paraît servir d'étable. Si l'on retirait les petites bottes de paille qui bouchent les ouvertures, celles-ci formeraient d'excellents créneaux. De plus on pourrait aussi mettre des hommes dans le grenier, et nous aurions ainsi des feux étagés.

Je fais reconnaître ces emplacements de tir par mon sergent rengagé et ses deux chefs d'escouade, me promettant bien de les faire utiliser par une demi-

section si rien ne se présentant à l'Est, l'autre demi-section continuant à assurer ma mission d'observation.

La fusillade, puis la canonnade augmentent de plus en plus d'intensité. A notre gauche, on entend des cris. Je pars avec deux agents de liaison m'informer de ce qui se passe. C'est l'attaque ennemie qui se déclenche, et comme nous sommes en retrait vers le sud-est, les Allemands sont encore loin de nous. Comme rien ne se présente à l'est, je fais occuper les emplacements reconnus, et recommande bien à mon jeune sergent de me prévenir et de faire aviser le Capitaine, en cas d'approche des Allemands dans la direction qu'il est chargé d'observer.

Tout à coup, une attaque débouche de la ligne d'arbres et des bosquets situés en avant, à environ mille mètres. La section de mitrailleuses et l'artillerie ouvrent le feu sur elle. Les fantassins ennemis se dirigent vers nous, marchant en colonnes nombreuses, à peu près à la même hauteur. Tout le terrain en est couvert. Nos mitrailleuses y font de larges trouées, mais les rangs se resserrent au fur et à mesure que des vides se créent, et une ligne de tirailleurs parvient à environ cinq cents mètres de notre position.

J'avais commandé l'ouverture du feu dès que l'ennemi se trouvait à huit cents mètres. Maintenant je fais changer les hausses homme par homme, et le tir continue. Dès qu'une fraction ennemie esquisse un mouvement, les mitrailleuses placées à ma gauche entrent en action.

L'ennemi tire maintenant sur nous, mais comme sa ligne est arrêtée, il n'y a plus rien à craindre. Et puis essaierait-il de poursuivre sa progression qu'il ne resterait plus un seul homme pour arriver à notre position. grâce à nos feux étagés et aux mitrailleuses.

La canonnade et la fusillade augmentent au loin

et à gauche, et on entend de nouveaux cris; puis c'est la charge sonnée par les tambours et les clairons.

Au loin, et un peu à notre droite, on aperçoit une batterie ennemie avancer dans notre direction, mais bientôt elle rebrousse chemin.

Tout à coup, des rangées d'arbres d'où est partie la première attaque en débouche une autre. Cette fois elle paraît conduite tête baissée, tant les hommes vont vite. A certains endroits les hommes marchent comme s'ils étaient bras dessus bras dessous; notre artillerie et nos mitrailleuses la prennent sous leur feu.

Cette attaque est brisée avant que ses éléments parviennent à hauteur des hommes de la précédente, et les survivants retournent vers l'arrière en courant.

On entend encore sonner la charge, à notre gauche. Des trombes de balles passent maintenant autour de nous. J'envoie un agent de liaison à l'autre demi-section, pour savoir si tout va bien de ce côté. Mais l'homme revient en me disant qu'un gendarme lui a interdit de se porter en arrière, sans un ordre écrit. J'ordonne alors à mon sergent rengagé, de faire continuer le feu en économisant les munitions, et je pars voir mon jeune sergent.

Il faut passer entre deux maisons dans un petit couloir, où les balles sifflent nombreuses. Et un gendarme qui se trouve là me dit : « Vous voulez donc vous faire tuer? » Je ne lui réponds pas et cours à ma demi-section. « Il n'y a rien devant nous », dit le sergent. Avec ma jumelle je fouille le terrain; en effet il n'y avait pas d'ennemis.

Je retourne vers mes tireurs et les fais ravitailler en munitions, avec des cartouches de l'autre demi-section. A ce moment, j'aperçois au loin, en avant, de longues colonnes d'infanterie ennemie, marchant

dans la direction de l'est. Elles se trouvent à cinq ou six cents mètres plus loin que les rangées d'arbres, sur la route de Courgivaux à Esternay.

C'était sans doute pour permettre à ces troupes de battre en retraite ou pour couvrir leurs flancs que l'ennemi avait lancé deux attaques sur nous.

Mais peu importe, c'est pour nous le succès. D'autre part l'ennemi retranché devant notre position est pris sous notre feu, et il se replie avec précautions. Ah! si cela pouvait durer ainsi, quel bonheur ce serait pour nous! Enfin, espérons.

Notre artillerie tire toujours au loin sur les colonnes et sur les ennemis qui se retranchent. Un peu partout le combat ralentit. J'en profite pour faire une petite reconnaissance de terrain, à la corne sud-est du village, et j'y trouve le capitaine Dicharry. Il m'annonce que le Colonel est blessé. Puis je lui fais constater comment une bonne partie de ma section a participé au combat.

C'est bientôt la fin du jour. Je voudrais en profiter pour capturer les fantassins ennemis demeurés devant nos lignes. Je désigne à cet effet une forte patrouille commandée par mon sous-officier rengagé, avec ordre de les mettre en joue, de leur faire signe de se déséquiper et de venir vers nous. Bientôt on m'amène les premiers prisonniers, et l'ordre parvient de les envoyer au P. C. du général de division.

Puis un de mes hommes vient me présenter un prisonnier qui, blessé au pied, marche difficilement. C'est un lieutenant. Il est de taille élancée, et, en marchant, il appuie son bras gauche sur l'épaule droite de mon soldat. Ses effets, bien que sales, dénotent encore une certaine recherche. Nous échangeons le salut et il me fait comprendre, par signes, qu'il vient de vivre de durs moments. Sa figure glabre et décomposée me le faisait voir, si je ne le savais pas.

La vue de ces prisonniers excite la curiosité de nos hommes, dont beaucoup n'ont pas encore vu d'Allemands d'aussi près. Et ce qui les frappe c'est leur uniforme, moins visible que le nôtre, ce qui est pour eux un gros avantage au combat.

La nuit venue nous restons sur nos positions. On mange un biscuit, et je décide que nous allons à nouveau nous coucher le long du talus, au même emplacement que la nuit précédente. Comme la chose est possible, j'envoie chercher de la paille à la ferme, et nous nous étendons alors à notre aise, heureux de notre bonne journée.

Désireux de savoir ce qui s'était passé à notre gauche, je passe le commandement à mon sergent rengagé et m'informe aux alentours, pendant que mes hommes se reposent.

J'arrive au lieu de rassemblement des prisonniers.

La plupart d'entre eux échangent différents objets avec nos hommes, sauf les pattes d'épaule qu'il faut leur laisser, et je constate combien il est curieux de voir des adversaires s'entretenir ainsi, sans aucune haine, et presque amicalement, alors qu'il y a quelques heures encore, ils étaient prêts à tout pour s'entretuer.

Une fraction des nôtres arrive pour encadrer le détachement de prisonniers. Et je pars.

Je ne tarde pas à rencontrer un sous-officier d'une autre compagnie du bataillon. Cette unité a attaqué à la baïonnette; un jeune sous-lieutenant, Saint-Cyrien, a été blessé mortellement, à la tête de sa section, alors qu'il chargeait sabre au clair et en gants blancs. Bien que blessé une première fois, d'une balle à la cuisse, il était resté au feu, malgré le Colonel, qui lui avait dit d'aller se mettre à l'abri.

Les pertes sont lourdes, mais les blessés sont nombreux et en général atteints peu gravement. Un jeune officier que je connais a reçu une balle au menton;

cette balle ayant pénétré peu profondément, un homme la lui a retirée avec la main. Le sous-officier a entendu dire aussi que le combat avait été beaucoup plus sanglant à notre gauche, sur Courgivaux, parce que le mouvement de retraite des colonnes ennemies s'est effectué à plus courte distance de nos lignes.

Ainsi renseigné je rentre à ma section.

Je me couche à côté de mes hommes. Un seul d'entre eux veillera à tour de rôle, suivant un roulement établi par mon sergent rengagé. Et je m'endors content, car cette fois, tout semble indiquer pour nous un succès destiné à se poursuivre.

Il faisait déjà jour lorsque je me réveillai. Étonné de ne pas avoir reçu d'ordres, je fais chercher le Capitaine, et j'apprends que nous ne partons pas tout de suite, parce que la division est en avance sur les autres, et que nous devons les attendre pour reprendre le mouvement en avant.

Peu après, je suis désigné pour aller, avec ma section, rendre les honneurs aux morts. Nous partons.

J'arrive au lieu indiqué. Les morts sont rangés le long d'un talus. Des hommes creusent des fosses pour les enterrer.

Pas bien loin de nous, le général Mangin, commandant la division est là, en képi à feuilles de chêne, comme nous l'avons vu pour la première fois sur le bord de la route, pendant la retraite. Il cause avec des officiers. Toujours le même masque, le même air volontaire.

Près des morts, un groupe d'officiers, dont un officier supérieur de cavalerie; bel homme dans un costume bleu de Chasseurs d'Afrique.

Un Saint-Cyrien encore ganté de blanc est étendu parmi les morts, revêtu de son uniforme. C'est le sous-lieutenant de Laveaucoupet, qui a trouvé la

mort en allant crânement à l'attaque, à la tête de ses hommes.

Voici qu'on l'apporte vers une des fosses creusées près de l'église. Je commande « Présentez armes », et présente le sabre. C'est un tout jeune homme, imberbe, encore un enfant. Sa figure est restée belle malgré un filet de sang qui lui a rougi le front; un petit pincement des lèvres lui est resté, et il semble sourire.

Peut-être, en tombant, a-t-il vu le succès, entrevu la victoire!

On respire fortement derrière moi; je me retourne et vois mes hommes si émus que je me laisse aller à verser une larme. Néanmoins je leur fais signe de se raidir.

On dépose cet enfant dans sa tombe, et sans doute pour éviter que ses traits soient abîmés par la terre qui va le recouvrir, les fossoyeurs l'ont enveloppé dans une nappe, que leur avait offerte une personne d'Escardes.

Le bel officier supérieur de cavalerie, son père, se retourne vers moi en pleurant silencieusement, et me dit, par syllabes entrecoupées de sanglots :

— Il a vu l'ennemi fuir devant lui. Il est mort face à l'ennemi, en digne petit-fils de son grand-père. Ah, la belle mort pour un soldat.

Puis il me serre la main.

Je place alors ma section face aux autres morts, les salue du sabre, et fais reposer les armes. Je me recueille, puis nous rejoignons la compagnie.

Je suis content de revoir les camarades des autres sections. Nous échangeons nos impressions. J'apprends ce qui est arrivé à un des sergents de la compagnie.

Extrêmement fatigué, et après avoir en vain essayé de repartir, il était resté le matin en arrière, couché dans un fossé, tandis que nous allions occuper le

village. Soudain survinrent des gendarmes; alors l'un d'eux s'approcha de lui et dit :

— Debout, ou je te brûle la cervelle.

Le sergent répondant :

— Je ne peux plus, grâce!

Le gendarme appuya son révolver sur le front du trainard. Ce dernier sentant le froid de l'arme, se dit, en l'espace d'un éclair :

— Je ne veux pas mourir.

D'un effort qui lui parut surhumain, il se releva, et partit lentement. Je regardais ce grand gaillard, portant lunettes, et paraissant tout avachi, alors que les hommes étaient de nouveau prêts à partir, sans se plaindre.

On parlait maintenant de départ. Nous prenions en effet, une formation d'avant-garde, et le bataillon faisant partie du gros de la colonne, s'appêtait à reprendre la marche.

III. - La marche en avant.

Montmirail. - Sous les obus. - La poursuite.



On partit. Avec une certaine curiosité nous traversâmes le terrain où nous avions vu la veille s'écrouler les vagues d'infanterie ennemies.

Ça et là, de nombreux cadavres allemands, mais plus de blessés. Sur le chemin que suivait la colonne, nous pûmes, à notre aise, apprécier les effets de notre artillerie. Plusieurs corps, hachés par nos obus, gisaient pêle-mêle, l'un d'eux avait la tête complètement vidée, et le crâne, luisant, ne formait plus qu'une cavité profonde. A côté, un ventre complètement ouvert laissait échapper des débris de chair, et des flaques de sang étaient répandues aux abords; ce spectacle me parut si affreux que je détournai la tête pour ne plus le voir.

Nous arrivâmes bientôt à la ligne d'arbres qui, la veille, nous avaient caché en partie le repli des colonnes ennemies, parallèlement à notre front, et d'où étaient parties les deux attaques dirigées sur notre position.

Dans un petit fossé se trouvaient quelques cadavres français. Ces malheureux avaient sans doute été surpris par l'ennemi au cours de la nuit précédant l'attaque, car la position de leurs corps indiquait qu'ils devaient être en petit poste. La vue de tous ces malheureux camarades, couverts de flaques

de sang, me fit frémir, alors qu'une voix intérieure me criait : « Marche donc ! »

Nous étions tous si émus, que nous continuions la marche dans un silence complet.

On arriva ensuite à un passage à niveau. Tout à côté se trouvait une maison, sans doute celle du garde-barrière. La porte était toute béante, et le couvert était mis sur une table garnie d'une belle nappe blanche. A la façon dont les serviettes gisaient sur le sol de la pièce, on pouvait déduire que les Allemands avaient eu leur repas brusquement interrompu.

On marcha ainsi jusqu'à la grand'halte qui dura longtemps. Nous étions, paraît-il, trop en avance, il fallait attendre que les colonnes voisines fussent arrivées à notre hauteur.

Je profitai de ce que mes hommes préparaient le café et un petit frichti, pour aller voir une troupe hétéroclite qui stationnait à proximité.

C'était une forte compagnie, commandée par un Capitaine de gendarmerie, encadrée par des gendarmes et comprenant des éléments de toutes armes : fantassins, chasseurs à pied, tirailleurs, zouaves, artilleurs, cuirassiers, dragons, douaniers, gardes forestiers, et peut-être d'autres encore. Tous étaient des isolés qui avaient été groupés par ordre de la prévôté. La plupart de ces hommes se préparaient leur repas dans leur petite gamelle. Le spectacle de cette troupe aux uniformes si divers était comique, mais il y régnait une discipline de fer.

Je retournai vers ma section, où je pris un bon café. La gaité était revenue parmi nous, et il eût fallu peu de chose pour provoquer notre enthousiasme.

On partit tard dans l'après-midi. Il semblait ne plus y avoir d'ennemis devant nous, mais on ne tarda pas à en rencontrer à nouveau.

Nous approchions alors de Montmirail. Le nuit venue nous nous installâmes au bivouac, heureux de la tournure des événements, mais fatigués aussi, car nous venions de parcourir plus de trente kilomètres.

Je reçus la visite de mon Capitaine. Il venait m'aviser que ma proposition pour la médaille militaire avait été retournée parce qu'elle était établie sur un état non réglementaire. Et le nouveau Chef de Corps l'avait transformée en proposition pour le grade de sous-lieutenant à titre temporaire. Je remerciai mon Capitaine de cette faveur insigne, et lui demandai en même temps de ne pas me séparer de mes hommes, auxquels je tenais par dessus tout. Enveloppé dans mon manteau, je m'endormis sur le sol au milieu de ma section.

8 septembre. Il fait encore nuit et un agent de liaison vient me dire que le Capitaine désirait me parler. Je m'aperçois que j'étais couché dans une flaque d'eau. Sans doute avait-il plu la nuit.

Je vais me présenter au Capitaine.

— La compagnie, dit-il, doit prendre avant le jour, la formation sur deux lignes : une section en avant, la vôtre, et trois sections en seconde ligne : celle du centre derrière vous. Vous placerez votre section à la droite de ce bois qui est devant nous.

Après avoir fait une rapide reconnaissance du terrain, je vais occuper cette position, et assure la liaison avec les fractions d'infanterie voisines.

Bientôt l'artillerie ennemie commence à tirer. Des 150 tombent un peu partout. Et comme les points de chute des obus se rapprochent de nous, et que nous n'aurons pas à tirer les premiers, puisque d'autres unités sont placées à 400 ou 500 mètres en avant et sur nos flancs, je fais placer mes hommes en colonnes de demi-section par un, largement espacées. Avec ce dispositif nous ne risquons pas d'avoir

de nombreuses pertes occasionnées à la fois, par le même obus.

Des sections d'abord placées en arrière se rapprochent de nous. Je proteste énergiquement, soutenant qu'il serait préférable de se retrancher, plutôt que de se grouper ainsi dans le même repli de terrain. Et bientôt elles se mettent comme nous au travail.

Quelque temps après, je me glisse à la crête pour examiner le terrain en avant à la jumelle. Et j'aperçois alors un spectacle curieux : plusieurs pièces d'artillerie en batterie à plus de cinq kilomètres, tirent sur nous, sans être nullement inquiétées. Je vois nettement les lueurs au moment du départ de chaque coup, et j'entends ensuite le sifflement des obus passant au-dessus de nous.

J'indique sur la carte qui m'avait été remise par le Capitaine, l'emplacement de la batterie ennemie, et j'envoie un agent de liaison en informer le commandant de batterie le plus proche. Puis comme je ne vois aucun projectile tomber sur l'objectif indiqué, je renvoie mon agent de liaison au même officier.

— C'est trop loin, lui répond le Capitaine. Nous ne pouvons pas tirer à cette distance avec nos 75.

Il n'y avait qu'à se laisser écraser.

Un agent de liaison m'apprend qu'à la compagnie de droite il y a des tués et des blessés, dont le Commandant de compagnie.

Les bois sont, en effet, actuellement arrosés d'obus. Et une saucisse ennemie qu'on voit au loin, à une distance d'au moins sept kilomètres, doit constituer un observatoire de premier ordre pour nous surveiller.

Bientôt c'est au tour du bois situé à notre gauche. Et un obus tombe sur un arbre dont le sommet s'abat en partie sur ma demi-section de gauche. Je me

précipite et j'aide à retirer des branches deux blessés, dont un très grièvement. Je fais panser ces derniers et les envoie au poste de secours le plus rapproché. Pendant ce temps, je m'aperçois que le sergent Nibelle s'est affaissé sur le sol, et qu'un mince filet de sang lui coule sur la tête. Comme il avait perdu son paquet de pansement, je le fais panser avec le mien. Et il est à son tour envoyé au poste de secours, alors que le fourrier Picard prend le commandement de sa demi-section.

L'artillerie ennemie bombarde maintenant nos batteries de 75. On les voit alors augmenter leurs distances et leurs intervalles, et faire éloigner les attelages. Comme nous, elles subiront impuissantes cette avalanche de projectiles, jusqu'à ce que la saucisse allemande soit abattue.

J'entends dire qu'il y a beaucoup de pertes à la compagnie installée dans le bois en avant et à gauche, le Commandant de compagnie serait parmi les blessés.

J'y vais et arrive bientôt à un emplacement situé un peu en arrière de la lisière avancée; là un obus est tombé dans une section. On y a compté, paraît-il, plus de vingt-cinq tués ou blessés. La plupart de ces derniers sont déjà emportés, l'un de ceux qui restent a la figure ensanglantée, et me demande de marcher doucement, car le bruit lui fait mal.

Le chef de section est demeuré accroupi. Je le touche à la tête pour savoir s'il vit encore. Mais il est mort, et je me rappelle le temps où nous servions dans la même compagnie. Puis je jette un coup d'œil autour de moi sur les tués, dont plusieurs sont affreusement mutilés.

Je retourne auprès de mes hommes, et après leur avoir raconté ce que je venais de voir, je leur recommande de ne pas se montrer aux observateurs ennemis.

Enfin la nuit approche. Nous espérons bientôt être délivrés de nos inquiétudes.

Le combat est arrêté. Plus de bruit. Le Capitaine a rassemblé la compagnie derrière le bois où nous étions la nuit précédente, et nous pensons y rester jusqu'au lendemain.

Dans la nuit, nous sommes réveillés par une fusillade. Et l'on dit que les Allemands font ce bruit pour qu'on ne les entende pas se replier.

Plus tard, le Capitaine me fait appeler, pour aller voir si le bois qui est à notre droite est encore occupé par des nôtres. Je pars avec six volontaires, dont un soldat de première classe qui ne me quitte jamais.

Nous découvrons de nombreux blessés, tous pansés et réunis par groupes. Ils ne se plaignent pas. Autour d'eux il y a aussi plusieurs morts. Je fais aviser notre médecin de la présence des blessés, en même temps que je rends compte à mon Capitaine, que je n'ai vu aucune troupe dans le bois.

Le Capitaine me charge alors d'aller reconnaître la lisière sud-est de Montmirail, qui se trouve à huit cents mètres devant nous.

Je repars avec mes volontaires et nous nous trouvons bientôt devant un talus qui descend à pic. Les premières lueurs de l'aurore apparaissent, et donnent déjà une faible clarté. Sur le petit chemin au pied du talus, un chasseur à cheval est étendu à plat ventre, les bras allongés. Sans doute faisait-il partie d'une patrouille de reconnaissance envoyée hier ou avant hier à la recherche de l'ennemi.

On entend des coups de feu. A droite des maisons se trouvent des emplacements où le sol paraît avoir été remué. Je demande au soldat de première classe Vincent d'aller les reconnaître, en passant auprès des maisons les plus proches. Et il part.

D'un coup de crosse, il frappe à la porte de la

première maison, mais n'y entend personne, et poursuit son chemin. Il découvre ensuite des tranchées recouvertes qu'il nous signale inoccupées. A ce moment, un petit garçon sort d'une maison, et nous fait signe d'avancer. Nous y allons en courant. Le petit gars nous dit que les Allemands sont partis depuis plus de deux heures. J'envoie un homme prévenir le Capitaine, et je continue à explorer les tranchées ennemies.

A ce moment, nos 75 tirent sur les habitations du voisinage. Nous nous retirons et, en traversant à nouveau le bois, où se trouvaient des blessés, je constate que ceux-ci n'ont pas encore été emportés. Je fais alors prévenir à nouveau un médecin, qui déclare en avoir assez des siens, ceux-là intéressant le médecin divisionnaire!

Tout le monde sait maintenant que les Allemands sont partis. Les troupes installées à notre droite se portent bientôt en avant, et leur colonne passe sur la grand'route, en avant de nous et à l'est du bourg.

Nous partons vers sept heures, et traversons le terrain qui nous était interdit la veille; plus loin, nous passons près des emplacements où se trouvaient les batteries ennemies. Le mouvement en avant paraît général. On entend dire que les Allemands ont laissé beaucoup de blessés dans le bourg. Et la joie se lit sur tous nos visages.

Nous arrivons de nuit dans une grande ferme située en plein champ. Tout le bataillon s'y entasse et on s'endort n'importe comment. Puis nous reparons avant le jour.

Nous traversons la Marne sur un pont qui n'est pas éloigné de celui que nous avons utilisé à l'aller. La marche s'effectue sans aucun incident et nous nous dirigeons maintenant en direction générale nord-est.

IV. - Gueux - Thillois - Sanglant combat. La poursuite continue - Saint-Thierry



C'est le 12 septembre. La compagnie est tête d'avant-garde. Le lieutenant Rousseau-Henry, commandant la compagnie marche avec la section détachée en pointe, et je suis derrière, à environ quatre cents mètres, avec les trois autres sections. Notre avance depuis la reprise de l'offensive est de plus de soixante-quinze kilomètres en ligne droite.

Nous quittons la grande route. Et bientôt à droite, dans un petit talus, j'aperçois la tombe d'un officier de cavalerie français. Sa coiffure est placée sur la croix. Sans doute a-t-il été tué pendant la retraite.

Nous entrons dans le village de Gueux. On entend dire que des Allemands, en état d'ivresse, y sont demeurés. Je passe auprès de l'un d'eux qui me regarde d'un air hébété.

Les habitants à qui je m'adresse me déclarent que la veille les Allemands ont emmené les hommes avec eux, et réquisitionné les outils de terrassement qu'ils ont pu trouver.

J'en déduis qu'ils doivent être retranchée dans les environs.

A ce moment la section qui nous précède est arrêtée. Je porte les trois autres sections en surveillance, à la lisière Nord-Est du village.

Une patrouille de chasseurs d'Afrique vient vers nous. Je demande à son sous-officier s'il sait où est l'ennemi, et je lui communique le renseignement au sujet de la réquisition des outils. Il me montre les parties du terrain qu'il a traversées en indiquant les endroits où sa patrouille se trouvait lorsqu'elle a reçu des coups de feu. Mais il ne peut donner d'autres renseignements plus précis, car aucun de ses hommes n'a vu d'ennemis.

J'observe alors le terrain à la jumelle; mais les arbres qui bordent la route ne me permettent pas de fouiller les endroits d'où l'on a pu tirer sur nos cavaliers.

Je ne sais si nous nous sommes arrêtés trop longtemps. Toujours est-il que le reste du bataillon parvient bientôt à notre hauteur suivi de près par le reste de la colonne.

A ce moment le Général de Brigade arrive, et manifeste son mécontentement à très haute voix, au sujet de notre arrêt trop prolongé. Le bataillon qui suivait le nôtre me dépasse alors, et se porte à travers champs, en direction de la route bordée d'arbres. Notre compagnie se place à la gauche du dispositif, ma section en arrière et complètement à gauche.

Un officier monté vient vers nous. « Marchez, dit-il, il n'y a qu'une quinzaine d'Allemands et ils sont saouls ». Qu'on sait-il? Nous ne tarderons pas à être fixés là-dessus.

Le bataillon qui nous avait dépassé poursuit sa progression. Et en avant des compagnies de tête les patrouilles s'efforcent de gagner du terrain, mais le bataillon les talonne. Au moment où les sections du premier échelon arrivent à proximité de la ligne d'arbres, l'ennemi ouvre le feu.

Je reçois l'ordre de m'arrêter près de la garenne de Gueux. Envisageant la possibilité d'engager ma section, j'indique à mes deux sergents l'itinéraire

qu'ils devront suivre avec leurs hommes, pour me rejoindre à la route, à une cinquantaine de mètres d'un abri de cantonnier.

Je pars avec mes deux agents de liaison, et en arrivant près de la route de Reims à Fismes, balayée par les balles ennemies, je vois des hommes couchés le long de la première ligne d'arbres. Beaucoup sont tués ou blessés. La plupart sont couverts de sang. Spectacle que je n'oublierai jamais!

J'aperçois mon lieutenant d'active, et nous nous regardons, muets, en raison de la gravité du moment. Puis je m'approche et lui dis que je venais me mettre à sa disposition dans le cas où il aurait besoin de moi. Comme il consent à ce que ma section vienne s'abriter à proximité, j'envoie aussitôt un agent de liaison prévenir mes deux chefs de demi-section.

J'entends le commandant maugréer; il n'a pas l'air d'être d'accord avec le lieutenant d'active de la compagnie. Je découvre derrière la route, à environ cinq cents mètres sur ma droite, une tranchée ennemie à demi couverte et disposée obliquement par rapport à la route.

Il me vient alors l'idée d'installer ma section de l'autre côté, à un emplacement à peu près perpendiculaire à la route, me permettant de prendre de flanc la tranchée ennemie. Cette opération serait de nature à soulager, par notre action, les malheureux couchés le long de la route, et pris d'enfilade par les occupants de cette tranchée.

Je mets mon commandant de compagnie au courant de mon intention; il en rend compte au commandant qui approuve.

Je vais alors reconnaître la position exacte à occuper, et lorsque ma section arrive, dissimulée aux vues de l'ennemi, je conduis mes gradés un peu en arrière de l'emplacement que nous atteindrons ensuite d'un bond, à mon commandement.

Ainsi, l'ennemi ne nous ayant pas vus arriver, ne pourra tirer avant nous. Mais il y a là-bas, à environ trois cents mètres à gauche, un petit bosquet qui m'inquiète, au lieu d'y envoyer tout de suite une patrouille, je le fais d'abord reconnaître par un homme. C'est encore mon vaillant soldat de 1^e classe Vincent qui se présente pour cette mission.

— Allez vers ce bois, lui dis-je. Si l'ennemi l'occupe, il tirera sur vous, et nous vous aiderons de notre feu. Sinon vous y resterez en observation, et je vous ferai renforcer de quelques hommes, que vous prendrez sous votre commandement.

C'était un malheureux sans famille, complètement illettré, qui devait par sa bravoure devenir adjudant, et recevoir la médaille militaire. La veille d'être décoré de la Légion d'Honneur, il fut tué. Pauvre camarade, qui n'a connu de la vie que les peines! Encore un que je n'oublierai pas.

Il partit en disant aux hommes de la section :

— J'y vais, restez, vous! Vous avez de la famille, des enfants. Moi je n'ai personne. Et quand je serai mort, personne ne me pleurera!

Ce devait, hélas! sans doute être vrai!

Nous le regardons marcher vers le bois, et comme personne ne tire sur lui, je fais déployer la section et nous ouvrons le feu.

L'ennemi est surpris de se voir attaqué de ce côté. Et pour qu'il ne tire plus sur nos hommes, qui sont étendus sur le bord de la route, nous continuons à tirer sans arrêt.

Mais les cartouches s'épuisent vite, et je fais ralentir leur consommation. L'ennemi en profite pour tirer, et mon voisin de gauche est atteint d'une balle au front. Sa tête repose maintenant sur le sol. Le malheureux a été tué sur le coup. Je fais tirer tout le monde à volonté, de sorte que bientôt les ennemis se terrent dans le fond de leur tranchée. Nous ces-

sons alors le feu, mais lorsque l'un d'eux se montre à nouveau, toute la section recommence à tirer.

Voilà enfin notre artillerie qui entre en action. Elle ne s'est pas pressée. Sans doute croyait-elle aussi à la quinzaine d'Allemands ivres?

Des ennemis se replient sur la crête, mais on voit des chefs les ramener, révolver au poing à leurs tranchées. Et le tir de notre infanterie et de notre artillerie continue.

Ma section aura bientôt brûlé toutes ses cartouches, et j'en fais demander au Capitaine. Je reçois alors un certain nombre de troussees qui sont à leur tour vite épuisées.

A ce moment arrive un Lieutenant Colonel, suivi d'un officier et de quelques hommes. Il commande l'autre régiment de la brigade et précède son unité.

Le rêve serait que ce régiment prolongeât vers la gauche la ligne que j'occupe; les Allemands à demi encerclés seraient obligés de se replier.

Un chef de section, désigné par le chef de bataillon pour me relever vient se coucher auprès de moi; je le mets au courant de la situation. Il amène ensuite ses hommes et ouvre le feu. Je lui cède la place et nous nous retirons en rampant, puis allons nous abriter derrière un talus. De là j'assisterai à la fin du combat.

Notre artillerie ne tire plus que de temps en temps. A un moment donné toute notre première ligne se porte en avant. L'ennemi se replie. C'est à peu près l'heure du coucher du soleil. Je vois partir la section qui a relevé la mienne. Son chef, le sergent major Ferranti, un petit Corse bien brave, la précède sabre au clair. Il arrive bientôt auprès de la tranchée sur laquelle nous avons tiré. Il ne doit plus y avoir beaucoup de survivants.

Tout à coup notre artillerie tire à nouveau, et nos fractions, qui avançaient sont alors obligées de s'ar-

rêter. Des centaines de poitrines poussent le cri de « Cessez le feu ! » Les clairons sonnent de même. Mais notre artillerie continue son tir. C'est désespérant.

Enfin le soir arrive. Notre première ligne reste sur ses positions. Et les ennemis qui se trouvaient devant nous s'échappent à la faveur de la nuit.

Nous voici rassemblés à un croisement de routes, près de Thillois, et pas loin de l'emplacement où nous avons combattu. Nous sommeillons debout sous la pluie qui tombe à torrents, et nos vêtements seront bientôt trempés. Puis on finit par s'accroupir, toujours sous la pluie, et nous nous entassons les uns contre les autres, pour nous réchauffer.

Notre vieux général de brigade Tassin est là, auprès de nous, sur la route. C'est un brave homme. Ses cheveux sont blancs comme la neige. De son âge, il en est bien peu sous la pluie à cette heure, sur le champ de bataille. Nous attendons, ne sachant qu'une seule chose : c'est que l'ennemi s'est replié.

Dans la deuxième partie de la nuit, j'entends parler de reconnaissance, le Lieutenant d'active cherche des volontaires et n'en trouve pas; il me charge d'en demander à ma section, mais les hommes répondent : — Qu'il en prenne à la sienne.

Il vient ensuite me prier d'aller avec lui. J'accepte et trouve alors une quinzaine de volontaires parmi les plus solides. J'entends le Général s'informer si la reconnaissance est prête. Le Lieutenant me met rapidement au courant de la mission à remplir et nous partons.

Il s'agit de s'informer si le village de Champigny est encore occupé par les Allemands. Des meules de paille brûlent sur les bords de la route. Je précède le groupe avec quelques hommes, en évitant de passer à proximité des endroits éclairés par les incendies.

J'entre dans la cour d'une petite ferme. On n'y entend rien. Je vais écouter à la porte de la maison, et bien que le local ne soit pas éclairé, il me semble qu'il y a quelqu'un à l'intérieur.

Je frappe doucement, et on ouvre timidement. J'entre et demande s'il y a des Allemands dans la ferme; des femmes et des enfants sont là groupés : Ah! un Français! se répètent-ils. Puis tout bas ils me disent qu'il y avait des Allemands dans la grange, mais qu'ils ignorent s'ils y sont encore. Je fais prévenir le Lieutenant, pour qu'il vienne à l'entrée de la cour, avec tous les hommes. J'entre dans la grange revolver au poing; il n'y avait plus personne.

Le Lieutenant va ensuite à la recherche du garde champêtre, qu'il rencontre quelques instants après. Le garde raconte qu'il a été réquisitionné par les Allemands pour les conduire sur une route en direction de Reims.

Nous regagnons alors la compagnie, en utilisant cette fois, les endroits éclairés, de façon à éviter toute méprise.

Bientôt tout le Régiment se mit en route. Il faisait à peine jour lorsque nous passâmes près d'une grand' garde allemande, dans un bois auprès de Courcelles. On avait sans doute oublié de la faire replier. Les Allemands qui la composaient ne parurent pas contrariés d'être faits prisonniers.

D'après ce que je pus savoir, nous nous étions heurtés la veille, à un régiment de chasseurs de réserve, qui avait pour mission de retarder notre marche.

Peu après, on fit la grand'halte, et l'on apprécia surtout un bon café. Nous fîmes sécher l'extérieur de nos vêtements autour des feux, alors que l'eau continuait à couler sur notre corps, et jusqu'à l'intérieur de nos chaussures.

On parla naturellement du combat de la veille. Au bataillon engagé à notre droite, les sections purent

à peine se déployer, et il y eut beaucoup de tués. L'un des survivants d'une patrouille me raconta comment, tapi au fond d'un trou, il avait pu demeurer toute la journée entre les lignes. Les tués, des fractions les plus avancées, étaient criblés de balles. Un de mes camarades avait, m'a-t-on dit, la tête comme une passoire.

J'eus l'occasion de causer avec un de mes anciens Capitaines, qui appartenait aussi à ce bataillon. Il me raconta en mangeant des pommes de terre dans un plat de campement, les longues et cruelles heures qu'il avait vécues pendant toute la durée du combat.

— Je vous assure, me disait-il, que ma peau ne valait pas cher.

Un sous-officier brancardier me raconta que le matin, en recherchant des blessés sur le champ de bataille, il avait trouvé des morts abrités derrière des petits tas de paille d'avoine, tenant encore, dans leurs mains crispées, des lettres et des photos qu'ils avaient voulu revoir, ou essayé de revoir avant de mourir. Et je repensai à ces morts et blessés aperçus la veille, le long de la route; souvenir tragique qui m'avait hanté pendant le combat et au cours de la nuit.

On signalait encore la mort d'un de nos jeunes Cyriens.

Je m'en voudrais de ne pas ajouter quelques mots, au sujet de notre précédent chef de bataillon, un breveté, qui nous avait quittés peu de temps avant la guerre, lorsque son temps de commandement avait été terminé.

A tous ceux qui, comme moi, l'avaient connu, son nom revenait à l'esprit, parce que chacun le savait manœuvrier de premier ordre, j'ajouterai grand tacticien.

On racontait que, même parmi les blessés du combat de la veille, on entendait souvent dire :

— Ah! si le commandant Odent était encore avec nous.

Les petits défauts qu'on lui avait attribués disparaissaient devant sa valeur incontestée et son habileté reconnue de tous. Sous le feu de l'ennemi, ces mérites là seuls comptaient. A-t-il appris, lui qui devait tomber héroïquement devant Verdun, que parmi ses anciens soldats, il en est qui sont morts en prononçant son nom, parce que pour eux, un chef militaire maître de son art, c'était le succès, et le succès avec le minimum de pertes?

Avant la fin du jour, nous arrivions à Saint-Thierry. L'ennemi n'était pas loin, car il nous envoya de ses obus. Il en tomba même un dans la cour de la ferme où était cantonnée la section.

Nous étions bien fatigués. De plus, beaucoup d'hommes souffraient de diarrhée. On avait besoin de repos, de sommeil, pour pouvoir combattre dans de bonnes conditions. Un renfort allait remettre chez nous du sang nouveau.

On mangea un peu le soir. Des fractions furent placées aux avant-postes et d'autres, dont ma section, se reposèrent.

Le lendemain, profitant d'un instant disponible, j'allai voir notre artillerie tirer. Les pièces étaient en plein champ et nullement abritées.

Il paraît qu'à ce moment elles employaient des obus d'exercices et même, a-t-on dit, des obus à blanc.

V. - Aux cavaliers de Courcy.

Blessé. - Evacué.



C'est le 16 septembre. La compagnie est désignée pour aller occuper une position en avant. Comme le Capitaine craint que, de nuit, il ne trouve pas le lieu indiqué, il s'y fait conduire par un homme de la ferme où nous sommes cantonnés, et la compagnie le suit.

Nous arrivons auprès du canal, aux Cavaliers de Courcy, où, dit le Capitaine, nous devons passer la nuit. Je fais déployer ma section, comme les autres, dans le fossé, et désigne les gradés qui devront veiller à tour de rôle, avec un homme par escouade.

Mais comme vers notre droite, il reste jusqu'au pont du champ de courses, un intervalle d'au moins quatre cents mètres où il n'y a personne, je ne suis pas tranquille et décide de ne pas dormir.

Pendant la nuit, j'entends quelqu'un remuer de l'autre côté du canal, et j'écoute attentivement. Puis ayant entendu parler français, je dis :

— Halte-là. Qui vive!

Un homme répond :

— France.

Je demande alors qui est là. On me répond que ce sont des blessés français; puis sans crier, nous continuons à causer. Je parviens ainsi à connaître

l'identité de ces blessés. Aucun d'eux ne peut marcher, mais ils sont pansés.

Ils appartiennent à un régiment de notre corps d'armée, et sont restés là où ils se sont battus la veille. Je les engage à faire leur possible pour me prévenir en cas d'approche de l'ennemi, car il fait trop sombre pour que je puisse voir quelque chose, et leur recommande bien de se coucher dans le fond du fossé, pour qu'ils ne soient pas atteints par nos balles.

Avant le jour, l'un de ces blessés me prévient que les Allemands approchent. Et d'après le bruit entendu dans les buissons de la rive opposée, je présume que l'ennemi est en train de s'installer en face de nous.

Comme au petit jour nous allons sans doute échanger des coups de feu, il importe d'être en mesure de tirer les premiers, afin d'avoir la supériorité. Il faut donc que mes hommes soient prêts à ouvrir le feu, dès que l'on pourra apercevoir la rive opposée du canal. Je rends compte au Capitaine des résultats de mon observation, et de ce que je compte faire. Puis je donne des ordres aux chefs de demi-sections pour réveiller les hommes, sans bruit, et pour charger les armes sans que l'on entende le fonctionnement des culasses.

Quand je juge le moment proche, je fais ramper les hommes un peu en arrière de la digue du canal. Je recommande d'avoir les yeux au ras du sol, et de déclencher le feu à volonté au coup de sifflet.

Bientôt j'aperçois les manchons gris sur les casques. C'est le moment. A voix basse, je commande de mettre en joue, puis je siffle. Une salve déchire l'air et l'on entend alors des cris rauques et des hurlements. Puis je fais continuer le feu jusqu'à ce que tous les Allemands se soient cachés dans le fossé. A partir de ce moment, un homme sur deux tire sans ordre de ma part, dès qu'un ennemi montre la tête.

Il faisait grand jour lorsque j'entendis soudain un des Allemands hurler féroce­ment. Je le vis pousser des hommes contre le talus, et s'efforcer de les faire tirer, mais je fis ouvrir le feu sur lui par toute la section, pour être sûr de ne pas le manquer.

A partir de ce moment, ils ne purent tirer sur nous, que quelques coups de fusil de temps en temps et par surprise.

On entendit alors des sonneries chez les Allemands. Il me sembla que c'était pour demander du renfort. Mon Capitaine était d'avis que c'était le signal de la retraite. Pendant ce temps, nos adversaires d'en face ne pouvant nous atteindre de front prirent ' revers les sections installées à ma gauche, ce qu'ils pouvaient faire sans être vus par mes hommes. Je ne pus donc m'y opposer.

Par contre, dans les sections voisines, les hommes étaient tués dès qu'ils mettaient en joue pour tirer.

Le Capitaine fut frappé dans ces conditions, alors qu'il se soulevait légèrement pour observer en avant.

Un peu à ma gauche, et malgré ma défense, un homme s'est glissé un peu trop en avant; de flanc il reçoit une balle dans le côté gauche, nous l'entendons bientôt râler. Deux de ses camarades arrivent à le tirer par les pieds, mais il meurt.

Quelques instants après, l'adjudant de réserve Renard, dont la section est plus à gauche, vient voir ce qui se passe de mon côté. Comme il arrive derrière moi, je lui fais signe de se baisser. Mais il cherche à voir les Allemands, et bien qu'il porte des lunettes il ne les voit pas. Malgré les signes que je fais pour l'en empêcher, le malheureux grimpe sur un talus pour mieux observer. Trois balles le cou­chent pour toujours. Je fais alors tirer toute la section, pendant que deux hommes vont le chercher, mais il est déjà mort.

A ce moment des gradés et des hommes se plai-

gnent que le soldat S. ne tire pas, et reste caché derrière le talus depuis le matin. Je le connais. Il m'a déjà été signalé comme ayant l'habitude de s'esquiver, lorsque la section doit combattre.

Je le fais venir près de moi, et lui dis de tirer sur les ennemis; mais il tremble tellement qu'il lui faut un temps assez long pour y parvenir. Et alors, maître de ses nerfs, il paraît heureux de faire comme ses camarades.

Pas loin de moi, un homme tire dans la position à genoux. C'est un brave Alsacien, tout ce qu'il y a de brave. Je lui donne l'ordre de se coucher, mais il me répond :

— Laissez-moi faire! Je tire mieux à genoux que couché, et je ne veux pas en manquer un. Et puis, j'ai fait le sacrifice de ma vie.

Un cavalier passe ventre à terre et crie :

— Tout le monde au pont du Champ de Courses.

Il y a quatre cents mètres à parcourir, par une marche de flanc et sous le feu. Je fais dire au lieutenant de réserve, que je vais commencer le mouvement par demi-section, l'une tirant sur l'ennemi, pendant que l'autre va se déplacer sur la droite en rampant.

Le mouvement s'exécute ainsi, et sans aucune perte. J'arrive au pont où une compagnie du bataillon est déployée de l'autre côté du canal.

Le pont étant exposé aux vues de l'ennemi, je fractionne ma section en deux groupes, que je fais déployer aux abords, le long du talus et à gauche du pont.

Et comme les autres sections de la compagnie ne viennent pas, j'envoie un agent de liaison pour me renseigner. Le lieutenant de réserve Th... commande maintenant la compagnie et les sections sont toutes commandées par des sous-officiers.

Le chef de la section voisine a bien essayé d'en-

voyer ses hommes de mon côté, mais comme il n'a pas combiné le feu et le mouvement, les premiers qui sont partis ont été tués, et les autres n'osent plus avancer.

L'artillerie ennemie bombarde les abords du pont. De gros obus tombent à proximité, sur les talus et dans le canal où ils produisent de grandes gerbes d'eau. Ils viennent du fort de Brimont situé à notre gauche et en arrière. Et aucun abri nulle part.

Derrière les talus nos hommes sont repérés par l'artillerie. Si je les place devant ils sont aperçus des premiers éléments ennemis postés à cinq cents mètres environ. Nous restons comme nous sommes, attendant à chaque instant l'obus qui va nous retrancher la vie.

Le Commandant se trouve sous le pont avec ses hommes de liaison. Comme les autres sections de la compagnie n'ont pu parvenir, il a envoyé chercher du renfort à la compagnie de réserve à Courcy, afin de pouvoir maintenir la position, en cas d'attaque massive de l'ennemi sur le pont.

Si encore notre artillerie pouvait nous aider! Mais on dit qu'elle n'a plus de munitions. Quelle misère!

A chaque instant des hommes changent de place, à cause des obus qui tombent. Un sergent alsacien, qui appartient à la section depuis quelques jours, me regarde tristement. Comme moi je le devine, il cherche une solution. Mais il n'y en a pas d'autre que rester où nous sommes, et mourir s'il le faut. Brave alsacien, il est venu nous apporter son aide, dans l'espoir de libérer son pays du joug allemand. Mais comme beaucoup d'appelés de la première heure, il n'aura pas le bonheur de voir son rêve se réaliser.

Une petite troupe de renfort avance vers nous, à travers champs, formée en colonnes d'escouade par un, à de larges intervalles. A peine est-elle parvenue

à deux cents mètres de nous, que l'artillerie allemande l'arrose déjà de ses shrapnels, et l'accompagne ainsi jusqu'à son arrivée près de notre emplacement. Notre situation devient alors très critique, les percutants et les fusants ne cessant de pleuvoir. La section de renfort est déployée le long du talus, face au canal, et à droite du pont. Son chef, le sous-lieutenant de réserve Manaut qui s'est déjà distingué dans les combats précédents, vient près de moi. Couché près de lui, je le mets au courant de la situation.

Peu après, il me dit : « J'ai la musette garnie, et, si vous le voulez bien, nous allons la vider pendant qu'il est encore temps ». Il me présente alors du beau pain blanc, et une bouteille de champagne. Manger, personne n'y a goût. Mais nous partageons le champagne avec les hommes qui nous entourent.

La fusillade ennemie crépite. Nous examinons sur ma carte les positions des Allemands, et nous apprécions la distance à laquelle se trouvent les couverts les plus rapprochés, dans l'intention d'ouvrir le feu sur ces objectifs.

Tout à coup, un projectile nous arrose de ses débris fumants, et je ressens un choc violent au bras gauche, qui se trouvait à ce moment replié sur le corps.

Bientôt le sang coule sur mes effets. L'un de mes hommes m'aide à retirer ma vareuse, puis un autre me panse. Je suis alors pris d'une syncope, et en demeure très affaibli. Je voudrais rester sur place, mais le fer qui est logé dans mon gras me fait souffrir.

A ce moment j'aperçois sur la berge, située de notre côté, un homme emportant sur son dos le sous-lieutenant Manaut très grièvement blessé.

Mes hommes ont vu que j'étais blessé, et mon sergent alsacien a les yeux mouillés de larmes, lorsque

je lui passe le commandement de ma section. Je préviens le Commandant de mon départ, et je m'en vais en longeant la rive opposée du canal, où se trouvent nos réserves.

Au poste de secours, le Médecin-Major vérifie mon pansement, puis me remet une fiche portant l'indication de ma blessure. Et après bien des arrêts, soit pour me reposer, soit pour m'abriter, lorsque des obus tombent nombreux aux abords du canal, j'arrive à Reims, par la route de Laon.

Je me rends à l'hôpital, boulevard Pasteur. Des arbres ont été abattus par le bombardement, un cheval git sur le pavé. Je sonne et entre.

Je suis présenté à un médecin qui consent à m'extraire le projectile logé dans le bras, après avoir contourné le coude.

J'apprends ensuite que je ne puis rester dans cet hôpital, utilisé comme ambulance, et je reçois ma fiche d'évacuation.

Un départ de blessés a lieu. Les plus gravement blessés sont placés dans une charrette que conduit un territorial.

Il fait nuit. Je ne puis plus marcher, et la gare de Muizon, où nous allons est à environ dix kilomètres de la ville. Comme il n'y a plus de place dans la charrette, je décide de rester avec un camarade dans le faubourg où nous sommes. J'entre dans un café, et demande un coin pour me reposer. On me donne alors un bon lit, et, déchaussé, je m'étends à mon aise. Mais ma blessure me réveille souvent; le canon gronde et j'entends beaucoup de bruit dans la maison et aux abords.

Dans la nuit on vient me prévenir que les Allemands bombardent la cathédrale, et que les habitants du quartier fuient; au dehors, c'est une ruée de gens qui ne savent où aller.

Le café en est bientôt plein, et on s'empresse au-

près d'une dame qui se trouve mal. Je dis alors à la patronne de disposer de mon lit, et me contentant d'une chaise, je cherche de nouveau à dormir comme je peux.

A chaque nouvelle explosion d'obus, on entend les habitants pousser des exclamations!

Plusieurs personnes me demandent si les Allemands vont être repoussés plus loin, et je leur réponds que je ne le crois pas, du moins pour le moment, car ils se retranchent. Et tous ces pauvres gens paraissent bien tristes.

Je pars vers sept heures. Et pour être sûr de ne pas m'égarer, je longe la voie ferrée. J'arrive enfin à Muizon, gare d'embarquement, vers onze heures. Il y a un train en gare, et les abords sont pleins d'hommes, pour la plupart employés au ravitaillement. Je cherche dans les cafés de quoi écrire à ma famille, mais je ne trouve rien. On ne peut même pas s'y faire servir une consommation, tant il y a de monde.

J'entre dans la cour de la gare. J'y trouve des blessés légers réunis par groupes, et assis par terre. Le long des murs, il y a des morts, réunis aussi. Sans doute sont-ce des blessés, morts pendant le trajet ou depuis leur arrivée à la gare.

Le train en gare est destiné aux blessés couchés. Celui qui emmènera les blessés assis arrivera tout à l'heure, et ne partira qu'à six heures du soir. Un médecin m'offre de partir dans le train des blessés couchés, parce que dit-il il ne sera pas complet au départ.

Je le remercie, disant qu'en cours de route, il pourra en recevoir d'autres.

Parmi les blessés de mon régiment qui arrivent, je trouve un mitrailleur que je connais. Deux balles lui ont traversé l'épaule gauche, et, bien qu'affaibli, il vient s'asseoir près de moi, me racontant comment

il a été blessé près du pont, où je me trouvais également.

Il m'apprend ensuite dans quelles conditions s'est livré, la nuit dernière, un combat dans le village de Courcy.

L'officier d'approvisionnement arrivé dans le village avec ses fourgons, et s'y croyant en sécurité, assurait tranquillement la distribution des vivres aux unités. Il y avait, paraît-il, deux bataillons plus ou moins en avant, et le pont du canal était gardé par des troupes de chez nous, dont une section de mitrailleuses. Soudain, l'ennemi, balayant les fractions installées sur le pont, entra en masse dans le village.

Allemands et Français s'y trouvèrent bientôt mélangés dans la nuit noire. Et alors, les commandements se succédèrent en français et en allemand, sans parvenir à rallier les uns et les autres. Nos soldats et leurs ennemis étaient entassés, se battant à coups de crosse, à coups de baïonnette, et même à coups de poings.

Bientôt un clairon exécuta une sonnerie. Aussitôt, un des nôtres, le caporal clairon Zurbruck, Alsacien ayant servi dans l'infanterie allemande, s'empara de l'instrument et sonna la retraite allemande, ce qui permit à bon nombre de nos hommes de sortir du village, et de se regrouper par unités.

Et je sus plus tard que les faits s'étaient passés ainsi, et que nos hommes avaient pu se dégager, sauf quelques-uns qui, réfugiés dans une cave pour échapper au bombardement, furent faits prisonniers le lendemain par les Allemands.

EVACUÉ, DU 18 SEPTEMBRE AU 1^{er} NOVEMBRE 1914

C'est bientôt l'heure du départ. Je monte dans le train où je devais rester deux jours, avant d'être autorisé à descendre.

J'arrive à Brives, où nous débarquons de nuit. Et je suis conduit dans une caserne, les blessés graves étant plutôt dirigés sur l'hôpital.

Je suis logé dans une chambre de sous-officier, où nous sommes deux. Mon camarade a de nombreux petits éclats d'obus dans le dos et dans les reins, et il souffre beaucoup.

Gradés et hommes, nous sommes tous logés, et nourris dans les mêmes conditions, et couchés dans des lits de troupe. Il en est de même des blessés allemands, qui sont toutefois logés à part.

Quelques jours après mon arrivée, un officier me fait demander à l'hôpital. J'y trouve le sous-lieutenant Manaut qui fut blessé par le même obus que moi. Quel plaisir de le revoir! Son père est près de lui. Je rappelle les circonstances dans lesquelles nous fûmes blessés tous deux. Et je pars en promettant bien de revenir le voir.

Au début d'octobre, la caserne manquant de place pour loger les blessés qui arrivent, je demande à rentrer dans ma garnison, dans l'intention de repartir dès que possible sur le front.

A la fin du mois, rencontrant deux blessés légers de la compagnie, qui étaient affectés au dépôt depuis quelques jours, je les décidai à me suivre. Nous partîmes ensemble, alors que sonnaient les cloches de la Toussaint.

Nous étions dirigés sur la région où nous avons quitté le régiment.

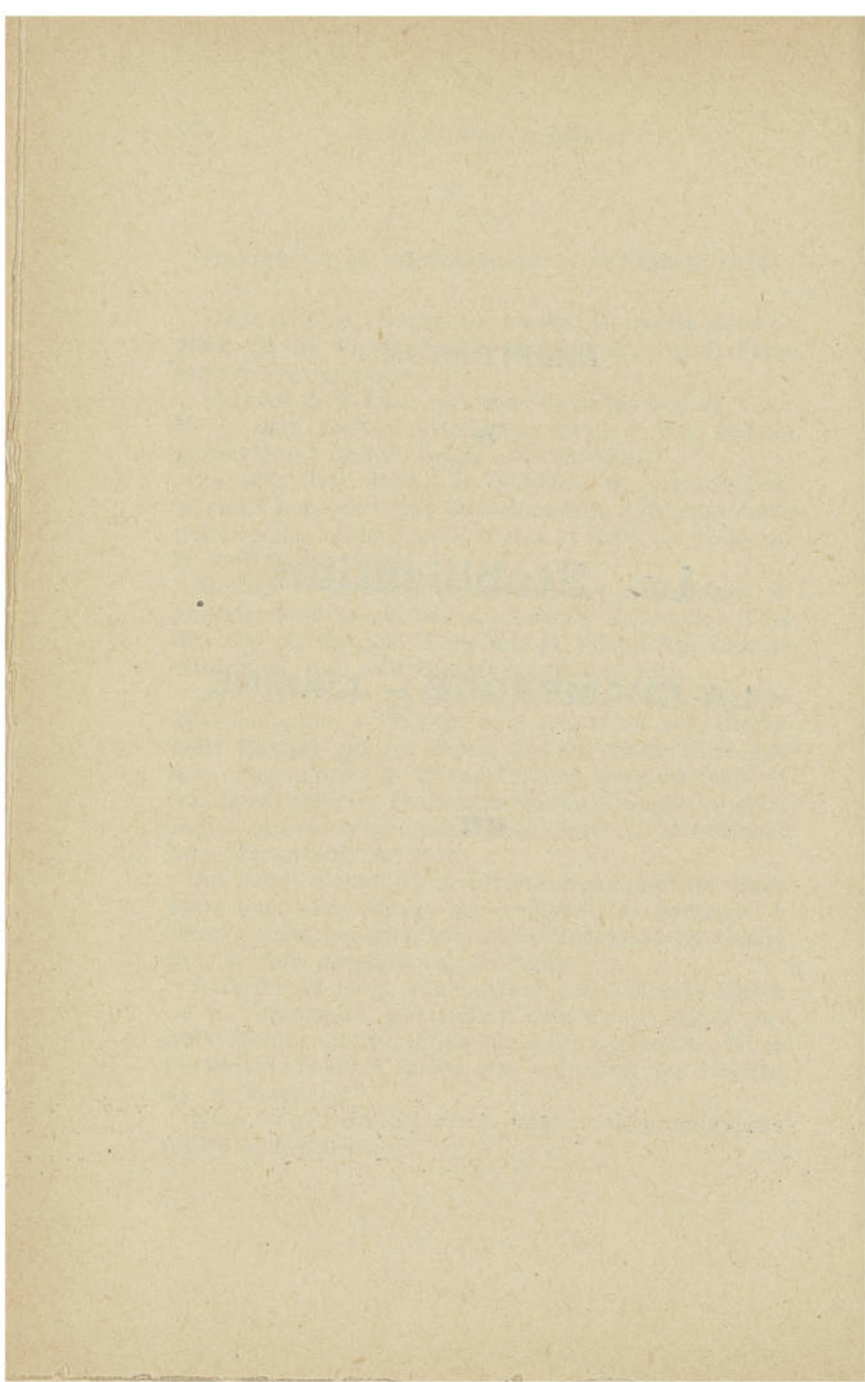
CHAPITRE III



La Stabilisation

LA CHAMPAGNE - L' AISNE





LA CHAMPAGNE

Du 2 Novembre 1914 au 12 Avril 1915

I. - L'automne en Champagne



Nous arrivons à la gare de ravitaillement où nous attendons l'officier d'approvisionnement, qui à son retour nous emmène dans un de ses fourgons.

Je vais au P. C. du Colonel. Celui-ci me félicite de n'être pas resté au Dépôt, et décide d'aller me présenter au Général de brigade, puis au Général de division.

A notre retour, le Colonel m'affecte à une compagnie où il n'y a pas d'officier d'active. Je tente bien de dire un mot en manifestant le désir de rejoindre ma section, mais l'intérêt général prime tout.

Je rejoins le P. C. de mon nouveau Chef de Bataillon. Il est situé en arrière de nos premières lignes, auprès de la route de Reims à Laon. Il consiste en un abri de paille, dont les côtés sont soutenus par quelques morceaux de bois et des branchages. Pour y entrer il faut ramper, tout au plus peut-on s'y asseoir.

Le Commandant m'invite à partager son repas et à coucher dans son abri. Nous sommes deux, dit-il, avec le docteur, et vous ferez le troisième.

Le cuisinier prépare le repas dans la ferme du Luxembourg, qui se trouve de l'autre côté de la route. Nous nous installons sur le sol, près de l'abri du Commandant.

Tout en mangeant, nous rappelons les combats de la guerre en rase campagne, et chacun raconte volontiers sa petite histoire.

La nuit est sombre, et il fait froid. Nous nous glissons dans l'abri et nous nous endormons. Mais je ne tarde pas à me réveiller; car j'ai perdu l'habitude de dormir sur la dure, et j'ai les muscles endoloris.

Enfin, voici le petit jour. Je prends un quart de café, et mange un morceau de pain de l'intendance, puis le Commandant m'autorise à rejoindre ma nouvelle compagnie d'affectation.

Je me présente au capitaine Dubois, mon commandant de compagnie, que je connaissais déjà. Il me charge de veiller la nuit, en première ligne, me laissant le jour pour me reposer dans son abri. En attendant de prendre mon service, je me renseigne sur l'emploi du temps des sections, et sur la position que nous occupons.

Notre compagnie est à droite du bataillon, et un grand intervalle la sépare de la compagnie installée à sa droite. La liaison avec cette unité est assurée de jour à la vue et, la nuit, par un service de patrouilles.

La tranchée est protégée en avant par un réseau de fil de fer, et des boyaux la relie à gauche à la compagnie voisine, puis en arrière à la route nationale.

A droite, les hommes travaillent à la prolonger, pour la relier à celle de l'unité la plus proche; creusant la terre, en pleine vue de l'ennemi, ils sont souvent bombardés, ce qui occasionne chaque jour des pertes.

Dès la fin du jour, en avant de chaque section,

une sentinelle double se glisse par une chicane, va se coucher à plat ventre à la limite extérieure du réseau et tout le monde veille.

Le temps est maintenant à la pluie. Toute la nuit il pleut et ce qui tombe est bien froid. Nous sommes tous là debout, à regarder en avant dans la direction de l'ennemi.

De temps à autre, dans le ciel obscur, un rayon de lune éclaire le paysage enveloppé par le brouillard.

Souvent on entend des coups de fusils et parfois des cris. Il n'est pas rare qu'une sentinelle tire sur une betterave ou sur une motte de terre, qui dans son imagination avait pris forme humaine.

Le moment le plus pénible est de minuit à trois heures; il faut réellement lutter pour vaincre le sommeil, d'autant que l'on reste des heures sans bouger. Nombreux doivent être ceux qui dorment debout. Pour y remédier il faudrait circuler dans la tranchée, on éviterait ainsi de s'endormir. Mais lorsqu'on fait du bruit les sentinelles se plaignent, parce qu'on pourrait s'approcher d'elles sans qu'elles l'entendent. Il n'y a donc qu'à attendre ainsi, jusqu'à l'aurore.

Il fait jour. Le Capitaine reprend la direction du service et je puis aller me reposer. Mais auparavant, je vais voir comment sont organisées les compagnies situées à notre gauche.

Le front des deux bataillons en première ligne est séparé par un ruisseau bordé d'arbres. En avant de notre tranchée de première ligne sont étendus de nombreux cadavres, des nôtres.

La compagnie de notre bataillon située à côté du ruisseau a déjà beaucoup travaillé. Les boyaux sont profonds et la circulation y est facile. Des abris pour tout le personnel sont en construction. La plupart sont creusés dans le sol et ils seront tous recouverts de plusieurs rangées de rondins qui garantiront les hommes contre les éclats d'obus.

Je me rappelle avoir lu autrefois un ouvrage qui traitait de travaux de ce genre, entrepris, je crois, pendant la guerre de Sécession. Il ne nous manque plus que les engins de tranchées, mais nous les recevrons plus tard. Ce seront nos « Louis Philippe », matériel démodé, qui ne répond plus aux exigences de la guerre moderne.

Mais pendant cette période d'adaptation, il faut faire usage de tout. Et à travers nos regrets de nous voir réduits à cette forme de la guerre, l'espoir en des jours meilleurs entretient notre confiance.

Il ne cesse de pleuvoir et je suis plein de boue. Mettre du linge propre sous des effets mouillés ne peut avoir une grande utilité et le mieux est de laisser tout sécher sur le corps.

Je me débarrasse de mon manteau ruisselant, et m'étends sur ma couchette improvisée. Je pense aux hommes de la compagnie qui n'ont encore pour abri qu'une petite niche dans le talus de la tranchée, où ils se reposent à tour de rôle.

Mais le sol est froid comme le temps et l'on sent la fraîcheur pénétrer jusqu'au corps. L'abri est un trou assez adroitement creusé. Mais la couverture n'est pas bien solide, et les montants de bois, un peu courts, pourraient ainsi que le toit s'écrouler sur les occupants, à la moindre secousse.

Il va faire nuit. Je reprends mon service. Pour que les hommes ne restent pas toujours au même endroit, les sections changent d'emplacement. La mienne, qui la nuit dernière était à ma droite, passe cette fois à ma gauche.

Plus tard, au cours de la nuit, profitant de la tranquillité qui nous était laissée, j'allai voir les sentinelles à leurs postes, puis, avec un sous-officier et quelques hommes, je fis une petite patrouille en avant de nos lignes, sans toutefois aller trop loin,

car les compagnies voisines n'en avaient pas été avisées.

Cette sortie fortifia le moral de nos hommes, en leur donnant de l'assurance et du cran.

Les nuits suivantes s'écoulèrent sans incident, puis nous fûmes envoyés en réserve derrière la grand'route. Des abris y étaient creusés à contre-bas du fossé qui était profond. Une vingtaine d'hommes pouvaient séjourner dans chacun d'eux. Mais comme il n'y avait pas de places pour tous, l'excédent restait dans le fossé pendant le jour. La nuit, les fractions alternaient, pour continuer à creuser les abris, de sorte que peu de jours après, tout le monde était abrité.

Je reçus alors la visite de l'un des deux hommes venus du Dépôt avec moi. Ils ne sont plus à leur ancienne section, et ils ne connaissent presque plus personne à la compagnie, tellement le personnel a été renouvelé. J'en profite pour parler de ceux qui restent encore à mon ancienne section, dont plusieurs m'avaient envoyé de leurs nouvelles. Les hommes aiment à rester avec les mêmes camarades et les mêmes cadres, les autres les intéressant moins directement.

La camaraderie à la guerre, surtout pendant la guerre en tranchées, à cause de sa longue durée, s'explique aisément. Dans la vie en commun, les hommes finissent par se grouper selon les sympathies, et, il se forme ainsi de petites communautés, où il n'est pas rare de voir chacun apporter ce qu'il peut, nourriture, boisson, tabac, etc... et quelquefois son argent.

Ceux qui recherchent la solitude sont rares, et ont tort, car nul ne peut affirmer, à la guerre, qu'il n'aura besoin de personne.

Les cuisiniers préparent notre repas dans un fossé parallèle à notre position, et à environ cinq cents

mètres derrière nous. Comme la fumée de leur feu est vue de loin, ils sont souvent bombardés. Et il n'est pas rare que le repas ne soit pas prêt à l'heure, même que des fractions n'aient rien à manger.

Cela me fait penser aux cuisines roulantes, dont un sénateur, le Général P..., préconisait l'adoption un jour que nous étions aux manœuvres. La guerre venue, rien n'avait été fait chez nous pour réaliser cette amélioration.

II. - La vie des tranchées



Nous allons cantonner à Hermonville, village situé à quelques kilomètres. Nous apprenons que deux de nos cuisiniers ont été tués dans l'après-midi.

Je vais les voir dès notre arrivée. Je les connaissais à peine. L'un d'eux était alsacien; il a toute sa barbe, et paraît avoir trente-cinq ans environ. Ce doit être un de nos vieux.

Leur inhumation eut lieu le lendemain à la fin du jour, au cimetière communal, qui se trouvait à la lisière du village du côté de l'ennemi. Le Commandant leur adressa quelques paroles d'adieu. Comme nous n'avions pas trouvé de couronnes dans le pays, je fis confectionner un drapeau tricolore, que l'on planta entre les deux tombes.

Au cantonnement, la vie ressemblait sensiblement à celle des manœuvres, sauf que l'ennemi bombardait nos batteries qui étaient postées aux environs du village. De jour on circulait dans les rues, en se dissimulant aux vues de l'ennemi, et la nuit on cachait les lumières.

Les sections étaient logées dans des rez-de-chaussée ou des greniers.

Le premier jour était consacré aux travaux de nettoyage; les suivants étaient employés à des exercices et à des tirs.

Il n'était même pas rare de voir la musique du

Régiment, qui venait de répéter à l'extérieur, rentrer au cantonnement en jouant un morceau entraînant. Mais cela ne devait pas durer longtemps.

Je suis logé dans une petite maison inhabitée, et nous mangeons chez de braves gens du village qui ont mis leur cuisine et leur salle à manger à notre disposition. Il y a le père, âgé d'environ quarante-cinq ans, la mère un peu plus jeune, une grande jeune fille et un petit garçon.

Nous fûmes toujours bien reçus dans cette maison et j'en ai gardé un excellent souvenir.

C'est le moment du retour aux tranchées. Il faut arriver suffisamment à temps vers la grand'route, de façon à pouvoir se diriger dans les boyaux et les tranchées, avant la tombée de la nuit.

La compagnie se met en route. Elle comprend deux cent cinquante hommes environ. Arrivées près de la sortie du village, les sections marchent à cinquante mètres de distance. Le Capitaine est en tête avec le Fourrier, le Clairon, et un Agent de liaison par section.

Nous contournons les parties les plus élevées du terrain, pour être moins vus de l'ennemi, mais l'artillerie tire sur les passages qui nous sont obligés, et nous envoie également des shrapnels dès que l'on approche de la route. Bientôt nous voilà à nouveau à notre position.

Je suis désigné pour aller faire une reconnaissance au cours de la nuit suivante. M'indiquant un emplacement probable de mitrailleuse ennemie, le Commandant me donne l'ordre d'aller m'en assurer et, si possible, de m'en emparer. D'après les renseignements obtenus, il y aurait, paraît-il, peu de monde devant nous.

A part quelques bronchitiques, et un homme un peu sourd, j'emène toute la section. Pas d'équipements; fusil et baïonnette au canon, les deux poches

de la capote pleines de cartouches dépaquetées, le magasin approvisionné et le chien à l'abattu.

Formation en carré, une escouade sur chaque face, un Sergent sur chaque flanc, et moi en avant avec mon ordonnance et deux autres hommes.

Consignes: ne tirer que sur mon ordre et à mon coup de sifflet. En cas d'attaque rapprochée, employer la baïonnette.

A la chicane et en avant du réseau, une escouade sous le commandement d'un sous-officier sera chargée de nous guider à notre retour.

On part. Il faut beaucoup de temps pour passer à travers la chicane. C'est la deuxième partie de la nuit et il fait très sombre. En marchant nous fouillons le terrain, principalement les trous d'obus. On trouve beaucoup de cadavres allemands, ce qui aurait donné lieu à beaucoup de méprises si j'avais permis à chacun de tirer sans ordre. Il en est même qui au début de l'opération ont embroché des cadavres.

Je, m'arrête un instant, lorsque nous sommes à peu près à égale distance des deux lignes, et au milieu du petit vallon qui les sépare. Je regarde les formes du terrain, de manière à y trouver un indice pour me guider au retour.

A ce moment, des hommes viennent me dire, à voix basse, qu'ils ont trouvé des trous d'obus aménagés comme s'ils étaient souvent occupés. C'est sans doute là que se placent les ennemis qui tirent sur nos sentinelles, lorsque celles-ci prennent leur faction à la fin du jour. Et comme ces emplacements sont en ce moment inoccupés, il est à supposer que les Allemands ne vont s'y poster que vers le matin. Nous repartons, mais comme il est difficile de se diriger ainsi, en raison de la nuit noire, nous atelignons le réseau de fil de fer ennemi à une centaine de mètres plus à gauche de l'endroit fixé par le Com-

mandant, comme étant celui où il doit y avoir une mitrailleuse.

Pour remédier à cette erreur, je longe le réseau avec la gauche de la reconnaissance, comme il avait été convenu avant le départ, et un homme cherche à y pénétrer. Aussitôt, une sentinelle crie: « Halte! » et tire. Une fusillade part alors de la tranchée ennemie, faible au début, puis de plus en plus nourrie.

Nous nous sommes couchés à plat ventre, pour éviter les balles ennemies, car nous savons que les occupants d'une tranchée tirent généralement trop haut, et qu'ainsi aplatis nous n'avons rien à craindre. Et jugeant qu'il est inutile d'engager, dans ces conditions, le combat, avec un ennemi retranché, nous rampons jusqu'au fond du vallon, où nous nous reposons avant de rentrer.

En somme, cette reconnaissance a prouvé que l'ennemi a moins d'hommes que nous, prêts à tirer au premier signal. Mais sa tranchée de première ligne est occupée effectivement, et elle est protégée par un réseau de fil de fer bien épais. J'en rendis compte au Commandant, lorsque je fus rentré avec ma section.

Le 1^{er} décembre le Capitaine tomba malade, fut évacué, et je pris le commandement de la compagnie. Le sergent Boudot fut nommé sous-lieutenant, me remplaça comme chef de section, et les cadres de la compagnie furent complétés.

Au séjour que nous fîmes ensuite au cantonnement, on nous signala que nous pourrions être bombardés la nuit. Nous prîmes nos dispositions pour évacuer le cantonnement, et nous rassemblâmes dans une formation ouverte, au-delà du village. On fit des exercices d'alerte pour habituer les hommes à sortir des locaux sans aucun moyen d'éclairage et sans heurts inutiles. Les hommes se couchaient habillés

et chaussés, et conservaient l'arme et l'équipement à leur portée.

C'est à ce moment que la compagnie reçut une cuisine roulante, qui devait désormais occuper une place importante parmi nous, et nous suivre partout. Sauf aux grands repos, où les hommes manifestèrent plusieurs fois le désir d'utiliser les ustensiles de campement, pour se préparer, par escouades, des repas qui apportaient de la variété à leur ordinaire, la roulante fut toujours la bienvenue. Les repas étaient presque toujours prêts à l'heure fixée, et les hommes étaient débarrassés du souci de leur préparation.

On alla faire une marche dans les environs. Et j'en profitai pour rendre les honneurs aux camarades tombés près de Thillois, à notre avant-dernier combat de la Marne. Devant leurs tombes, je revécus les heures de cette pénible journée qui nous coûta si cher, puis, pour ceux qui n'y avaient pas été, j'en retraçais les incidents les plus marquants. Et nous rentrâmes, le cœur content d'avoir accompli une bonne action.

Nous retournâmes aux tranchées. La nuit tout le monde veillait ou travaillait. De jour, les fractions alternaient pour le service et le repos. La première nuit, je surpris une sentinelle qui dormait. C'était un jeune Alsacien, qui s'était laissé gagner par le sommeil. Après lui avoir fait comprendre la gravité de sa faute, je la lui pardonnai en lui recommandant de ne pas ébruiter le fait. Mais il fallait me rendre à l'évidence, le service imposé était trop fatigant. J'organisai donc le service de surveillance sur de meilleures bases.

Le jour, un quart de la compagnie serait de service. La nuit, par temps clair, cet effectif serait porté au tiers et par temps sombre aux deux tiers.

Mais lorsque de jour il y aurait du brouillard, on appliquerait le service de nuit. Et en tout temps, les

travailleurs compteraient parmi les hommes de service.

Ainsi, le séjour aux tranchées devint supportable.

J'eus aussi, au cours d'un de ces jours, une surprise désagréable. Ce fut de constater en retournant à mon abri, qu'un obus avait éclaté sur le montant droit de la porte d'entrée et l'avait démoli. Heureusement, personne ne se trouvait à l'intérieur. Il faut dire que la porte d'entrée faisait face à la direction de l'ennemi!

Nous avions alors des abris sommaires pour le personnel maximum susceptible d'être mis au repos. On s'attachait à rendre facile la circulation dans les boyaux, à creuser des feuillées, ainsi que des fosses à ordures, où les hommes allaient jeter leurs détritrus et leurs fonds de gamelle. Malgré ces précautions les rats pullulaient.

La nuit, lorsqu'on dormait, ils nous passaient souvent sur le corps. Des sentinelles ont été alertées par le bruit qu'ils faisaient dans un ruisseau qui traversait nos tranchées de première ligne.

Et il était bien triste de constater que nos malheureux morts de septembre, étendus en avant de nos tranchées, étaient de plus en plus rongés par les rats.

Au cours d'une nuit, un caporal et un soldat envoyés en patrouille furent blessés, mais ils répondirent vigoureusement. Et le caporal, qui avait la cuisse éclatée, nous revint en se traînant sur le sol.

J'apprends que dans une compagnie voisine, une sentinelle a tué deux de ses camarades. D'après ce que j'ai pu savoir, le coupable était couché à plat ventre, et n'avait pas de point fixe lui indiquant la direction de l'ennemi, de sorte qu'il s'est trompé dans la direction à observer. Et dans la nuit, lorsqu'un rayon de lune éclaira le terrain et lui fit apercevoir deux hommes couchés devant lui, il cria: Halte-là, qui vive! Mais personne ne lui répondit: ses

deux voisins pensant sans doute que ces commandements ne s'adressaient pas à eux, et il lâcha son coup de fusil, dont la balle traversa les deux têtes.

Ce malheur jeta la consternation parmi ceux qui en furent témoins, et contribua aussi à apaiser la nervosité des hommes.

C'est à ce moment que l'on commença à faire usage des fusées éclairantes. La nuit, lorsque les sentinelles entendaient un bruit anormal en avant de nos lignes, un chef de section désigné à cet effet en lançait une pour éclairer le terrain. Mais le modèle utilisé alors, qui avait beaucoup de rapport avec celui employé dans certains feux d'artifice, était très sensible à l'humidité et n'éclairait pas immédiatement. De sorte qu'une patrouille ennemie, entendant le bruit que faisait la fusée à son départ, avait le temps de se coucher ou de s'abriter avant que sa présence ne fût révélée.

Ce modèle fut avantageusement remplacé par un autre plus petit qui, contenu dans un étui métallique, se conservait mieux, et que l'on tirait au pistolet. De plus l'éclairage était alors instantané.

A partir de ce moment le front présenta souvent l'aspect d'un immense feu d'artifice continu, où les fusées rouges tirées pour demander le barrage d'artillerie, et vertes pour allonger le tir, s'ajoutaient quelquefois aux nombreuses fusées éclairantes.

La compagnie est affectée à un autre secteur, devant Loivre.

On continue à améliorer la position tenue en cet endroit par des territoriaux. On prolonge des tranchées, on creuse des boyaux, on fixe des réseaux de fil de fer.

Au repos, nous sommes logés dans des abris creusés contre un talus, et recouverts de paille. Ils sont situés à la lisière d'un bois, et tout près du village de Villiers-Franqueux. Ce dernier est quelque

peu habité, surtout dans les caves. J'en trouve même une où s'est réfugiée une famille avec son bétail.

C'est aussi dans une cave, située sous une grange, dissimulée aux vues de l'ennemi, que l'on dit la messe le dimanche.

Chaque jour, vers midi, les obus tombent sur la place, bien qu'il n'y ait jamais personne. Aussitôt le bombardement terminé, des enfants sortent des caves et courent ramasser des éclats d'obus.

Arrivé aux tranchées, après avoir pris les consignes, je décidai d'aller reconnaître un poste ennemi installé devant nous, je partis avec un chef de section et un groupe de volontaires.

Sortis de nos fils de fer, nous nous glissâmes à plat ventre. Après une longue observation, nous pûmes nous rendre compte que le poste comprenait un élément de tranchées protégé par un réseau de fil de fer, en demi-cercle, avec une sentinelle à chaque extrémité et une autre au centre. Un boyau couvert également sur les côtés par du fil de fer, le reliait à l'arrière.

A notre dernier repos dans ce secteur, un certain nombre d'Alsaciens qui avaient servi dans l'armée allemande, nous quittèrent, pour être dirigés, paraît-il, sur l'Afrique du Nord. Quelques-uns restèrent parmi nous, sachant cependant que s'ils étaient pris par les Allemands, ils seraient jugés comme transfuges.

C'est en quittant notre position de nuit, pour aller rejoindre le Régiment, que se produisit pour notre compagnie un fait des plus malheureux.

J'avais quitté les tranchées le dernier, après avoir été remplacé. Suivant les ordres que j'avais donnés, la compagnie me précédait fractionnée en colonnes de demi-sections largement espacées.

Sur la route que la compagnie devait prendre, et qui était à peu près parallèle au front, circulait,

dans le même sens que la compagnie, une voiture de tôles ondulées destinées à la couverture des abris. En roulant dans la nuit calme, elle faisait un bruit que l'on pouvait entendre à cinq ou six kilomètres. L'artillerie ennemie ouvrit le feu sur différents endroits de la route, où la voiture devait passer.

Mais le conducteur, en raison du bruit de sa voiture, n'entendit pas les éclatements des obus, et continua son chemin qui était également emprunté par la compagnie.

Soudain un obus tomba dans une demi-section, tuant plusieurs hommes, et en blessant d'autres. Tel est l'horrible spectacle que j'eus en arrivant à Hermonville, où les morts et les blessés graves avaient été rapportés par leurs camarades.

Ce fut encore une bien pénible cérémonie qui eut lieu le surlendemain à la tombée du jour, au cimetière du village. Et fut bien haï l'irresponsable, qui était cause de ce douloureux accident.

III. - Offensives locales



Nous apprenons que des gendarmes ont fait fermer les portes et les volets des fenêtres donnant sur la route, et prescrit aux habitants de rester enfermés dans leurs maisons.

On parle de renfort d'artillerie. Et les hommes du ravitaillement annoncent qu'une offensive est prochaine.

La compagnie prend position en deuxième ligne. Des boyaux y ont été creusés tout récemment, pour faciliter les communications avec l'arrière.

Les renseignements se précisent. Notre bataillon ne prendra pas part à l'attaque, car ce n'est pas son tour d'être engagé.

On signale même qu'un régiment d'infanterie est arrivé en renfort dans les environs, et que ses hommes appartiennent pour la plupart aux régions envahies.

Le 16 février, bombardement. On dit que nous avons cent pièces de 75 qui tirent dix mille obus. C'est un feu roulant et continu que nous entendons pour la première fois. Très bien placés pour observer ce qui se passe, nous regardons les éclatements continuels de nos obus.

L'artillerie ennemie envoie des fusants sur la grand'route devant nous, sans doute pour empê-

cher l'arrivée de renforts, et nous devons nous abriter pour ne pas être atteints par les projectiles.

Notre artillerie cesse son tir, et il se produit un très court arrêt pendant lequel on n'entend plus rien.

Puis je vois avancer une vague d'infanterie suivie d'hommes qui portent des planches et des madriers, probablement pour créer des passages sur les tranchées. Et tous ces fantassins s'engouffrent dans les petits bois du Luxembourg.

Derrière avancent d'autres fractions. Nos soldats précédés de leurs officiers sabre au clair, se précipitent à l'attaque en chantant la *Marseillaise*. Spectacle magnifique, héroïque, digne des temps anciens et qui vous remue les entrailles.

Et je crois voir, à la jumelle, le Chef de Bataillon qui, dans la tranchée de départ, les applaudit.

Mais l'ennemi envoie à nouveau des fusants sur les nôtres, ce sont des 105 éclatant bas et formant de gros nuages verts. Puis une mitrailleuse ennemie tire sur notre deuxième vague, dont les hommes sont obligés de se coucher avant d'atteindre le réseau ennemi.

A droite, l'attaque est de même arrêtée. Plusieurs compagnies ont pénétré dans les tranchées ennemies, mais d'autres ont eu tous leurs officiers hors de combat, et sont restées dans nos premières lignes.

A gauche, un bataillon d'un régiment voisin, attaque plusieurs fois de suite sans pouvoir progresser, la même mitrailleuse brisant chaque fois l'élan des assaillants.

On signale l'emplacement de cette arme à notre artillerie qui ouvre le feu mais sans succès, car dès que l'infanterie repart, ses premiers éléments sont à nouveau fauchés par cette mitrailleuse dont on voit à peine la fumée.

Les tentatives se renouvellent, toujours en vain, et bientôt tout mouvement est arrêté. C'est navrant.

Le reste de la journée nous sembla long. On voulait avoir des précisions sur l'attaque, et aller secourir les nôtres qui étaient restés là-bas couchés auprès du réseau ennemi.

Enfin la nuit approchait, lorsqu'une compagnie d'un autre régiment qui avait perdu tous ses officiers, vint vers nous. Je joignis ses sections aux miennes, et décidai d'employer à tour de rôle la moitié de l'effectif pour aller chercher des blessés.

Bientôt les boyaux autour de nous en furent pleins, et on ne pouvait plus circuler sans entendre les plaintes des blessés et les râles des mourants.

Ah! l'horrible nuit que nous passâmes auprès de ces malheureux autour desquels se dévouaient le médecin-major Saintot et ses infirmiers.

Des hommes me racontèrent que la nuit, en première ligne, Allemands et Français se trouvèrent tout près les uns des autres, ramassant leurs propres blessés.

D'après les renseignements que l'on obtint plus tard, on apprit que les Allemands, s'étant abrités pendant notre bombardement, purent après le tir d'artillerie, occuper à nouveau leurs tranchées et ainsi décimer nos troupes d'attaque.

Un de mes camarades, dont la section eut quarante six hommes hors de combat sur cinquante et un, me raconta comment ses hommes furent fauchés à leur arrivée devant le réseau de fil de fer. Celui-ci n'ayant pas été détruit, les assaillants étaient cloués au sol. Dès que l'un d'eux remuait il était abattu. Et ce camarade, ainsi que les autres rescapés, n'eurent la vie sauve, qu'en faisant le mort jusqu'au soir.

Notre bataillon d'attaque eut ce jour là six cent quarante deux tués, blessés ou disparus.

Notre échec était dû en partie au fait que les mitrailleuses ennemies n'avaient pu être démolies par notre artillerie pourtant nombreuse, et de ce que

les destructions réalisées par nos 75 sur les ouvrages ennemis avaient été à peu près nulles.

Aussi cet échec sanglant eut une fâcheuse influence sur le moral de nos hommes, pendant un certain temps on ne les entendit plus chanter, comme à l'habitude.

Quelques jours après l'attaque, des pièces de 155, deux je crois, entreprirent le bombardement du bois, devant lequel nos hommes avaient été fauchés par les mitrailleuses ennemies. Cette fois, tranchées et abris furent rapidement démolis, et de nombreux débris volèrent en éclats. Et l'on regretta bien que des pièces de ce calibre n'aient pas participé au bombardement qui précéda l'attaque.

Cet exemple nous permit du moins de nous rendre compte de l'utilité de l'artillerie lourde comme moyen de destruction, et la condamnation absolue du 75 pour le même objet.

Quelques jours après, je fus désigné pour aller occuper une position en première ligne. Au cours d'une nuit, des sentinelles ayant entendu crier « camarades français », j'envoyai une patrouille effectuer des recherches en avant de nos lignes.

Bien que les Allemands postés à proximité aient pu tirer sur nos patrouilleurs, ceux-ci furent heureux de découvrir un de nos blessés, qui gisait dans un trou d'obus depuis six jours. Le malheureux put être rapporté dans nos lignes, où il nous raconta qu'à plusieurs reprises, dans la nuit, des Allemands lui avaient donné à boire, en lui faisant comprendre qu'ils ne pouvaient l'emporter.

Jeus alors de nouveau, la visite de l'un des deux hommes qui étaient revenus avec moi au front. C'était pour m'apprendre que son camarade avait été tué par un obus. Comme il paraissait découragé, j'essayai de lui remonter le moral, lui laissant l'es-

poir qu'un jour je pourrais le faire affecter à ma compagnie. Mais il me déclara :

— Ce n'est plus la peine, maintenant que Toto est mort!

J'appris peu après que lui aussi avait subi le même sort.

Une des nuits suivantes, un sous-officier allemand fut blessé, devant la tranchée d'une compagnie voisine, alors qu'il longea le réseau de fil de fer et qu'il passait devant deux de nos hommes en faction.

Au cri de : « Halte-là! » poussé par une sentinelle qui avait aperçu sa silhouette, il avait répondu : « Patrouille ». Mais comme il poursuivait son chemin sans avoir donné le mot, l'autre sentinelle n'avait pas hésité à tirer. C'est ainsi que le sous-officier allemand fut fait prisonnier blessé.

La compagnie étant relevée nous retournâmes au cantonnement. Et en passant à la route, auprès du ruisseau et de la ferme du Luxembourg, je m'arrêtai un instant pour regarder le petit cimetière, où reposaient une partie de nos morts de la dernière attaque. Pauvres camarades, combien devaient vous rejoindre devant l'Eternel, avant que nous obtenions la victoire!

Au cours de ce séjour l'attaque fut l'objet de toutes les conversations entre officiers et l'on connut ainsi les incidents qui la marquèrent. On apprit aussi, qu'elle avait été dirigée par un officier supérieur étranger à notre régiment.

Le bruit courait que, dans les usines de l'arrière, on fabriquait en masse des pièces d'artillerie lourde, et bien que le rendement de cette mesure ne pût se faire sentir dans un délai rapproché, on conserva quand même la foi dans le succès.

Cette foi était profondément enracinée en nous. La cause que nous défendions était trop juste pour

que nous ne puissions pas croire à la justice immanente.

Nous avons le ferme espoir de triompher un jour. Mais pour vaincre, il fallait continuer à travailler, à souffrir, et pour beaucoup d'entre nous, il fallait mourir.

Ce fut peu après que parvint à ma connaissance la plus belle des citations que j'eus l'occasion de lire pendant la guerre, ou après les hostilités.

Elle était accordée, à titre posthume, à un sous-officier de carrière, qui avait eu plusieurs fois au feu une conduite héroïque.

Vaillant camarade. Combien, comme vous, n'eurent leurs mérites reconnus qu'après leur mort!

Et combien de braves aussi luttèrent et moururent sans témoin!

Au cours d'un des derniers séjours dans ce secteur, ma compagnie eut l'occasion de repousser une attaque ennemie.

Le printemps approchait; mais les nuits étaient encore froides. Je reçois les consignes du secteur affecté à la compagnie. Une nouvelle tranchée est en construction en avant de l'ancienne organisation, mais elle n'est pas encore suffisamment profonde. De plus elle n'est pas protégée par un réseau de fil de fer.

Le Capitaine que je relève me déclare qu'il la fait occuper par deux escouades, soit vingt-cinq à trente hommes, de jour comme de nuit.

J'estime que pour la nuit c'est insuffisant, d'autant plus que la défense se trouve obligatoirement reportée à cette tranchée, et que par temps sombre on peut y être attaqué par surprise. En conséquence je décide que deux sections, moins deux escouades, l'occuperont pendant la première partie de la nuit, et deux sections complètes pendant la deuxième partie, parce qu'alors il fait sombre.

Et ainsi, en cas d'attaque, les Allemands auront affaire à une centaine de fusils.

En outre, je prescrivis que, pendant la nuit, les hommes seront groupés par deux, travaillant et veillant à tour de rôle, les veilleurs ayant l'arme prête à faire feu, au coup de sifflet du chef de section.

Le 13 mars, vers trois heures du matin, deux coups de canon sont tirés par l'ennemi, comme signal. Puis un barrage d'artillerie est déclenché sur notre deuxième ligne, tandis que des grenadiers ennemis attaquent notre tranchée avancée, en lançant sur nos hommes des grenades offensives.

Les deux chefs de section, l'adjudant Levêque et le sergent Guillou, ce dernier comme suppléant, donnèrent presque instantanément le signal de l'ouverture du feu. Et de mon côté j'eus juste le temps de demander le barrage d'artillerie avant que le fil téléphonique fût coupé par le bombardement.

Quelques poltrons, qui s'étaient repliés sous la soudaineté de l'attaque, furent renvoyés à leurs postes pendant que nos tireurs se défendaient bravement. La lutte fut chaude. Et tous les grenadiers qui abordèrent notre tranchée furent tués. Le combat cessa faute de combattants ennemis.

Moment tragique dans la nuit noire, où chacun ne fut témoin que de son propre dévouement.

Ah les braves gens!

La nuit s'écoula dans une certaine nervosité de part et d'autre, et souvent entrecoupée de feux de salves exécutés par des patrouilleurs ennemis, sans doute à la recherche de leurs camarades.

Au jour seulement, on se rendit compte de l'étendue de notre succès, en voyant les cadavres de tous ces jeunes Allemands, qui étaient venus mourir devant nos héroïques troupiers.

On apprit plus tard que des effectifs importants étaient massés à la lisière du bois, prêts à venir

occuper la tranchée si elle avait été conquise, et la relier avec leurs ouvrages de première ligne. Mais ils avaient compté sans la vaillance de nos soldats.

Tôt dans la matinée, je fus avisé qu'un blessé ennemi appelait « au secours » à une dizaine de mètres en avant de notre tranchée. Je l'envoyai chercher.

Et un de mes hommes le découvrit dans un petit repli de terrain et l'apporta sur son dos, dans mon abri, où je le fis étendre sur mes couvertures.

Afin de le tranquilliser je lui fis comprendre qu'il n'avait rien à redouter de nous. Aussi ne tarda-t-il pas à dire et à répéter constamment : « café, café... »

La corvée de ravitaillement arrivait justement, mais le café était malheureusement presque froid, et pour comble de malchance, nous n'en avions pas suffisamment pour nous.

Pendant un instant, j'hésitai entre lui donner ma part ou me la réserver. Puis le désir de rendre service à un ennemi l'emportant, je fis boire à ce dernier mon quart de café, et dès lors il cessa ses plaintes.

Bientôt arrivèrent les brancardiers qui l'emportèrent.

La bonne nouvelle de notre succès se répandit rapidement. Et nous eûmes les honneurs du communiqué. Le colonel adressa ses félicitations à la compagnie, et Levêque et Guillou les deux braves chefs de section qui avaient dirigé le feu, furent l'objet d'une citation élogieuse.

De plus, notre vieux général Tassin vint nous voir, nous félicita et demanda au colonel de me proposer pour le grade de lieutenant à titre temporaire.

Dans l'après-midi, les Allemands, sans doute mécontents de leur insuccès, bombardèrent la position occupée par la compagnie, et nous causèrent quelques pertes. Nous eûmes, en particulier, un homme

complètement déchiqueté par un obus. On n'en retrouva que quelques débris infimes, aux abords de la tranchée.

On quitta bientôt le secteur, où le régiment était depuis la fin de la guerre en rase campagne.

Et ce fut pour passer quelques jours dans un village où les habitants étaient charmants. Puis nous fûmes dirigés dans une région voisine, où nous restâmes quelques temps au bivouac, avant d'être de nouveau envoyés aux tranchées.

L' AISNE

Du 13 Avril au 23 Mai 1915

I. - Dans la vallée. - Un engagement



Nous sommes arrivés dans un nouveau secteur. C'est entre Pontavert et la route de Reims à Laon. La compagnie est située dans la vallée de l'Aisne, où le terrain est sablonneux à la surface.

Comme il vient de pleuvoir, les boyaux et les tranchées sont inondés, de sorte que les hommes sont dans l'eau toute la journée et ne peuvent en sortir que la nuit, pour se reposer à tour de rôle, étendus sur le sol.

La nourriture nous est apportée le soir, et la répartition en est faite sur une petite place d'armes, aménagée un peu en arrière de la compagnie. Les cuisines roulantes sont laissées dans un petit bois. C'est là que nous allons en réserve, et que nous bivouaquons dans des abris couverts de bois et de paille.

Le séjour aux tranchées est maintenant plus agréable.

La Miette, petite rivière bordée d'arbres et de bosquets, a cessé de déborder.

Çà et là apparaissent des tombes isolées, que l'inon-

dation nous avait dissimulées. Et sur chacune d'elles on a planté une croix recouverte d'un képi rouge.

Ce sont des fantassins, comme ceux qui ont jalonné notre route depuis le début de la guerre. Leurs camarades les ont enterrés où ils étaient tombés.

Nous allons dans un secteur voisin, où il y a moins de sable. Là on trouve des abris creusés dans le sol, qui nous permettent de nous reposer dans des conditions assez normales. De jour, quelques obus tombent de temps en temps derrière nous. Quant à notre artillerie, on ne l'entend pas souvent. Cette inaction enhardit les Allemands qui, à certains moments dans la journée, continuent à consolider leur réseau de fil de fer.

J'en avise notre artillerie, qui sans doute ne les voit pas. Mais comme à notre connaissance il n'y a dans notre secteur que des pièces d'un modèle ancien et non à tir rapide, les obus qui tombent dans la direction des Allemands ne leur font aucun mal. Et je me réserve alors le soin de les harceler à coups de fusils.

Pendant la nuit, une section de mitrailleuses, placée en retrait dans le secteur de gauche, tire sur les tranchées ennemies qui sont devant nous. En passant au-dessus de nos têtes, les rafales produisent un effet saisissant.

A la fin de notre séjour dans ces tranchées, nous allons cantonner à Roucy, village situé à flanc de coteau de l'autre côté de la vallée. Pour cela, nous utilisons une passerelle jetée sur l'Aisne.

A ce cantonnement, nous sommes très bien installés. Seuls peuvent s'y plaindre, sans raison valable d'ailleurs, les hommes qui cherchent à entrer dans les cafés pour y consommer, après l'appel du soir. Les gendarmes, et particulièrement l'un d'eux, leur font une véritable chasse.

Le général de division Mangin et son état-major

logent dans ce cantonnement. Un jour que le Général avait passé une revue sur le plateau situé en arrière du village, il revint, au pas, suivi de son fanion et de son escorte. De loin, c'était joli à voir ce détachement revenir tranquillement, alors que l'artillerie ennemie l'encadrait de ses obus, sans lui causer aucun mal.

Après une nouvelle occupation des tranchées, je fus envoyé en réserve dans un secteur voisin. Le lendemain, très tôt dans la matinée, je fis une petite reconnaissance pour l'étudier, surtout au point de vue de ses moyens de communications avec l'arrière.

Le 10 mai l'ennemi fit sauter un élément de tranchée de notre première ligne.

Le colonel m'ayant envoyé l'ordre de me porter en renfort à l'endroit attaqué, je dirigeai alors un peloton par chacun des deux boyaux les plus directs, et les précédai avec ma liaison.

L'ennemi bombardait la tranchée de première ligne avec des projectiles ressemblant à des tuyaux de poêle, et contenant une forte charge d'explosifs, de sorte que leurs explosions agissaient fortement sur le système nerveux. Les parapets étaient démolis, tandis que les boyaux ainsi que les tranchées étaient en partie comblés.

En arrivant je rencontre quelques hommes, et, auprès d'eux, un jeune sous-lieutenant révoquer au poing, et la figure pleine de petites taches de sang. Mais je ne puis tirer d'eux aucune parole, tellement le bombardement les a rendus sourds.

L'élément de tranchée que l'ennemi a fait sauter se trouvait dans un bois de haute futaie. Et la tranchée que j'atteins est située en deçà de la lisière du bois et en terrain découvert.

A notre droite, en première ligne, un petit mont domine les alentours, une section de mitrailleuses

y est placée, et des unités de territoriale occupent la tranchée.

A gauche, j'observe la lisière du bois, où le lieutenant Boisdon, un de mes chefs de section, pourra par un signal blanc, m'indiquer l'emplacement atteint par ses éléments les plus avancés.

La section de tête de mon peloton de droite est arrivée. Son chef s'est déjà distingué précédemment en repoussant une attaque de nuit. Je le mets au courant de ce que je sais. Avec quelques hommes précédant sa section, il reprend le contact de l'ennemi, et construit une barricade provisoire au moyen des havresacs de ses hommes.

De mon côté, j'envoie chercher des sacs que les hommes emplissent de terre, en vue de l'établissement d'une barricade définitive.

La section suivante est arrivée. Je la fais placer dans la tranchée bouleversée entre la section précédente et les territoriaux. Un accident est arrivé à son chef, le sergent Guillou, alors qu'il venait d'être pris sous l'éboulement d'un talus, causé par l'explosion d'un obus; des hommes qui le suivaient, aveuglés par la fumée, lui ont marché sur le corps et l'ont meurtri.

A ma section de gauche, le chef a placé le signal blanc convenu. Comme un certain intervalle sépare les éléments avancés de mes deux pelotons, je désigne une fraction pour y faire face pendant le jour, me réservant de prendre d'autres mesures pour la nuit.

Je m'occupe alors d'améliorer notre système de défense, et vais voir pour cela notre section de mitrailleuses. Par suite de l'avance de l'ennemi, les deux pièces sont maintenant mal orientées. J'explique au sergent comment il doit prendre ses dispositions pour flanquer nos éléments les plus avancés. Il met ses hommes au travail, et fait creuser des

créneaux qui lui permettront de tirer dans la direction indiquée. Puis je fais remplacer un de ses canons de mitrailleuse qui fonctionne mal.

Je demande ensuite un officier de liaison à l'artillerie, pour compléter la défense du secteur. Au sous-officier envoyé j'explique ce que je désire pour appuyer la défense de notre position, vers la gauche.

Le tir de l'arrière à l'avant étant difficile pour notre 75, à cause des bois, et aussi de la crête que nous occupons, nous convenons qu'une batterie pourrait avantageusement être placée de nuit dans la vallée, pour exécuter un tir parallèle à notre première ligne. En cas d'attaque, je demanderais le barrage à l'aide d'une fusée rouge.

Ainsi avec les mitrailleuses et le concours de l'artillerie, nous avons une aide précieuse, et rien à craindre pour la nuit. A ce moment le lieutenant Labrude, chef du peloton de gauche me fait remettre des pattes d'épaules, qui ont été prises sur des ennemis que ses hommes ont tués, et je les envoie aux fins d'identification par le Commandement, au Commandant de bataillon auquel je suis rattaché. Et l'agent de liaison me raconte que des morts ennemis, se dégage une odeur d'éther, comme si ces hommes en avaient été enivrés avant de partir à l'attaque.

Un mitrailleur vient me chercher. Arrivant à sa section, je trouve le sergent et le caporal tués et un soldat blessé. Disposant de peu de place à l'intérieur du petit mont, pour creuser des créneaux, au moyen des outils portatifs, le sergent, voulut, pour aller plus vite, creuser des créneaux de l'extérieur; c'est ainsi qu'il fut tué. Le caporal, l'ayant remplacé, eut le même sort, puis un soldat fut blessé dans les mêmes conditions.

Peiné de la perte de ces malheureux, je prescrivis de suspendre l'exécution des travaux et de faire préparer un emplacement de batterie pour tirer à décou-

vert. J'indique comment on devra disposer des piquets de façon à limiter latéralement le déplacement des pièces, et permettre ainsi l'exécution de tirs la nuit dans la direction voulue. Puis je demande au colonel de faire remplacer les territoriaux par des mitrailleurs du régiment.

Je donne ensuite des ordres aux sections de tête des deux pelotons, pour assurer la liaison de nuit, par des sentinelles que nous placerons dans des trous d'obus, afin que si l'ennemi attaque dans cet intervalle nous soyons avisés au plus tôt.

Le sous-officier d'artillerie est de retour, et me dit que les pièces seront en place avant la fin du jour. Je lui demande de rester avec moi, pour renseigner son commandant d'artillerie, et me permettre de ne m'occuper que de l'infanterie.

Des mitrailleurs du Régiment remplacent les territoriaux qui restaient. De plus le Colonel m'a envoyé une compagnie, et donné le commandement de l'ensemble. Je charge cette unité de la défense du terrain situé entre mes deux pelotons.

Une autre compagnie qui m'est envoyée par la suite est laissée en réserve.

Je vais voir les hommes, et leur explique tout ce qui a été préparé pour la défense, et beaucoup me déclarent que si les Allemands se présentent, ils sont sûrs de les anéantir. J'ajoute qu'en cas d'attaque, il faudra tirer en chantant la *Marseillaise*.

Je cause surtout avec les gradés. Je voudrais que les chefs de section se ménagent, car nous ne savons pas ce que nous réservent la nuit et les jours suivants. Et puis les explosions incessantes de ces boîtes à explosifs nous ont complètement abasourdis, et les tempes nous font mal.

La fin du jour approche. Il règne bientôt un calme plein de menaces. Tout à coup, fusillade et bombardement ennemis. Je prescris au sous-officier d'ar-

tillerie de demander le barrage, celui-ci se déclenche aussitôt. De plus nos mitrailleuses tirent par rafales successives et très rapprochées, et toute notre première ligne répond au feu de l'ennemi.

Mes agents de liaison, qui sont allés voir les sections les plus proches, reviennent en disant que tout va bien, et que les hommes tirent en chantant.

Je vais les voir, en me courbant, tellement les balles sifflent au-dessus du boyau, et je constate en effet, que beaucoup d'entre eux chantent; on les entend nettement aux courts intervalles interrompant la fusillade. Je serre la main à plusieurs d'entre eux que je rencontre, et vais voir la section de mitrailleuses.

Il fait encore assez jour pour apercevoir des hommes à deux cents mètres environ. Et l'un des servants me montre de la main, les ennemis que leur mitrailleuse vient de faucher. Dès qu'un mouvement se produit de ce côté les pièces entrent en action.

L'ennemi, qui avait voulu élargir son succès de la journée, a été arrêté et a subi de nombreuses pertes. Il n'insiste pas davantage, et nous pouvons alors organiser le service de nuit.

Plusieurs fois il y aura encore des fusillades provoquées par des patrouilles ou par l'énerverment des hommes. Mais cela ne nous empêchera pas de travailler à reconstruire les parapets et à creuser les tranchées et les boyaux bouleversés. Toutefois, la nuit ne nous permettra de faire qu'une partie de ce travail.

La journée avait été très pénible, surtout en raison du bombardement. Certains hommes avaient le cerveau ébranlé. L'un d'eux vint, dans la soirée, m'affirmer qu'il y avait des Allemands tout près de nous. Je cherchai à le rassurer et l'engageai à retourner à sa place. Mais n'y parvenant pas, je le conduisis là où se trouvaient les prétendus Alle-

mands. C'étaient des sentinelles installées dans l'intervalle des deux pelotons de première ligne.

Enfin la nuit se passa dans une tranquillité relative et le sous-officier d'artillerie put retourner à sa batterie. Mais auparavant je lui demandai d'intervenir pour que des pièces d'artillerie lourde que j'avais entendues tirer dans le secteur de droite agissent sur le bois d'où étaient parties les attaques allemandes. Je le remerciai pour le concours qu'il m'avait apporté et lui annonçai qu'il serait proposé pour une citation.

Je proposai de même pour une récompense les gradés et soldats qui s'étaient distingués, et j'allai me reposer, en demandant à mon ordonnance de me réveiller en cas d'alerte.

Mais peu après le Chef de bataillon de territoriale, sous les ordres duquel j'étais placé, me fit demander pour me faire photographier avec lui et ses officiers, dans un boyau complètement bouleversé.

De retour, j'appris alors que la compagnie était citée à l'ordre du Régiment. Et nous en fûmes très heureux.

Nous eûmes alors la visite du général Mangin, commandant la division. Il était en tenue d'avant-guerre, pantalon rouge, et képi à feuilles de chêne. Arrivé à un passage dangereux en raison des balles qui y sifflaient constamment, l'homme chargé de prévenir du danger avertit le Général. Celui-ci répondit: « C'est très bien, nous allons voir ». Et il y resta un temps assez long pour engager les hommes qui étaient aux abords à ne pas avoir peur.

Puis il partit voir notre barricade, en se baissant toutefois aux endroits où le boyau n'avait pas encore été suffisamment creusé. Et il nous quitta d'un air satisfait.

C'est à peu près à ce moment que le commandement nous fit remettre des grenades pour la première

fois. C'étaient de grosses boules rondes en métal, que l'on amorçait en tirant sur un anneau.

J'eus alors la douleur d'apprendre que l'adjudant

Levéque qui défendait la barricade venait d'être atteint d'une terrible blessure et qu'il était transporté au poste de secours.

Pauvre et vaillant camarade, le brave des braves de notre Régiment, l'honneur de notre compagnie, il était maintenant gravement mutilé pour toujours.

Ce fut une perte pour nous, et qui nous affligea beaucoup. Qu'il reçoive ici par moi-même, les hommages de tous ceux qui l'ont connu.

Peu après cette émotion qui nous bouleversa tous, nous eûmes la satisfaction d'entendre passer les obus de l'artillerie lourde, dont j'avais demandé l'appui.

Le bois occupé par les Allemands fut bientôt haché complètement. De plus, ayant pu être mis en communication avec le Commandant de cette artillerie, je fus assuré de son aide en cas d'attaque nouvelle de l'ennemi. C'était de bon augure.

C'est au cours d'une des journées suivantes que je vis pour la première fois des photos, prises par des aviateurs qui avaient survolé nos emplacements. Et c'est ainsi que je pus me rendre compte de l'organisation des lignes allemandes qui nous faisaient face, et des dégâts causés par notre artillerie lourde.

Le Régiment devant quitter le secteur, la compagnie fut relevée peu après. Mais comme il faisait déjà jour lorsque nos remplaçants arrivèrent, je me demandai alors s'il ne valait pas mieux rester en ligne jusqu'au soir, plutôt que de risquer, en partant, de faire bombarder la compagnie. Par bonheur il y avait du brouillard dans la vallée, de sorte qu'il me sembla possible de franchir la passerelle sans être vus des observateurs ennemis. Mais il s'agissait ensuite de grimper au plus vite la côte dénudée, pour gagner le bois le plus proche.

C'était pour moi une lourde responsabilité à prendre, et pour avoir le plus de chance de réussir, j'invitai mes chefs de section à en aviser leurs hommes.

On partit vite, sachant que l'on risquait gros. En arrivant sur la passerelle je fus heureux de constater que nous n'étions pas vus.

Arrivés dans le bois, je fis placer les sections en colonnes largement espacées, et on se reposa une bonne heure.

Puis on se mit en route pour aller cantonner dans une grande ferme située auprès du village de Ventelay.

Lorsque tard dans la journée nous fûmes arrivés, je constatai que le cantonnement était occupé en grande partie par un service de l'arrière.

Il n'y avait qu'un local libre, dans une grange. Et d'après les dires des brancardiers qui séjournaient dans cette ferme, les poux y pullulaient dans la paille.

Les hommes manifestaient le désir de se coucher dans la cour, sur leurs couvertures, mais nous ne pouvions rester ainsi le reste du jour, et la nuit. Et puis, des poux, nous en avons tous. Ils durent donc s'entasser dans le dit local, qui fut bientôt plein. Les chefs de section s'offrirent pour assurer la permanence à tour de rôle, et le fourrier ayant trouvé une maison inhabitée, à une centaine de mètres, j'y allai me reposer, ainsi que les chefs de section qui n'étaient pas de service.

Dans l'après-midi, je fus heureux d'apprendre que notre vigoureuse résistance avait eu les honneurs du communiqué.

Et je le fus encore, lorsque rencontrant le Colonel, il me complimenta, puis me serra la main en disant: « La première vacance de capitaine sera pour vous ».

Et peu de jours après nous partions pour l'Artois.

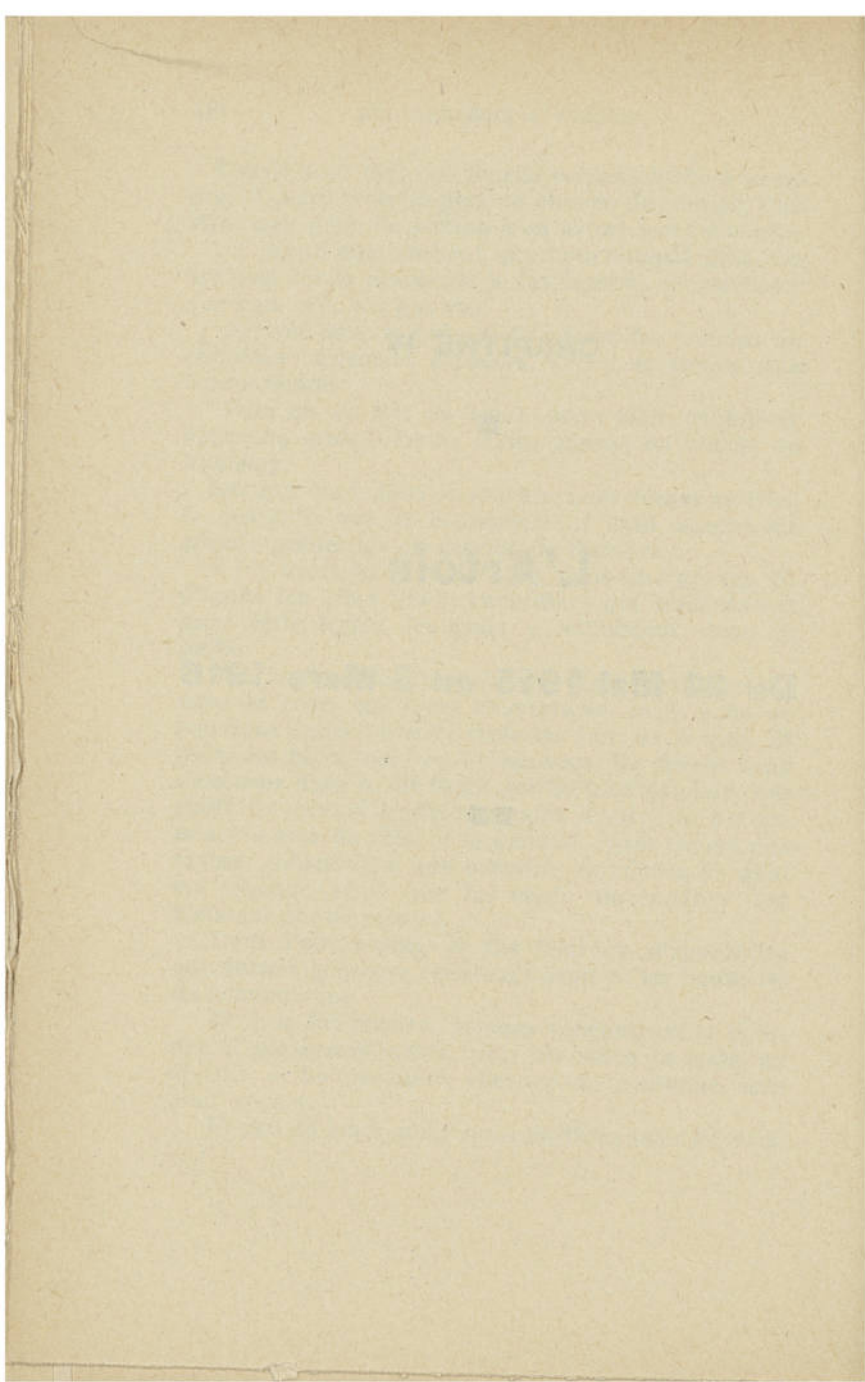
CHAPITRE IV



L'Artois

Du 24 Mai 1915 au 3 Mars 1916





1. - Une relève. Solidarité dans la mort



Nous arrivons à Doullens. Après avoir cantonné dans les environs, nous sommes mis en route sur le front, et nous nous arrêtons à Marceuil, où des troupes sont au repos. On nous raconte qu'un obus est tombé dans un grand local, et y a tué beaucoup d'hommes.

Le soir j'entends une musique jouer une marche funèbre. C'était à l'occasion des obsèques d'un Colonel, qui avait été tué ces jours derniers.

Nous partons pour les tranchées en suivant un boyau très long. Deux bataillons marchent ainsi en colonne par un, sur plusieurs kilomètres. En cours de route on rencontre des fractions et des isolés qui vont vers l'arrière, et aussi des brancardiers qui transportent des blessés. A chaque instant nous devons nous ranger ou nous arrêter, car l'on ne peut passer qu'un seul homme de front. Quelquefois les arrêts sont longs, et il faut grimper sur le talus pour en connaître la cause. C'est ainsi que parfois l'on découvre des hommes endormis dans le boyau, et que la liaison se trouve perdue avec la colonne.

Puis certains endroits sont arrosés d'obus, ce qui n'est pas sans causer de désordre dans la marche.

Enfin, après avoir traversé l'ancienne organisation ennemie, qui a été enlevée tout récemment par nos troupes, nous atteignons notre nouvelle position à l'est de la route de Béthune, où boyaux et tranchées ont été à peine creusés par les unités que nous relevons.

Je cherche un gradé pour me renseigner sur l'emplacement que je dois occuper avec mes hommes, et je trouve un sergent. Ses officiers sont tués ou blessés, et il reste à sa compagnie une quarantaine d'hommes, dont la plupart sont partis lorsqu'ils nous ont vus arriver.

Nos unités ayant des effectifs plus importants que celles que nous relevons, il n'y a pas de place pour toutes. Je fais alors déployer mes hommes dans un petit fossé, dont le talus le plus élevé est du côté de l'ennemi. Je formerai là avec une compagnie placée à ma gauche, une deuxième ligne parallèle à la première, et à cinquante mètres environ derrière elle. Mes sections étant placées, je constate que la gauche de ma compagnie est reliée avec la première ligne par un boyau ayant à peine cinquante centimètres de profondeur et dans lequel les hommes sont couchés en colonne par un.

D'après les renseignements que j'obtiens, la première ligne allemande est toute proche de la nôtre.

A droite, il y a le village de Neuville-Saint-Waast, dont la moitié environ, est occupée par l'ennemi, de sorte que des mitrailleuses ou des tireurs placés dans les maisons peuvent nous prendre de flanc, bien que nous soyons à plus de mille mètres d'eux. En outre un observateur d'artillerie peut aisément signaler tous nos mouvements.

Comme il y a de la paille sur le terrain, nous la ramassons pour en faire un tas à notre droite, afin de nous cacher à la vue des ennemis qui sont dans le village, avec le reste nous nous couvrons dans le fossé.

Mais la paille recouvrait des morts qui dégagent une mauvaise odeur, et les hommes doivent emporter les cadavres plus loin.

Je m'assure alors que tous les hommes sont bien dissimulés, et leur recommande de ne pas se montrer pendant le jour. Puis je m'installe avec mon ordon-

nance à la gauche de ma compagnie, pour être le plus près possible du poste de commandement du Chef de bataillon. De là je suis en outre en liaison effective avec l'avant et avec la compagnie de gauche.

En cette unité des hommes circulent dans les tranchées peu profondes, alors que d'autres travaillent pour les approfondir. Sans doute se croient-ils en sécurité, parce que le terrain les cache aux vues de l'ennemi, qui occupe la première ligne. Mais je trouve que c'est bien osé, et je préfère pour mon compte, attendre la nuit pour creuser les tranchées.

Dans la matinée, des obus tombent de temps en temps dans le secteur de la compagnie de gauche. Des hommes de la section voisine continuent néanmoins à circuler librement, et quelques-uns des miens, les voyant, manifestent leur mécontentement de ne pas être autorisés à faire de même.

Mais je reste inflexible, car, à mon avis, ces obus sont des tirs de réglage, qui peuvent être suivis d'un tir de concentration, qui sera exécuté au moment où nous y penserons le moins.

Tout à coup, des rafales subites, violentes, passent au-dessus de nous. Denis et moi nous sommes aplatis dans le fossé, la tête contre le talus. Et je sens le souffle des obus qui, en trombes, sifflent, rugissent, et tombent dans la compagnie de gauche. De temps en temps, je me hasarde à jeter un coup d'œil de ce côté. Les explosions y sont continues, et dans un nuage de poussière, de fumée et de feu, on aperçoit de nombreux débris de toutes sortes, projetés en l'air.

Comme ils nous parurent longs ces instants, pendant lesquels, à chaque éclair, nous attendions le choc fatal, alors que dans le tonnerre des détonations le sol tremblait au-dessous et autour de nous!

Lorsque le vacarme fut terminé et que, couvert de terre, suffoquant, je me levai pour regarder vers

l'emplacement bombardé, je constatai que tous les hommes de la section la plus proche avaient été tués, blessés, ou enterrés par le bombardement.

Plusieurs agents de liaison allèrent explorer la zone bombardée, pendant que d'autres pensaient les blessés. A ce moment le soldat B... qui se trouvait à l'entrée du boyau et tout près de moi, me prévient que son frère, couché devant lui, ne répond plus à ses appels. Je lui recommande de le secouer par les pieds, car il n'est pas rare que des hommes s'endorment pendant un bombardement. Mais ce fut en vain; il était mort. Chose terrible, cet homme dut rester jusqu'au soir abrité derrière le cadavre de son frère.

Le reste de la journée se passa pour nous sans incident. A chaque instant, je pensais à ces moments tragiques que nous venions de vivre, alors que la mort nous frôlait de si près.

Qu'est-ce que la vie d'un homme dans un tel moment! Et combien est grande la responsabilité du chef!

Vers la fin de la journée, le soldat B... me demande conseil au sujet de son frère. Je l'engage à l'emporter à l'arrière, et lui conseille d'en demander l'autorisation à son Capitaine. Ce dernier lui ayant permis de le faire, mais à ses risques et périls, je lui remis une lettre pour mon sergent-major, et un ordre de service devant lui servir de laissez-passer. Et ce malheureux partit, emportant sur son dos le corps de son frère.

J'envoie la corvée de soupe avec les récipients nécessaires. Puis je prescris que chaque homme creuse un élément de tranchée individuel, de manière que tout le monde soit abrité dans la terre ferme avant le jour, les terres remuées étant rejetées en arrière, puis recouvertes de paille. Et chacun se met sérieusement au travail.

Avec le concours de mon ordonnance, j'eus bientôt fait de creuser un abri dans le talus. A la compagnie de gauche, on se contenta de prolonger le boyau autour de l'emplacement qui avait été bombardé, de sorte que la liaison fut rétablie avec nous sans que l'on eût à remuer le terrain où les hommes avaient été enterrés.

La soupe fut apportée vers minuit, et le sergent vint me conter comment la distribution en est faite. Les cuisines roulantes sont nombreuses et leur arrivée simultanée au lieu de distribution provoque un gros rassemblement, et un certain désordre. Malgré les recommandations on y entend de nombreux cris, et à tout instant des hommes fument. Aussi l'artillerie ennemie bombarde-t-elle ces endroits, occasionnant de lourdes pertes. Tout près de là se trouvent des tombes dont le nombre augmente peu à peu. C'est le cimetière des cuisiniers.

La soupe mangée, on se remit au travail, et, au petit jour, chacun se cacha dans les abris sans qu'il eût été besoin de faire de nouvelles recommandations.

La nuit arrivée, la plus grande partie des hommes disponibles furent employés à relier entre eux les éléments de tranchée individuels, pour en faire une tranchée continue. Et le reste enterra les cadavres, qui, par suite de la chaleur dégageaient une odeur gênante.

L'homme qui avait emporté le corps de son frère revint, il avait pu trouver un cercueil, et grâce à mon ordre de service, faire inhumer son frère dans le cimetière du village le plus proche. Il rejoignit sa compagnie.

De temps en temps, j'allais voir les hommes travailler. Le terrain était souvent éclairé par les fusées, et ceux qui enterraient les cadavres étaient à tout instant obligés de se baisser, pour accomplir leur funèbre besogne.

Il était déjà bien tard dans la nuit, lorsqu'un homme vint me dire que deux morts, un Français et un Allemand, étaient enlacés dans un trou d'obus, et me demander s'il fallait les séparer pour les enterrer. Je lui répondis non, et j'allai immédiatement les voir. A la lueur d'une fusée, je constatai, en effet, qu'ils étaient enlacés, visage contre visage, comme s'ils avaient voulu s'embrasser avant de mourir.

Sans doute que tous deux, se sentant frappés à mort, s'étaient rapprochés, ne comprenant que leur peine mutuelle, leur propre malheur, puis, dans une suprême accolade, avaient expiré, unis pour toujours.

Et pourquoi les séparerait-on, alors qu'ils avaient voulu être dans la mort comme ils auraient dû être dans la vie!

Deux hommes les recouvrirent avec un peu de cette terre, pour laquelle, en ennemis acharnés, ils s'étaient battus.

Je retournai à mon abri, et n'entendant même pas ce que disait mon ordonnance, je pensais aux deux mères, qui bientôt porteraient le deuil de leur fils, et continueraient à se haïr, alors que leurs malheureux enfants reposent ensemble fraternellement unis.

Et mon âme se révoltait à la pensée que ces êtres humains qui, par leur religion, sont en majorité tous frères, et doivent aimer leur prochain comme eux-mêmes, alors qu'en fait ils implorent le même Dieu pour obtenir la victoire, et par conséquent l'anéantissement de leurs ennemis.

Ah! bêtise humaine, qui met les peuples dans l'obligation de s'entre-tuer, alors que si les mères comprenaient le geste de ces pauvres enfants, la vie serait si douce pour ceux qui restent.

Jusqu'à quand, faudra-t-il sentir la mort venir, pour comprendre par quelles fibres humaines nous sommes tous unis!

Le régiment ayant perdu beaucoup d'hommes,

sans avoir tiré un coup de fusil, notre bataillon fut envoyé en réserve, à l'ancienne première ligne ennemie, à l'ouest de la route de Béthune.

Et là, de nuit, les compagnies allèrent creuser des boyaux, soit pour améliorer les communications avec les tranchées avancées, soit pour faciliter l'évacuation des blessés.

Au cours de ce séjour en réserve j'appris, par d'autres officiers, que l'attaque déclenchée le 9 mai par les Français, sur la position ennemie, avait tout d'abord merveilleusement réussi. Nos troupes d'attaque ne rencontraient plus d'ennemis devant elles, mais elles s'étaient trouvées dans l'obligation de s'arrêter, puis de rétrograder, parce qu'elles n'avaient pas été suivies par les réserves, qui pourtant avaient eu toute latitude pour exploiter le succès. De sorte que cette attaque fut loin d'avoir les résultats que l'on pouvait escompter. On raconta même plus tard, qu'elle avait créé une certaine émotion chez les ennemis, et que, loin à l'arrière, en territoire envahi, des services importants s'étaient repliés précipitamment.

Comme nous occupions une position dominant les environs, il me fut permis de jouir à mon aise du coup d'œil qu'offrait le secteur dans la nuit.

Tantôt, on voyait apparaître çà et là des fusées, jalonnant le quart de cercle que formait le front, tantôt c'étaient de véritables bouquets d'étoiles qui illuminaient tout le terrain environnant. Souvent, des fusées rouges isolées, ou quelquefois groupées, apportaient une nouvelle animation sur la ligne, en déclenchant instantanément le tir précipité de notre artillerie.

Alors les éclatements des obus se succédaient, tantôt produisant l'effet d'une interminable poursuite de gerbes de feu, tantôt formant un barrage d'explosions comme si le sol était miné.

Puis brusquement, le calme renaissait, pour être

à nouveau interrompu à d'autres endroits du front.

De temps en temps, de gros obus, imitant le bruit d'un tramway passaient bien haut pour aller éclater dans les lignes ennemies.

Ma compagnie étant remplacée par une autre unité, on partit dans un petit village, qui était occupé par de nombreux services de ravitaillement. On y arriva en gêneurs, car il fallut déranger le personnel qui y était installé au large. J'y trouvai des officiers qui, avec leurs hommes, allaient une nuit sur deux, ravitailler l'artillerie. Il y avait aussi des employés aux Services du ravitaillement qui, jeunes et aux mines florissantes, étaient logés chez l'habitant et vivaient là comme chez eux.

Une nuit que je venais de faire une reconnaissance, je trouvai des hommes installés dans une des pièces de la ferme où j'étais logé. La plupart étaient ivres, et l'un d'eux avait même vomi sur le pavé. J'adressai alors de sévères reproches aux habitants de cette maison et envoyai les soldats se coucher.

Ces mercantis étaient une des plaies de l'arrière-front. Aussi, la gendarmerie, avisée par mes soins de ce que j'avais constaté, me fit savoir qu'en cas de récidive, les personnes en question seraient invitées à quitter les lieux.

Lorsque j'en eus la possibilité, je réunis la compagnie et commentai les incidents de notre dernier séjour en ligne. J'en profitai pour leur communiquer mes impressions sur les tirs de l'artillerie.

A mon avis, les batteries allemandes, dis-je, ont un nombre déterminé d'obus à consommer par jour. Et il est naturel qu'elles les tirent sur des objectifs qui en valent la peine. Si donc vous offrez aux artilleurs ennemis la cible qu'ils recherchent, ils en profitent. Il faut donc en toutes circonstances se dissimuler aux vues.

Si nous devons mourir, il faut mourir utilement.

II. - Bombardement. - Neuville Saint-Waast

Une section de braves. - Un grenadier d'élite



Nous devons retourner aux tranchées. Mais cette fois, c'est au sud de Neuville Saint-Waast, ce village étant toujours occupé en partie par l'ennemi. Et nous allons d'abord reconnaître, de jour, les chemins que nous suivrons la nuit.

Nous ne dépassons pas le poste de commandement du Général commandant la division, installé dans une maison isolée, sur le bord d'une route à peu près parallèle au front. Une cave est aménagée au sous-sol mais, dit-on, le général ne veut pas s'y abriter, il demeure dans la maison, bien que celle-ci soit bombardée quotidiennement.

Il paraît que le Général a dit que chacun devait rester à son poste, comme le font les soldats dans les tranchées. On raconte que lorsque les Allemands l'incommodent trop avec leurs obus, il fait tirer sur les postes de commandement des généraux d'en face.

Nous rentrons au cantonnement, sans avoir été plus loin, car notre déplacement aurait été pour l'ennemi l'indice de la relève qui devait avoir lieu la nuit dans le secteur. De sorte que, seul, notre Commandant de bataillon va jusqu'aux premières lignes.

Nous partons à l'approche de la nuit. Mais la dis-

tance à parcourir est grande, et juste à la pointe du jour, la relève est terminée.

A notre position les boyaux et les tranchées sont peu profonds ce qui rend la circulation presque impossible de jour et nous oblige à rester jusqu'au soir accroupis dans la tranchée.

Notre commandant de bataillon, venu reconnaître notre secteur la veille, a été, en arrivant, en partie enterré par l'explosion d'un obus, et c'est un hasard qu'il soit encore parmi nous.

Aussitôt que mes sections sont placées, je recommande encore aux hommes d'éviter de se montrer pendant le jour, les observateurs désignés devant seuls observer au-dessus du parapet. Mon ordonnance, le clairon et les agents de liaison se placent l'un près de l'autre, à l'endroit que j'ai choisi comme P. C. pour voir aisément le terrain en avant et sur les flancs, et pour être en liaison avec le chef de bataillon.

Les deux artilleries tirent souvent dans la zone des premières lignes, mais comme les tranchées ad-verses ne sont pas éloignées de plus de soixante mètres, il faut que leurs tirs soient exécutés de justesse pour atteindre les ennemis, tout en ne causant pas de mal à leur infanterie.

Aussi lorsque notre tranchée reçoit des obus et que celle des Allemands n'en reçoit pas, les chefs de section me suggèrent-ils d'une façon pressante de demander le concours de notre artillerie. Mais il faut beaucoup de temps pour l'obtenir, car les transmissions sont lentes, par ailleurs, je ne puis demander le barrage, puisqu'il n'y a pas d'attaque d'infanterie. Et les hommes s'exaspèrent de cette inaction des nôtres, qui leur donne l'impression qu'ils ne sont pas bien appuyés.

La première journée se passa sans beaucoup de pertes. Seul un sous-officier blessé, nous causa beau-

coup de tourments. Il était de service comme observateur, lorsqu'un obus éclata près de lui et le culbuta, la tête en sang. Ses hommes le pansèrent aussitôt, tandis qu'il gémissait à nous fendre l'âme.

Mon intention était de le faire emporter au plus tôt, mais j'hésitai un instant à cause du bombardement. Les brancardiers du bataillon prévenus arrivèrent avec un brancard; mais le bombardement ayant redoublé d'intensité, il leur fut impossible de repartir avant plusieurs heures. Et c'est en vain hélas, que j'essayai de faire comprendre au malheureux blessé que je risquais la vie d'autres hommes, en le faisant transporter immédiatement.

Enfin, je profitai d'une légère accalmie pour donner l'ordre de départ, et ce n'est pas sans une certaine inquiétude que je les vis s'éloigner à travers la zone bombardée.

La nuit venue, il ne fallait pas songer à la soupe, car nous avions trop à faire. Nous désaltérer, c'eût été d'un grand réconfort, mais où trouver à boire? Enfin, il fallut rester dans cette situation, nous contentant de penser au prochain repos, où alors nous pourrions étancher notre soif à notre aise.

Denis et moi nous creusâmes chacun notre niche dans le talus. Aux odeurs qui se dégageaient de l'emplacement, on comprit vite que nous atteignons des cadavres. J'étais bien partagé, car j'en avais un à côté et un au-dessus de moi. J'eus bien l'intention de replacer les terres et de creuser le sol ailleurs, mais comme j'aurais gêné mes hommes, je me décidai à rester là où j'étais. Toute la nuit on travailla, sans arrêt. Et lorsqu'il fit jour, nous avions une tranchée profonde et étroite, complétée par deux larges parapets qui nous garantissaient des obus n'arrivant pas de plein fouet.

La journée s'écoula sans trop de désagréments. A signaler toutefois qu'un obus ayant explosé auprès

de mon P. C., mit le feu aux fusées que j'avais déposées à l'entrée de mon abri. Le clairon, voulant me protéger contre les flammes, se jeta avec son sac sur les fusées, et parvint, en se brûlant quelque peu aux mains, à éteindre le feu qui se propageait en tous sens. Il va sans dire que je le remerciai très sincèrement de son acte de dévouement.

Le soir, j'envoyai la corvée de soupe, car on avait bien soif, et nous continuâmes à organiser notre position, surtout en ce qui concerne les communications avec l'arrière. J'appris qu'en venant, l'avant-veille une compagnie s'était égarée dans les boyaux, où elle avait dû passer la journée entière, malmenée par l'artillerie ennemie.

L'on m'annonça ensuite que le sergent rengagé Cassini, parti avec ma section au début de la guerre, avait été tué dans la journée, auprès du cimetière de Neuville Saint-Waast, à la compagnie où il était resté. J'en éprouvai bien de la peine, car c'était un brave cœur.

A la fin de ce séjour aux tranchées, on fut très heureux de repartir au cantonnement. Nous avons beaucoup souffert de la chaleur et de la soif. Puis, comme les hommes avaient travaillé sans relâche, ils étaient très fatigués et manifestaient de la mauvaise humeur à tout propos.

C'est ainsi que rencontrant des équipages qui allaient ravitailler des batteries, ils les traitèrent d'embusqués, alors qu'après le séjour précédent, où notre artillerie avait montré une sérieuse activité sur la tranchée allemande de première ligne, ils avaient crié à plusieurs reprises : « Vive les artilleurs ! » lorsqu'ils en rencontraient.

Il faut savoir pardonner semblable attitude au pauvre fantassin qui supporte la plus grosse somme de fatigues, et les plus grands dangers. Puis je l'ai souvent remarqué, il se trompe rarement dans ses appré-

ciations, qui, je le reconnais, sont parfois un peu dures.

Le cantonnement qui nous avait été affecté était occupé par de la cavalerie. Plusieurs de ses unités durent se resserrer pour nous faire de la place. J'eus la chance de pouvoir utiliser le logement d'un maréchal des logis, qui, certes, était mieux installé là qu'à son quartier du temps de paix.

C'est à ce moment que la compagnie reçut des grenades nouveau modèle. Pour en apprendre le fonctionnement, les sections se rendirent à un emplacement spécial, où, à l'abri d'un talus, les hommes s'exerçaient à les jeter le plus loin possible. Il y eut toutefois des froussards qui ne purent y parvenir, et insister auprès d'eux eût été s'exposer à de graves accidents.

On partit le lendemain, dans un petit village où une section de réparations cantonnait, depuis le début de la guerre en tranchées. Elle avait, paraît-il, été remplacée par une section auto, puis peut-être oubliée, de sorte que les hommes étaient employés à la promenade des chevaux. Les officiers y étaient luxueusement installés, et nous fûmes d'accord, avec notre commandant de bataillon, pour ne pas les déranger, car nous trouver trop à l'aise eût pu nous exposer à des critiques déplacées ou inopportunes, de la part de nos hommes.

On se contenta d'utiliser la salle à manger des sous-officiers, ainsi que les locaux disponibles. Et l'on passa plusieurs jours dans la verdure, sans doute pour se préparer à de nouvelles fatigues.

Les civils trouvaient étrange que l'on conservât ainsi du personnel à ne rien faire, alors que tant d'hommes tombaient chaque jour au front. Mais officiers et hommes n'y étaient pour rien, et ils profitaient tout naturellement de leur chance.

Ce fut de nouveau le départ, mais cette fois pour

aller dans le village de Neuville Saint-Waast. La marche fut encore bien longue, parce que les boyaux avaient été bouleversés par le bombardement, et qu'il était parfois très difficile de retrouver la direction à suivre. A certains endroits, l'arrivée d'obus provoquait des arrêts dans la marche, et pour rejoindre les hommes qui nous précédaient, il fallait accélérer l'allure.

Les hommes protestaient au sujet des moindres incidents qui leur rendaient la vie si dure. Et la colère de tous ces malheureux, qui souffraient autour de moi, se traduisait par des imprécations de toutes sortes contre l'ennemi, et surtout contre leur grand chef, qu'ils rendaient responsable de tous leurs malheurs.

Elle ne tarda pas à être à son paroxysme, lorsqu'ils arrivèrent à un endroit, où il fallait traverser des maisons démolies, franchir des pans de murs dont on retombait lourdement, pour grimper ensuite, et passer sous des arbres abattus sur le boyau. Et tout cela avec leur chargement qui les accrochait aux obstacles créés sur leur passage par le bombardement.

Après de nouveaux franchissements de murs, toits écroulés, fils de fer, barricades, etc... on parvint à notre emplacement, et la compagnie relevée étant partie je pus examiner notre nouvelle position dans la mesure où on pouvait le faire de nuit.

Mes quatre sections étaient en ligne dans des tranchées, soit entre les maisons soit dans des démolitions. Devant nous, des tireurs ennemis envoyaient à chaque instant des balles dans notre direction. Et la circulation était difficile, car aucun boyau ne reliait les sections vers l'arrière.

La journée nous permit de nous orienter, et de reconnaître à peu près les maisons plus ou moins

démolies, qui étaient représentées sur notre plan directeur par des lettres.

Nous eûmes alors la visite du général Mangin, toujours en pantalon rouge et képi à feuilles de chêne. On eut dit qu'il ne se plaisait qu'au danger. Et un homme l'entendit dire au commandant : « C'est une fuite en avant que je veux ».

Le soir on se mit au travail pour aménager les tranchées et creuser des boyaux en vue d'assurer les liaisons. Mais il y avait tant à faire, que malgré le courage et l'activité des hommes, on dut se borner à faire seulement l'indispensable.

Dans la nuit, Bazire, notre caporal d'ordinaire, qui était venu avec nous sur sa demande, reçut une balle dans la tête en passant auprès de mon P. C. Aussitôt prévenu, j'allai me découvrir devant sa dépouille mortelle, et décidai que les agents de liaison lui rendraient à tour de rôle les honneurs. Puis je le fis enterrer où il était tombé.

La journée suivante fut particulièrement tragique pour une section de la compagnie, qui, étant un peu en retrait, avait reçu l'ordre de se porter à hauteur des fractions voisines.

Pendant sa progression en avant, elle fut prise de flanc par des tireurs ennemis placés dans des maisons, et, en l'espace de quelques instants, eut de nombreux tués et blessés.

Un homme qui, dans son élan, avait dépassé ses camarades, fut atteint par une balle au moment où il arrivait à un mur, derrière lequel il pensait, sans doute, pouvoir s'abriter. Et alors que désarmé par le coup, il frappait d'une main crispée, le mur en criant : « Ah ! » il reçut une deuxième balle. Puis accroupi sur le sol et le corps tremblant, et alors qu'il tendait les bras en avant en criant : « Maman ! » une troisième balle l'acheva.

Presque au même moment, le sergent Buchy fut

tué d'une balle à la tête, puis d'autres. Des ennemis attaquèrent ensuite la section à la grenade.

Son chef, le lieutenant Tallandier, un des plus braves que j'aie connus, organisa rapidement la défense. Mais peu à peu, les pertes augmentant, la situation devenait critique pour lui et ses hommes. Il reçut alors une balle dans le bras, puis un éclat de grenade au front, une balle lui traversa ensuite les deux joues. Et la lutte continuait à la grenade. J'étais à me demander comment je pourrais aider tous ces braves, lorsqu'un soldat du 3^e Génie, qui passait, me dit, en devinant mon angoisse : « Q'y a-t-il donc mon Lieutenant? » — « Il y a, dis-je, qu'une de mes sections lutte à la grenade et qu'un Allemand jette ses projectiles plus loin que mes hommes, de sorte que d'ici la fin du jour, la plupart de ceux-ci seront hors de combat.

Bon, me répondit-il, je vais chercher ce qu'il vous faut. Et peu après un grand gaillard qui, dans un récent concours, avait obtenu le premier prix de grenadier, arriva près de nous. Dès qu'il se mit au travail la fortune changea de camp. Les grenadiers ennemis, acculés contre une maison, durent s'éclipser. Ayant de mon côté resserré les postes d'observation, et commandé des hommes pour harceler les tireurs ennemis, la tranquillité revint parmi nous, et l'on put s'occuper des blessés et enlever les morts.

Pauvres camarades, tués en pleine action! Que nous étions tristes en contemplant vos pauvres corps sans vie, sur le terrain que vous aviez si héroïquement défendu!

Le brave sapeur grenadier retournant à son travail, je le remerciai chaleureusement au nom de mes hommes et en mon nom, et il me quitta en disant : « Je vais à tel endroit, et si vous avez encore besoin de moi, je serai à votre disposition ».

III. - Coup de main
Morts et blessés dans un chemin
Blessés et mourants dans une cave
Le temps des cerises
La défense d'une barricade



J'appris que nous allions avoir un fort coup de collier à donner.

Les unités du bataillon ne pouvant être prêtes à l'heure fixée pour l'attaque, le capitaine Mathieu, notre commandant de bataillon, obtint qu'elle fût retardée. Et tous nous approuvâmes sa fermeté en la circonstance, puisque c'était dans l'intention d'assurer la réussite de l'opération. Malheureusement, une balle le mit hors de combat, alors que, circulant de jour, il vérifiait les dispositions prises par ses commandants de compagnie.

Le capitaine Geisen, prit le commandement du bataillon, et l'attaque fut décidée. C'était le 9 juin.

Ma compagnie avait d'abord à faire un bond de cinquante mètres environ. Je décidai de partir avec trois sections, la quatrième devant nous remplacer dans la première tranchée ennemie, pendant que nous ferions le deuxième bond.

L'heure approchait. Je jetai un coup d'œil pour voir si tout le monde était prêt. Puis regardant ma

montre, et voyant l'instant arriver, je sentis un tremblement m'agiter. Je le réprimai vivement, et me tins prêt à bondir.

Puis je donnai le signal du départ, alors que j'escaladais le talus et partais en courant.

Mon ordonnance et un agent de liaison me précédèrent dans la tranchée ennemie, alors qu'on entendait partout des cris et qu'à notre droite un groupe d'Allemands se sauvait à toutes jambes, après avoir abandonné leurs armes.

Mes trois sections étant arrivées, je donnai le signal du départ pour le deuxième bond, qui nous mena au sud-est du village dans un boyau inoccupé, mais ma quatrième section qui avait tardé à exécuter son mouvement, fut prise de flanc par une mitrailleuse ennemie, et eut une vingtaine d'hommes hors de combat en un instant.

A ma gauche, les compagnies exécutaient les mouvements de conversion prévus, de sorte que l'une d'elles se trouva bientôt à deux cents mètres en avant de la mienne, qui dut passer en réserve.

J'eus alors l'impression que, du moins pendant le jour, les Allemands, contrairement à notre façon de procéder, ne conservaient en première ligne que des groupes de tireurs et de grenadiers bien stylés, qui changeaient plusieurs fois d'emplacements.

On s'organisa comme on le put sous le bombardement. Et j'en profitai pour faire abriter le plus d'hommes possible.

Libre alors, j'employais mon temps à observer le champ de bataille. Il appartient, en effet, à tout chef, de rechercher personnellement les moindres indices susceptibles de lui donner une idée exacte de la situation dans laquelle se trouve son unité. Savoir où est l'infanterie ennemie ne suffit pas, il faut connaître les détails de son organisation, ce qui n'est pas toujours facile. En outre, il faut s'efforcer de

trouver le régime des tirs de son artillerie. Ce résultat s'obtient par une observation judicieuse. C'est ainsi qu'on arrive généralement à être renseigné sur les directions d'où partent les obus, sur le calibre des pièces, sur la nature des projectiles envoyés, et même souvent sur les heures probables où l'on peut compter sur une tranquillité relative.

Mais pour cela, il faut s'affranchir de la peur des dangers qui nous guetter^t et ne penser qu'à sa mission. On parvient ainsi à demeurer calme, même quand tout le monde autour de soi semble avoir perdu la tête.

Saisir la situation dans laquelle on se trouve, alors qu'on est sous le feu de l'ennemi, et que chacun cherche à protéger son existence, est pour un officier de troupe un devoir impérieux. Et si la chose est facile, quand le calme règne sur le front, et qu'il n'est pas nécessaire d'être brave pour remplir les devoirs de sa charge, il n'en est pas de même dans les moments critiques, alors qu'il est pourtant le plus nécessaire d'être renseigné.

Cependant, que des compétences s'anéantissent sous une rafale de mitrailleuse ou d'obus! Ce n'est pas un déshonneur, car il est humain que notre carcasse, sentant le danger, cherche instinctivement une protection. Mais il appartient à chacun de nous de réagir contre ce réflexe et conserver la maîtrise de nous-mêmes.

Un chef, digne de ce nom, ne se borne pas à agir machinalement. Il doit penser, observer, envisager toutes les éventualités qui peuvent se présenter, être prêt à y faire face, savoir apprécier, juger et décider. Il doit être pénétré de l'importance de son rôle vis-à-vis de sa troupe lorsqu'aux moments décisifs, tous les regards de ses hommes se portent sur lui, comme si sa présence était pour eux une sauvegarde.

Bien souvent, livré à lui-même, surtout dans les instants les plus tragiques, il n'a d'autre soutien que la haute idée qu'il se fait de son devoir.

Pendant que je me livrais à ces réflexions, je continuais mon travail d'observation, d'où devaient découler les dispositions à prendre pour éviter des pertes pendant notre séjour à cet emplacement. Mais bientôt, je reçus l'ordre d'aller remplacer la compagnie qui se trouvait à quelques centaines de mètres en avant de la mienne, et dont tous les officiers étaient hors de combat.

Je pars à la fin du jour, avec mes agents de liaison, lorsque le brouillard apparaît à l'horizon.

J'arrive à la nouvelle position. La compagnie que je dois remplacer s'est installée le long d'un chemin situé à l'est du village, et qui est sûrement indiqué sur la carte, et par conséquent facilement repérable par l'ennemi. Ce chemin est couvert de morts et de blessés; deux sergents ont groupé les survivants, et le lieutenant Lancelot, d'une autre compagnie, a été désigné pour en prendre le commandement. Deux mitrailleuses sont en batterie, mais il n'y a plus de servants. Parmi les obus qui ont atteint cette compagnie, les fusants venaient de gauche. Il va donc falloir travailler ferme si l'on veut passer la journée de demain sans trop de pertes; c'est pour nous une question de vie ou de mort.

Mes sections que j'ai envoyé chercher arrivent successivement, et les hommes sont émus, comme moi, par le triste spectacle qui s'offre à leur vue.

Je donne aux chefs de section mes instructions pour la nuit. Placer quatre sentinelles doubles, une sur chaque flanc, en liaison avec les unités voisines, et les deux autres en avant de la compagnie. Puis faire emporter les morts dans les trous d'obus derrière nous, et transporter les blessés dans une cave

que j'indique. Ensuite, se mettre au travail pour que demain au petit jour nous soyons tous abrités.

Les percutants ennemis arrivent de face, et tous ceux qui dépassent le talus éclatent derrière le chemin. Il faut creuser les abris individuels un peu en arrière du sommet de ce talus. Et pour que nous ne soyons pas atteints dans le dos par des éclats d'obus qui exploseront derrière nous, il suffit de creuser ces abris obliquement par rapport à la direction de ce chemin; nos hommes seront ainsi protégés par la terre ferme.

D'autre part comme les fusants viennent de notre gauche, prenant notre position d'enfilade, ils sont particulièrement à redouter. Il faut donc que les hommes se procurent des planches et des bouts de bois dans le village, afin de recouvrir leur abri individuel, dont ils renforceront la couverture par un peu de terre en ne laissant qu'une petite ouverture pour ceux qui seront désignés comme observateurs. Ainsi, nous aurons beaucoup de chances d'éviter des pertes par le bombardement.

Enfin, plusieurs gradés et soldats connaissant le fonctionnement de la mitrailleuse, sont désignés pour servir les pièces, en attendant l'arrivée des nouveaux mitrailleurs.

Et comme il ne pouvait être question de corvée de soupe, tout le monde se mit au travail.

Très tôt avant le jour, une patrouille allemande vint s'assurer de notre présence à la position que nous occupions. J'avais prescrit de la laisser approcher pour être sûr que nos tireurs ne manquent pas un seul de ses hommes. Mais une sentinelle prise de peur, lâcha son coup de fusil trop tôt, ce qui fut pour les Allemands le signal de la fuite. On le regretta beaucoup.

La journée se passa dans de bonnes conditions. Les shrapnells tombèrent sur la couverture de nos

petits abris, sans toutefois les entamer. Quant aux percutants, ils explosèrent nombreux devant et derrière nous, nous couvrant seulement de débris de toutes sortes.

Aussi nous n'eûmes que deux blessés, deux hommes qui n'avaient pas creusé leur abri conformément aux indications qui avaient été données. Et ce fut une véritable leçon pour tous.

Le soir, on travailla de nouveau à l'aménagement de notre position, ce qui nous permit de nous ébattre un peu, car d'être resté ainsi accroupi, sans bouger, toute une journée, on finissait par avoir les membres engourdis.

On envoya aussi la corvée de soupe, ce qui fit plaisir aux hommes, car on était au mois de juin, et en raison de la chaleur on avait bien soif. Comme elle revint avec double ration de vin, il y eut de la joie parmi nous.

Le caporal d'ordinaire fut l'objet d'éloges pour avoir délivré, en supplément, le vin que l'on n'avait pu aller chercher la veille.

Profitant de la tranquillité de la nuit, j'allai faire une tournée aux abords, ce qui me permit de découvrir des blessés que je fis emporter dans une cave. En y arrivant, j'y trouvai des hommes grièvement blessés, que les brancardiers pourtant prévenus n'avaient pu emporter, sans doute à cause des difficultés de circulation, dans ce village bouleversé. D'ailleurs, ils étaient nombreux, et l'effectif des brancardiers n'avait pas été majoré, malgré la situation particulière du régiment. La plupart de ces hommes me connaissaient, et je les examinai à tour de rôle, en me renseignant sur leurs blessures. Et alors que plusieurs, dont deux mortellement atteints, désespéraient de leur sort, je leur affirmai que j'en avais vu de plus grièvement blessés qu'eux, et qui pourtant avaient été vite guéris.

Celui qui me faisait le plus de peine était un petit gars de ma compagnie. Il était si triste à voir, lorsque je regardais son visage convulsé par la douleur, et qu'il levait vers moi ses yeux mornes.

Après avoir fait déposer à boire auprès de tous ces malheureux, et envoyé un agent de liaison prévenir les brancardiers, je les quittai en leur adressant quelques paroles de consolation et d'espoir.

Qu'il est pénible de voir des hommes souffrir ainsi, sans pouvoir leur apporter une aide personnelle!

La journée se passa pour la compagnie dans d'excellentes conditions. Tous les abris individuels ayant été renforcés, les shrapnells ne causèrent aucun dégât.

A la fin du jour, je retournai voir les blessés. En entrant dans la cave, je fus saisi par l'odeur cadavérique qui s'en dégageait. Plusieurs d'entre eux, véritables martyrs, restaient auprès de camarades décédés. Tous avaient le teint vert, et les blessés exhalaient des plaintes si faibles et si tristes, que j'en fus complètement bouleversé.

Triste spectacle que celui de ces moribonds qui se voyaient mourir. Et c'est le cœur serré que je les quittai en leur disant que je ferais à nouveau prévenir les brancardiers, cette fois par deux agents de liaison.

Nos remplaçants étant arrivés, ce fut le départ pour le cantonnement.

Un morceau de musique remit un peu de vigueur dans nos carcasses éreintées, et moins d'une heure après notre arrivée les hommes étaient couchés, dormant n'importe où.

Le lendemain on eut bien de la peine à les réveiller, surtout ceux qui pour calmer leur soif, avaient bu un peu de vin. Heureusement on était au repos, et les hommes en profitèrent pour organiser

une petite fête. Plusieurs d'entre eux trouvèrent le moyen de se déguiser en clowns, et pendant une journée ce ne fut que chants et musique.

Le Général commandant la division vint nous voir, ainsi que notre Général de brigade. Tous deux s'intéressèrent aux différents jeux organisés par les hommes. Le Divisionnaire écouta même avec beaucoup d'attention la chanson qu'un homme avait composée sur sa mitrailleuse.

On resta ainsi un certain temps au cantonnement, tous réjouis du succès de notre dernière attaque. Et cela me semblait bien doux, lorsque le soir, j'entendais les hommes chanter en chœur : « Le temps des cerises ».

Car pour nous, le temps des cerises, serait celui où nous rentrerions dans nos foyers, et où nous pourrions reprendre la vie de famille, auprès de nos enfants.

Un tel bonheur nous paraissait devoir être le couronnement de notre existence.

On reçut l'ordre de nous rapprocher du front. Le trajet à parcourir pour aller en première ligne étant trop long, pour être effectué en une seule étape, on s'arrêta une journée entière dans un bosquet, en arrière des batteries lourdes, auprès du village d'Acq.

Les avions ennemis évoluaient sans relâche au-dessus de nous, comme s'ils cherchaient à placer leurs bombes. Nous étions là, serrés les uns contre les autres, les hommes n'ayant même pas un emplacement pour s'isoler lorsqu'ils en éprouvaient le besoin.

Que de fois j'entendis ce jour-là dire autour de moi : « Ma pauvre mère, si tu voyais ton fils ! » Alors que d'autres au langage plus rude disaient : « Ma pauvre mère, qu'as-tu fait de ton fils ? »

Aussi étions-nous heureux lorsque la fin du jour arriva, et que ma compagnie eut échappé au mas-

sacre qui l'attendait, si nous avions été vus par les aviateurs ennemis.

On fit un nouveau séjour aux tranchées, à l'est de Neuville Saint-Waast. Le bombardement y était presque continu, et, par ordre, on devait compter le nombre d'obus reçus par jour dans le secteur de chaque compagnie; il était très élevé. J'occupais un petit abri construit récemment, et qui paraissait bien solide. Un obus tomba à environ un mètre cinquante derrière, son explosion fut telle que l'abri fut entièrement secoué, et que j'eus le visage cinglé par le déplacement d'air. J'en demeurai sourd pendant un temps assez long, et je ressentis une forte douleur comme si mes tempes allaient éclater.

Je fus alors prévenu que, dans un chemin creux que nous occupions, des Allemands tiraient au fusil sur les sacs de terre d'une barricade, pour les vider de leur contenu.

J'ordonnai au chef de section de faire ouvrir le feu sur la barricade ennemie qui faisait face à la nôtre, à une cinquantaine de mètres environ. Mais ses défenseurs, sans doute mécontents, demandèrent le concours de leur artillerie. Et bientôt, nous vîmes leurs obus venir comme de gros oiseaux se poser les uns après les autres autour de notre barricade, qui ne tarda pas être ébranlée par les explosions puis à s'écrouler.

Par représailles, et aussi pour me permettre d'en faire construire une autre sur le même emplacement, je demandai à notre artillerie de tirer sur la barricade ennemie. Mais c'était du 75, et en raison de son tir tendu il ne put arriver à la faire sauter. On profita toutefois du désarroi causé chez l'ennemi pour reconstruire la nôtre. Les hommes exécutaient ce travail, alors qu'ils étaient entourés d'obus non éclatés, et que les fantassins ennemis leur envoyaient des coups de fusils.

Après notre séjour dans ces tranchées, la compagnie fut placée en réserve dans les ruines de Neuville-Saint-Waast, et les hommes furent employés pendant quelques jours à l'aménagement du secteur.

Un soir, la compagnie fut appelée à se porter en renfort, dans les tranchées de première ligne d'un régiment voisin.

Il faisait nuit lorsque j'arrivai au poste de commandement du chef de corps intéressé, précédant de loin ma compagnie. Un personnel nombreux allait et venait en tous sens.

D'après ce que je pus comprendre, la situation était assez obscure, lorsque je reçus l'ordre de me mettre à la disposition d'un des commandants de bataillon de ce régiment.

Je partis, suivi de ma compagnie, en utilisant un boyau qui nous conduisait vers l'endroit de la fusillade. Des 210 tombèrent bientôt autour de nous, leurs explosions formidables nous couvrant de débris de toutes sortes, et entravant notre marche. Mais bientôt l'éclairage des fusées nous permit de mieux voir le terrain.

Peu de temps après on rencontra des prisonniers allemands, qui à grands pas allaient vers l'arrière. Et alors se passa un petit incident dont je n'eus connaissance qu'après. Un prisonnier s'étant rangé pour nous laisser passer, dit à l'un de mes hommes :

— Moi guerre finie, vous faire casser la...

Le troupière lui répondit :

— Ah! le... en lui lançant une gifle (ce qu'il appelait un pétard) tandis que le suivant lui flanquait énergiquement son pied au derrière. Il était amusant d'entendre les hommes raconter cette scène d'un air furieux.

Lorsque j'arrivai auprès de la compagnie que j'étais chargé de renforcer, l'engagement était terminé; mais comme je ne pouvais m'en aller sans

ordre, je fis abriter mes hommes dans les boyaux, et m'informai de ce qui s'était passé.

En circulant, je trouvai deux hommes penchés vers un blessé étendu sur le sol. Ils cherchaient à entendre les dernières paroles que le mourant, un officier, leur adressait pour sa famille.

J'appris qu'un de nos aviateurs, ayant survolé à faible hauteur les tranchées ennemies, au cours de l'après-midi, avait signalé que l'une d'elles, n'était vraisemblablement pas occupée. L'ordre avait été donné de reconnaître cette tranchée, et si la chose était possible d'en prendre possession. Mais cet ordre ne parvint au chef de corps qu'à la nuit, alors que le personnel de veille dans la tranchée ennemie avait dû être renforcé comme chez nous.

Aussi, lorsque la reconnaissance envoyée se présenta, fut-elle accueillie à coups de fusils. Un corps à corps s'en étant suivi, le secteur était redevenu très agité.

Nous eûmes plusieurs tués, dont le chef de la reconnaissance, un de mes bons amis. Les Allemands que nous avons rencontrés avaient été faits prisonniers au cours de cette petite opération.

IV. - Le commandement. - Une exécution La vie au cantonnement. - Aux tranchées



Au cours des derniers engagements, il y avait eu beaucoup de pertes parmi les officiers, de sorte que l'on manquait de chefs de section. L'ordre nous fut donné de rechercher parmi les gradés et soldats, des hommes susceptibles d'être, par la suite, promus officiers. Les propositions n'étaient pas faciles à établir, étant donné qu'on ne pouvait y faire figurer le personnel, composé en majorité de débrouillards, qui s'était réfugié dans les emplois en dehors du rang. D'autant plus que certains gradés, paraissant aptes au commandement, tenaient essentiellement, et pour des raisons diverses, à ne jouer qu'un rôle effacé.

De plus les nominations faites hâtivement après la guerre de mouvement, avaient causé des déceptions.

De sorte que, parmi les combattants du rang, c'était l'homme moyen qui dominait, et en somme le plus dévoué, le plus apte à supporter les dangers et les misères du front.

Et c'est ainsi qu'après un sérieux examen de nos hommes, on fixa notre choix sur de courageux soldats, qui furent tout émus de se voir considérés par leurs supérieurs comme des serviteurs de choix, dignes de se montrer en exemple à leurs camarades de combat, et capables de les commander.

La situation présentait un certain contraste avec

celle du temps de paix, où les gens compétents et les donneurs de conseils abondent dans tous les milieux, alors qu'à ce moment, on trouvait difficilement des hommes pour accepter les responsabilités du commandement d'une section.

C'est qu'en temps de paix, l'homme est en possession de tous ses moyens, tandis que sur le front la peur ou l'instinct de conservation peut, dans certaines circonstances, en annihiler une partie. Et quand on a de la peine à se commander, il est difficile de commander les autres. C'est ainsi qu'au combat il arrive parfois que des chefs agissent en soldats, et des soldats en chefs. Ce sont ces derniers qu'il faut découvrir, pour choisir parmi eux ceux dont l'autorité et le cran les désignent pour devenir des conducteurs d'hommes.

Au cours de ce repos, notre bataillon assista à une exécution. Ce fut pour nous un spectacle des plus pénibles.

Le condamné était, d'après les dires, un malheureux qui s'était esquivé au cours de la dernière attaque. Comme aucun de ses camarades ne l'avait vu blessé, il fut porté manquant à sa compagnie. Poursuivi de ce fait devant le Conseil de guerre, il fut condamné à mort.

Un jour que nous ne pensions pas à un tel événement, le bataillon est rassemblé et part.

Quelques minutes après, par un étroit passage, nous entrons dans un herbage entouré de haies. Des hommes creusent une fosse dans le talus de l'autre côté du chemin.

Le ciel est calme, et le bruit de la canonnade ne nous parvient que par un bourdonnement confus. Parmi nous règne un silence accablant dont nous ne pouvons nous départir.

Bientôt le chef de bataillon commande :

— Baïonnette au canon, et l'arme sur l'épaule

droite. On entend maintenant les pas d'une troupe. C'est le condamné encadré par des hommes en armes.

Le détachement s'arrête. Un Sous-Officier lit la condamnation et la musique joue. Puis un aumônier adresse la parole au condamné qui, les yeux bandés, est ensuite placé le dos à un piquet fiché en terre.

Nous sommes tous pris d'une émotion intense. Je me retourne, et, voyant de nombreuses baïonnettes trembler, je tente vainement de crier :

— Raidissez-vous!

Mes paroles s'arrêtent dans ma gorge.

Le peloton est maintenant placé face au condamné.

Le colonel s'avance et fait un commandement que je ne comprends pas. Alors un sabre est levé, les hommes mettent en joue et je vois les canons des fusils osciller.

Puis un craquement sinistre se fait entendre, suivi de deux coups de feux isolés, comme si deux tireurs avaient eu d'abord à se maîtriser avant d'appuyer sur leur détente.

Le corps du condamné est maintenant complètement écroulé sur le sol, la tête en arrière; un Sous-Officier s'avance vers lui, et, en détournant la tête, lui tire un coup de révolver dans l'oreille.

Des larmes que nous n'arrivons pas à refouler, coulent sur les joues de beaucoup d'entre nous. Et c'est sans regarder ce corps humain abattu, que l'on défile au son de la musique pour rentrer dans nos cantonnements.

Je dois dire que cette exécution, si pénible qu'elle fut, ne laissa aucun regret parmi nous. Et l'émotion passée, chacun admit que nul n'avait le droit de se défilier au combat, pendant que ses camarades risquaient leur vie à tout instant.

Pourtant qui était sûr de ne jamais avoir de défaillance?

Je suis maintenant affecté à une compagnie cantonnée à Gouy-en-Ternois. Et c'est bien peiné que je quitte les hommes que je commandais depuis plus de six mois. Mais à ma nouvelle unité je connais beaucoup de gradés et de soldats, de sorte que ma mélancolie y trouve un adoucissement.

J'ai l'occasion de causer avec un officier de réserve arrivé depuis peu au régiment. C'est un ingénieur qui dirigeait avant la guerre un établissement industriel. Il nous met au courant de ce que l'on dit à l'arrière dans certains milieux. On y parle un peu d'une paix blanche, où par suite d'un arrangement avec l'Allemagne, on échangerait une de nos colonies contre la Lorraine annexée. Mais quelque désir que l'on ait de voir mettre un terme à cette lutte si sanglante et si onéreuse, on se rend vite compte que l'on ne tarderait pas à se trouver devant une Allemagne grisée de son succès, et qu'en réalité la paix ne serait qu'une suspension d'armes, si la France voulait maintenir son rang dans le monde. Et de cette paix personne ne veut, quel que soit le sort que la guerre nous réserve.

La compagnie ayant pas mal de bonnes volontés, on utilisa ce séjour pour donner quelques distractions aux hommes. Et on organisa dans une grange une soirée théâtrale qui eut beaucoup de succès.

Un autre commandement de compagnie étant devenu disponible dans le bataillon, je suis désigné pour l'exercer. J'arrive dans un milieu où je n'étais pas attendu. A ce bataillon tous les officiers mangent à la même popote, de sorte que nous nous trouvons une quinzaine à table à chaque repas. Notre commandant est bienveillant, mais cela ne l'empêche pas de faire preuve d'autorité et d'énergie.

Un jour qu'un jeune Sous-Lieutenant avait été se promener à cheval dans les environs, sans autorisation, il le tança vertement, pendant plus d'une demi-

heure, et, à chaque instant, on l'entendait prononcer les mots de « Conseil de guerre » alors que nos estomacs criaient « au secours ».

Ce jour là, nul ne parvint à ranimer la conversation pendant le repas.

Un des officiers de la compagnie, le lieutenant Anquetil était prêtre. Je le connaissais déjà avant la guerre. Un dimanche, alors que nous nous trouvions dans un petit hameau, je fus tout surpris, en entrant dans une ferme, de le voir dire la messe dans la cour.

Un cycliste était allé emprunter au curé du village les effets et les objets de piété nécessaires, et l'officiant avait installé un autel de fortune à côté d'instruments aratoires, les plus divers.

Derrière le prêtre se tenait un groupe de gradés et de soldats, tandis que la fermière, une jeune femme et un enfant, se maintenaient timidement à distance. Pendant l'office, un domestique de culture pénétra dans la cour, en conduisant une charrette; je le vis s'arrêter, se découvrir, puis dételer ses chevaux dans le plus grand silence.

Je n'oublierai jamais les quelques instants que je suis resté là, à écouter les prières, alors qu'en moi-même étaient confondus les regrets de nos deuils, et l'espoir en l'avenir des miens et en l'avenir de la France.

On partit en première ligne, à l'emplacement que nous avions tenu à notre premier séjour dans ce secteur. La veille, c'est-à-dire dans la nuit du 13 au 14 juillet, la compagnie que je remplaçais avait attaqué la tranchée ennemie, et les quatre chefs de section étaient hors de combat. J'appris que le Commandant de la compagnie n'y avait pas pris part, et s'était contenté d'y envoyer ses sections. C'était évidemment, pour lui, le plus sûr moyen d'être épargné.

On s'employa beaucoup de nuit, à creuser à nouveau les boyaux, que les tirs d'artillerie ennemie comblaient chaque jour. Puis la compagnie fut placée en réserve aux ouvrages blancs, pour continuer des travaux du même genre.

Chaque matin, très tôt et toujours à peu près à la même heure, un avion ennemi passait haut et allait faire une reconnaissance très loin en arrière de nos lignes. Nous n'eûmes pas la satisfaction de le voir attaqué par nos aviateurs.

On retourna au cantonnement. Et à cause de la température étouffante, on y arriva bien fatigué. Il commençait à faire jour lorsque je me couchai, après avoir recommandé que personne ne se levât avant dix heures. Aussi lorsqu'un planton vint par ordre me demander si l'on avait creusé des feuillées, il fut vivement mis dehors par mon ordonnance, qui lui conseilla de répondre à celui qui l'avait envoyé, d'aller s'informer s'il y en avait aux tranchées. Et c'est en plaisantant que ce petit incident fut réglé dans la journée.

Je suis affecté à une autre compagnie, dont le Capitaine a été blessé par une grenade à fusil.

Je rejoins ma compagnie. Nous sommes désignés pour effectuer des travaux en arrière du front. Chaque soir, la compagnie est employée à creuser une tranchée, pour installer une voie de 60. En nous rendant au travail, nous passons auprès des batteries lourdes, dont les abords sont de temps en temps arrosés par des projectiles de pièces à longue portée. Un soir que nous sommes en avance, nous assistons avec un vif intérêt à l'exécution d'un tir, près de Mont Saint Eloi.

La situation au point de vue artillerie, a changé depuis un an, nous disposons maintenant d'autres moyens de défense que nos 75, qui par leur faible

portée étaient impuissants contre l'artillerie lourde ennemie.

Les hommes profitent de notre arrêt pour visiter les abris des servants; ces abris sont tellement profonds et si bien aménagés, que nos hommes en qualifient les occupants de faux-poilus.

Pauvre fantassin, tu ne connais pas tout ce bien-être. Il n'y a pour toi que fatigues et dangers, sinon la mort. Et si tu dois mourir, auras-tu au moins une croix pour orner ta tombe?

Nous partons au travail. Nos hommes sont devenus de véritables terrassiers. Les tâches étant également réparties, la besogne de chacun est généralement terminée avant le jour, et nous rentrons entre trois et quatre heures à Frévin-Capelle.

Mon logement se compose d'un petit lit, une chaise et une table, installés dans une cuisine. Dans la même maison sont réfugiées une vieille dame et ses deux filles, qui habitaient autrefois Neuville Saint Waast; que sont devenues ces braves personnes, dont l'aînée des filles demandait avec tant de ferveur, une chaumière et un cœur!

V. - La fosse commune. - Sous les torpilles En permission. - Les attaques de septembre



Le 9 août, je reçus ma nomination de Capitaine à titre temporaire. Ce fut pour moi une grande satisfaction cependant mêlée d'amertume en songeant à mes camarades tombés depuis le début de la campagne.

Il faisait extrêmement chaud, pendant cette saison d'été, et nombreux étaient les malades, dont beaucoup souffraient de diarrhée.

Ce fut la période des mouches, il y en avait tellement autour de nous, dans les cantonnements, que l'on s'étonnait qu'il n'y eût pas d'épidémies.

Un jour, en me promenant dans la matinée, je me dirigeai vers la petite église du village. Des corps recouverts de draps blancs, étaient disposés à l'entrée du cimetière qui entoure l'église.

L'intérieur était transformé en ambulance. Les lits tous occupés, formaient de grandes taches blanches de chaque côté de la nef, et le long des marches de l'autel. Sur leurs socles, à l'extérieur des murs, les saints semblaient veiller sur les blessés que l'église abritait. Et le silence n'était troublé que par la canonnade que l'on entendait au loin.

Je me recueillis un instant pensant aux paroissiens qui, autrefois, se réunissaient paisiblement dans cette église. Formant les meilleurs vœux pour que tous

les hommes qui étaient là, en traitement, revissent un jour leur famille, je jetai un dernier coup d'œil sur les visages blêmes qui émergeaient de chaque lit, et je sortis.

Je fus alors témoin d'une scène lugubre. Deux territoriaux chargeaient dans un tombereau, contenant déjà des cadavres, les morts déposés auprès de la porte du cimetière.

Une femme âgée, pauvrement vêtue, qui passait au même moment, s'arrête pour regarder ce spectacle, et me dit tristement :

— Ce sont les enfants de quelqu'un!

Puis elle suivit pieusement le convoi lorsqu'il se mit en marche.

Tous ces malheureux que l'on emporte ainsi en terre, sans le moindre appareil, ont tous un père, une mère, une épouse et des enfants peut-être, qui attendent avec angoisse une lettre qui n'arrive pas.

Qui sait si un jour, je ne serai pas appelé à subir le même sort qu'eux?

Le convoi quitte la route, tourne à gauche, et s'arrête dans un champ. Un des hommes enlève la planche de clôture d'arrière, un autre retire la barre d'avant, puis fait basculer doucement la caisse du tombereau. Les corps glissent sur le sol, faisant un bruit mat, pendant que le cheval, habitué à cette manœuvre, avance de quelques pas.

Je m'approche, en proie à une émotion indicible, et incapable de prononcer un mot. La pauvre vieille regarde tristement ce douloureux spectacle, prête, elle aussi, à éclater en sanglots.

Les cadavres sont transportés un à un et rangés côte à côte dans la fosse commune, suivant un ordre indiqué par un numéro épinglé au drap qui les enveloppe. Pendant ce temps, d'autres soldats continuent à creuser le sol, pour recevoir ceux que l'on amènera par la suite.

Puis m'étant informé, j'apprends qu'il est tenu un registre des hommes ainsi inhumés et que leur disposition dans la fosse est indiquée sur un plan mis à jour par un Officier.

Rentré dans ma chambre, profondément impressionné par la scène à laquelle je venais d'assister, je me laissai tomber sur une chaise. Accoudé à la table, le front appuyé sur les mains, je revoyais encore l'horrible enterrement, lorsqu'un comptable vint me demander une punition pour des hommes qui, à la suite d'une distribution d'effets neufs, avaient rendu des effets non lavés.

Je lui répondis alors :

— Vous voulez qu'ils soient punis. Comme je vous envie!

Et ne comprenant sans doute pas ma réponse, il s'en alla en disant :

— Je vous en reparlerai demain.

On partit de nouveau dans les tranchées. Mais c'était cette fois dans des sapes profondes, où l'on devait par la suite aménager des escaliers, du côté de l'ennemi.

Il fallait être très vigilant, surtout la nuit, car des grenades et des torpilles tombaient sur la tranchée, au moment où on y pensait le moins.

Les veilleurs devaient toujours avoir l'arme prête à faire feu, pour parer à toute tentative d'irruption de l'ennemi dans nos lignes.

Les chefs de section étaient installés aux entrées des boyaux, conduisant en première ligne, de manière à pouvoir intervenir au premier signal.

De jour les bombardements étaient presque continus, et je me plaisais à regarder nos obus de 75 tomber en avant de nous.

On les voyait se poser tout brillants et par essaims sur le sol, puis disparaître dans de multiples explosions.

Une nuit, alors qu'une torpille venait de tomber à proximité d'un veilleur, celui-ci sans doute assoupi, poussa un cri, et ses camarades effrayés, se précipitèrent dans le boyau, sans même écouter les ordres de leur Sous-Officier. Mais le sous-lieutenant Jacquet, chef de section des plus énergiques, parvint à renvoyer chacun à son poste.

Peu après, une torpille tomba sur un des veilleurs et le déchiqueta tout entier. Lorsque j'arrivai sur les lieux, avec l'adjudant Poignie, chef de section, je vis à la lueur d'une fusée, le voisin du disparu tout couvert du sang de son malheureux camarade, dont on ne put retrouver que des débris sanglants.

Ce séjour fut très dur pour les hommes, en raison de la tension d'esprit, qu'il fallait avoir à tout instant. Et l'on revint au cantonnement, bien heureux d'avoir été relevés, et appréciant le bien-être de vivre loin de ce cauchemar qu'est la vie aux tranchées, dans un secteur mouvementé.

Une bonne nouvelle. Je suis autorisé à partir en permission de détente. Aussi la première question que je me pose est-elle de savoir par quels moyens je pourrai rejoindre la gare la plus proche. D'après les renseignements que j'obtiens çà et là, le mieux est d'utiliser un des nombreux véhicules qui passent sur la route. Et c'est ce que je fais.

J'arrive en ville. Le premier train ne part que dans l'après-midi. Mais je parviens à savoir qu'un Officier anglais va chaque matin en auto à Amiens, d'où je pourrai embarquer pour me rendre directement près de ma famille.

Je me présente à cet Officier, qui accepte de me prendre dans sa voiture. Dès notre départ, je remarque que dans le secteur britannique la circulation sur les routes est très bien organisée, et que les chefs de poste et les sentinelles exécutent leur service

d'une façon impeccable. Il en sera ainsi pendant tout le trajet.

En cours de route, nous nous arrêtons à un quartier général, où les officiers de l'état-major m'offrent de partager leur repas. Nous parlons de la guerre, de l'étendue des fronts, et aussi des ressources que possèdent les Alliés.

Avant mon départ, nous buvons à la victoire et à l'amitié de nos deux armées.

Je continue alors ma route, heureux de cette bonne réception. J'ai la joie de prendre le train dans l'après-midi et de pouvoir être chez les miens dans la soirée.

Ma permission s'est passée tellement vite, que j'arrive difficilement à en différencier les jours.

Dans le train, je me rappelle la joie que j'ai éprouvée, en me retrouvant chez les miens. Puis je pense à plusieurs de mes camarades, dont les familles portent le deuil.

Je songe de même à l'angoisse de ceux qui pleurent un disparu. Et aussi à cette enfant qui, chaque soir avant de se coucher, prie à genoux dans sa chambre, en demandant au petit Jésus de lui rendre son papa, dont sa mère n'avait plus de nouvelles.

Comme j'avais le cœur serré en l'entendant murmurer : « Petit Jésus, pourquoi prends-tu les papas des petits enfants comme moi ?

Et la pauvre mère qui pleurait silencieusement !

Je rejoins ma compagnie, où j'apprends que ma nomination de sous-lieutenant à titre définitif a paru à l'officiel. Et j'en suis très heureux, quoique notre existence soit incertaine.

Les officiers me racontent que l'un de nos grands chefs est venu pendant mon absence. Il aurait déclaré qu'à l'offensive prochaine l'artillerie nivellerait les tranchées ennemies, et que nous irions à l'attaque

l'arme à la bretelle. Mais nous sommes quelques-uns à attendre pour nous prononcer.

Nous changeons de cantonnement. Le soir je me couche dans une grange avec mes hommes. Dans la nuit, un agent de liaison vient me remettre un tout petit paquet. C'est, me dit-il, votre croix de guerre. Sans doute me l'envoyait-on pour que je puisse la porter à l'attaque.

Le lendemain, 25 septembre, avant le jour, nous sommes arrivée auprès de batteries lourdes, situées à flanc de coteau près d'Ecoivres.

J'essaie de me rendre compte, par la canonnade, de ce que peut être notre préparation d'artillerie. Mais c'est bien confus.

Il fait jour. Nous approchons, paraît-il, de l'Heure. Un commandant de compagnie remet des croix de guerre. Cela me fait penser à la mienne, et je me fais décorer par un de mes soldats. Puis je demande les hommes qui l'ont reçue avant le départ, et la leur épingle sur la poitrine.

On entend la voix du colonel. C'est l'heure H. Les bataillons se portent en avant, en formation très ouverte, à travers un plateau. En approchant des batteries de campagne, nous sommes bombardés par l'ennemi, de sorte que les compagnies doivent utiliser des boyaux, malheureusement pleins d'eau. J'en déduis que les Allemands possèdent encore des batteries disponibles et c'est un indice peu rassurant.

Nous arrivons à la Targette, hameau situé en deça de Neuville-Saint-Waast, et nous y passons la nuit, les hommes se reposant comme ils peuvent dans des boyaux et des tranchées.

C'est le petit jour. Le bataillon se porte en avant en colonne par un, dans un boyau; mais l'on s'arrête bientôt sans savoir pourquoi. Nous restons là pendant de longues heures, alors que les deux artilleries tirent et que l'on entend la fusillade.

Les obus ennemis tombent maintenant autour de nous, et leurs explosions nous couvrent de débris des maisons démolies. Enfin nous avançons. Je marche en tête de ma compagnie. Tout à coup, alors que nous sortons du boyau, arrive une volée de shrapnels, et je n'ai que le temps de me baisser derrière une barricade de sacs de terre, alors que les obus éclatent au-dessus de moi et que leurs balles tombent sur les hommes qui me suivent. Je me retourne et vois derrière moi une dizaine d'hommes étendus sur le sol, alors que d'autres fuient le lieu bombardé. Je fais signe à ceux qui restent de s'abriter, puis je cherche à m'informer de la mission qui nous est dévolue.

Devant les fils de fer de la première tranchée ennemie prise par nos troupes, il y a des cadavres, des nôtres, qui sont étendus au coude-à-coude, et il ne semble pas que cette organisation ait été sérieusement bombardée par notre artillerie.

Je trouve le chef de bataillon. Il s'est abrité dans un ancien poste de commandement allemand, et me dit de rester où nous sommes, ma compagnie étant destinée à renforcer les unités de première ligne.

Je vais porter le renseignement à mes chefs de section, puis en revenant je fais ranger les cadavres, qui gênent le passage, et je me place à proximité du chef de bataillon, pour recevoir ses ordres.

L'après-midi, je suis désigné pour aller remplacer une compagnie de première ligne. Je pars avec mes agents de liaison pour reconnaître son emplacement. C'est une tranchée bétonnée, à laquelle on ne peut accéder qu'en grimpant un taus où déjà se trouvent plusieurs hommes tués en ayant voulu le franchir. Je me fais un rempart de leur corps, et arrive ainsi à me rendre compte de la position que je dois occuper. Mais je refuse à mes agents de liaison de me

suivre, et me contente de leur montrer de la main les emplacements destinés à leur section.

Il fait nuit. Contrairement aux ordres qui avaient été donnés, ma compagnie n'occupera pas la tranchée reconnue. Elle est mise à la disposition d'un chef de bataillon d'un autre régiment. J'apprends alors qu'une petite opération se prépare. D'après les dires, il s'agit de délivrer une compagnie qui s'est trop aventurée, et se trouve enserrée par l'ennemi sur ses flancs, sans aucune liaison avec l'arrière. Il faudrait la dégager en attaquant sur ses côtés. Je trouve cette opération bien risquée, si elle n'est pas préparée avec l'appui de l'artillerie. Il serait préférable, à mon avis, d'encager cette compagnie par des feux de mitrailleuses bien nourris, qui la délivreraient de toute inquiétude sur ses flancs, pendant que les hommes reviendraient un à un, dans la tranchée la plus proche, en arrière à hauteur des unités voisines. Et c'est ce que je propose au commandant.

Peu après, arrive le Capitaine d'une autre compagnie du Régiment, que je mets immédiatement au courant de l'opération projetée. Sur sa demande je lui communique mon avis déjà donné, en ajoutant que les hommes d'une autre unité pourraient aisément se glisser à plat ventre en colonne par un, et amorcer un boyau qui faciliterait la rentrée des hommes de la compagnie à délivrer.

Mais le Commandant répond, que le point occupé par cette unité a été signalé au commandement comme étant en notre possession, et qu'on ne peut apporter de modification à notre ligne, sans en rendre compte. J'ajoute que ce serait pourtant ce qu'on aurait de mieux à faire, puis je me tiens coi, car cela pourrait tourner mal.

Je suis remis à la disposition de mon Chef de Bataillon. Lorsque je rejoins la compagnie, les hommes

sont couchés n'importe où, et dorment tous, y compris mes hommes de liaison que je gronde vertement.

Au petit jour, je vais occuper une autre tranchée. Et c'est là que nous passerons la journée, sous le bombardement, et n'ayant pour abri que les niches boisées des Allemands, dont les entrées sont orientées du côté de l'ennemi.

Dans l'après-midi, ma compagnie doit à nouveau changer d'emplacement. Mais je veux d'abord reconnaître cette nouvelle position, avec un gradé de chaque section. On ne saurait, en effet prendre trop de précautions, lorsqu'on se déplace avec une troupe. C'est ainsi qu'on m'a signalé disparue toute entière une section de mitrailleuses qui avait pénétré, en colonne par un, dans l'organisation ennemie, alors que son chef croyait se trouver en arrière de notre première ligne. D'où nécessité de connaître la situation, de savoir ce qu'il y a devant soi, sur les côtés, et même derrière, et d'assurer partout ses liaisons, au moins par la vue si on ne peut le faire autrement.

Les quatre caporaux arrivent auprès de mon poste, au moment où tombe un obus de gros calibre qui, en explosant, démolit un parapet et enterre les hommes placés à proximité. Le premier moment d'émoi passé, la poussière et la fumée dissipées, des hommes s'approchent de l'endroit bouleversé. Avec précautions, ils cherchent dans la terre avec leurs pioches, et l'un d'eux ayant posé la main sur une tête encore chaude, s'empresse avec plusieurs autres de dégager le malheureux ainsi enfoui. Par bonheur il n'était pas grièvement atteint. Quant aux autres, on ne put en retrouver que quelques-uns, après plusieurs heures d'efforts, et alors qu'ils avaient tous cessé de vivre.

Sur les quatre caporaux, venus avec moi, il ne me reste que le caporal Thomas, les trois autres

n'ayant pu être retrouvés. Je décide donc d'effectuer ma reconnaissance à la fin du jour, lorsque le brouillard empêchera les observateurs ennemis de nous voir. En accélérant l'allure, la relève pourrait s'opérer sans subir de retard.

On reste alors dans la tranchée sous le bombardement. A chaque instant les obus éclatent autour de nous, et nous couvrent de terre et de débris.

Un chef de bataillon, avec sa liaison, est assis près de moi sur un talus et sommeille. De temps à autre, réveillé par l'explosion des projectiles, il secoue la terre qui le recouvre. A un moment donné, de petits éclats lui cinglent le visage, tandis qu'une fumée noire nous environne. Le bombardement fouillant partout le terrain, les hommes se déplacent sans cesse, ne sachant finalement plus où aller pour éviter les obus.

On part à la fin du jour, pour occuper une tranchée un peu en retrait. C'est de là qu'est partie la dernière attaque, déclenchée pour délivrer la compagnie encerclée.

Parmi les cadavres de Français et d'Allemands, j'aperçois deux capitaines, dont celui qui m'avait demandé conseil l'avant-veille.

On travaille ferme à organiser cette position, et à creuser de petits éléments de tranchées, pour y placer des postes avancés. Au cours de la première journée, j'ai l'occasion de rencontrer le chef de bataillon qui avait ordonné l'attaque, celle-ci faite sans le concours des mitrailleuses et de l'artillerie, avait échoué comme je l'avais prévu. Les hommes avaient d'ailleurs rejoint nos lignes individuellement, lorsque leur Capitaine avait jugé qu'il ne pouvait plus être secouru.

On jouit alors d'une certaine tranquillité, qui nous permet de prendre le contact avec les unités voisines.

VI. - Un peureux parmi les braves Le tirage au sort pour la mort Plaintes et amertumes



Ma compagnie est désignée pour aller occuper une autre position. C'est là qu'au cours d'un après-midi, un agent de liaison me ramène le soldat B..., arrêté comme fuyard, et me remet en même temps un rapport de la gendarmerie, et un ordre du colonel me prescrivant d'établir une plainte en conseil de guerre. Bien surpris de cette affaire, j'envoie le coupable avec ma liaison, me réservant de l'interroger plus tard.

Profitant d'un instant de tranquillité, je fais venir B... pour savoir comment le fait s'est produit. Je me souviens, en effet, qu'au débouché d'un boyau, tandis que des shrapnels tombaient sur la section qui me suivait, des blessés étaient partis se faire panser. L'homme en question avait été vu par plusieurs de ses camarades, alors que des deux mains il se tenait le ventre; il avait donc été présumé blessé. En réalité, il ne l'était pas, et au moment où il s'était présenté à la sortie des boyaux, il avait été arrêté par les gendarmes.

S'étant rendu coupable d'abandon de poste en présence de l'ennemi, il était passible de la peine de mort. Comme je ne désirais pas revoir le spec-

tacle de l'autre jour, je lui demandai de m'aider à découvrir un moyen de lui sauver la vie, et je le renvoyai à ma liaison.

Mais quelle nuit devais-je passer, tourmenté par cette lamentable affaire!

Il était neuf heures, l'heure où chaque soir, je devais penser aux miens, tandis que ma femme disait à nos enfants : « En ce moment votre papa pense à vous en regardant le ciel. Mais hélas, le ciel m'est témoin, que par suite des circonstances, il m'arriva souvent d'oublier cette heure, celle où autrefois nous étions réunis!

Ah! combien douces étaient ces minutes, pendant lesquelles je revoyais un par un, tous ceux qui m'étaient chers!

Mais ce soir, cette plainte en conseil de guerre m'enlevait tout le charme de cette rêverie.

Ne pouvant arriver à dormir, je fais appeler mon fuyard, et lui demande s'il a trouvé un moyen pour échapper au terrible châtement qui l'attend.

Le pauvre homme reste là, devant moi, à trembler.

— Malheureux, dis-je, vous avez une femme et trois enfants. Que vont-ils devenir?

Et il pleure en balbutiant :

— J'ai eu peur. J'ai eu tort. Je le sais, mon Capitaine, mais je compte sur vous pour...

Je le renvoie et me creuse la tête pour trouver une solution. Enfin, essayons.

B... est-il un simple d'esprit? Non, il est plutôt mal équilibré.

Mais est-ce un motif suffisant. Et n'a-t-on pas déjà...!

N'a-t-il pas un jour été enterré par l'explosion d'un obus? Si c'était vrai, peut-être que...

J'appelle mon ordonnance, puis un agent de liaison et leur demande :

— Peut-on déclarer que B... est mal équilibré?

— Oui, répondent-ils. Il est un peu timbré, un peu marteau.

— Mais dis-je, il me semble qu'un jour il a été enterré par l'éclatement d'un obus, et que depuis ce temps-là il est encore devenu plus bizarre. Qu'en pensez-vous?

Réponse :

— Je ne sais pas!

Je vais voir les chefs de section et leur avis confirme en partie le mien. C'est ensuite au tour des camarades de son escouade; mais là il y a de l'opposition.

— C'est entendu, dit l'un d'eux, que c'est un marteau, mais en attendant, nous, on est toujours là pour assurer le service.

— C'est bien, répondis-je, mais je ne voudrais pas qu'il soit fusillé, et je ferai tout pour le sauver. Mais il sera surveillé, et s'il recommence, tant pis pour lui!

Les premières lueurs du jour apparaissent. Je fais appeler ce malheureux, et lui dis que je crois pouvoir lui faire éviter le poteau d'exécution, mais qu'il devra marcher droit à l'avenir. Et il me regarde avec de grands yeux, comme un fou. Je le renvoie se reposer.

J'adresse un compte rendu au colonel, et pour ne pas brusquer cet officier supérieur, je déclare avoir besoin d'un complément d'information. Ainsi je prépare le succès de ma combinaison.

La journée se passe dans de bonnes conditions. Je suis tranquille, car j'ai foi en la réussite de mon projet. Et à la fin du jour, je remets mon rapport, dans lequel, je signale que B... est considéré par ses camarades comme mal équilibré surtout depuis qu'il a été enterré par un obus, et qu'une condamnation grave prononcée contre lui serait préjudiciable à la discipline. Mais je lui inflige une punition de huit

jours de prison, qu'il fera au poste le plus dangereux de la compagnie.

C'est réglé. Le colonel ne demande pas d'explications supplémentaires.

La compagnie prend le service de nuit. Je charge le caporal du puni de placer ce dernier en sentinelle au poste le plus dangereux, en avant des fils de fer.

Peu après, ce gradé me l'amène en disant qu'il ne veut pas prendre la faction. Et l'homme dit qu'il veut bien, mais ne peut pas. Alors je me fâche et lui dis :

— Il faut obéir ou mourir!

Et j'ajoute :

— Partez, je vous suis.

Arrivé à la tranchée, je lui dis de monter sur le talus. Il essaye, mais ne peut y parvenir.

Comme il faut en finir, je prends le fusil du caporal, escalade le parapet, et dis au puni :

— Suivez-moi.

Je me glisse dans la chicane, à plat ventre, sous les fils de fer, et il me suit. Je le fais placer à ma gauche; tout son corps tremble contre le mien.

Les balles sifflent autour de nous, et on voit en avant les flammes des détonations. J'ouvre le feu dans cette direction, et je dis à mon soldat de tirer aussi. Après bien des difficultés pour manœuvrer sa culasse il commence à tirer, puis il reprend peu à peu la liberté de ses mouvements. Je lui recommande de continuer ainsi, et rentre à mon poste de commandement.

Aujourd'hui cet homme habite au n° 17 d'une rue de notre ville et il n'y a pas longtemps encore, qu'au cours d'une rencontre, il versa une larme en me serrant la main.

Et c'est avec une légitime fierté que je puis dire :

Il y a quelque part, un homme qui, grâce à moi, vit encore!

Notre séjour s'écoula ensuite dans les conditions habituelles. C'est à ce moment que j'appris la mort d'un officier de réserve, appartenant à une compagnie que j'avais commandée pendant quelques jours.

Une tranchée ennemie ayant été signalée par un de nos aviateurs comme évacuée, le commandement avait prescrit de s'assurer du fait, en envoyant une reconnaissance commandée par un officier. Au reçu de l'ordre, le Commandant de compagnie intéressé avait rendu compte que l'opération était inutile, ses hommes n'ayant cessé pendant la journée, d'échanger des coups de fusil avec les Allemands qui occupaient la tranchée en question.

Mais le chef de bataillon réitéra l'ordre, et vint personnellement s'assurer de son exécution. Comme c'était en plein jour, et qu'aucun doute ne pouvait subsister sur le sort des malheureux qui allaient faire partie de la reconnaissance, le Commandant de compagnie ne se reconnut pas autorisé à commander un chef de section plutôt qu'un autre, et il les fit tirer au sort. Ce fut le Lieutenant de réserve qui fut désigné pour aller à la mort. Blême, il écrivit fébrilement quelques mots d'adieu à sa famille, serra les mains qui s'offraient à lui, et demanda quelques hommes pour l'accompagner. A peine avait-il escaladé le talus, et avancé de quelques pas, qu'il tombait mortellement frappé ainsi que les hommes qui l'avaient suivi.

Le Commandant de compagnie se retourna alors vers le Chef de bataillon, et lui déclara:

Ordre exécuté, la tranchée ennemie est occupée; pertes: plusieurs tués, dont un officier.

— Vous me rendrez compte par écrit, répondit le Commandant en partant.

Il fallut attendre le soir pour ramener les corps criblés de balles de ces malheureux.

Je fus très affecté par la mort de ce brave camarade, qui ayant rejoint le front depuis peu de temps, nous avait diverti, à son arrivée, en nous racontant les on-dit de l'arrière. Et mes pensées allèrent aussi vers les braves soldats qui tombèrent aux côtés de cet officier, et que je connaissais bien.

Mon ordonnance Denis a reçu des nouvelles d'un de ses camarades, qui avait été rappelé à l'arrière la semaine précédente, pour aller travailler dans une usine. Il nous avait justement quittés au moment des attaques. Et aujourd'hui, il gagne vingt-cinq francs par jour.

— On se... de notre... dit mon ordonnance. Et nous alors, on est bon pour...; c'est tout de même malheureux. Ah la bande de...! etc.

Je l'invitai à se taire. J'entendis alors:

— C'est ça, nous, on est bon pour le petit jardin, et il ne faut rien dire. Eh bien s'il faut mourir, mourons, alors qu'un autre ajoutait:

— S'il faut périr, pérons!

On partit au cantonnement. Mais alors que nous avions été transportés en camions vers l'endroit où l'on pensait se reposer, l'ordre arriva soudain de retourner en ligne. Ce fut le signal de murmures et de protestations de la part des hommes. On les entendait dire:

— Il eût mieux valu nous laisser où nous étions, alors que d'autres ajoutaient:

— On se... de nous, on nous a amenés ici en camions, mais pour retourner au front, nous ferons la route à pied. D'autres jetaient leurs équipements par terre en jurant.

Je fis alors rassembler la compagnie pour les inviter au calme, et m'efforçai de les raisonner, en disant que nos chefs avaient le souci de nous éviter des

fatigues inutiles, mais que si nous devions partir c'était pour parer à un imprévu. Puis, les renseignements se confirmant, je donnai d'ordre de vider la cuisine roulante, et de distribuer les aliments dans l'état où ils étaient.

Peu après, le général de brigade, un brave homme, qui comme nous n'était pour rien dans ce contre-ordre, réunit les officiers et les gradés du bataillon, et fit appel à leur dévouement. Lorsque je sus où nous allions, et que je vis sur ma carte le trajet à parcourir, j'en fus effrayé. Et pourtant il fallait exécuter l'ordre et faire la route à pied.

Le bataillon se mit en marche péniblement. Comme je constatais encore de nombreux visages mécontents, je déclarai que je marcherais derrière la compagnie et ne tolérerais pas qu'un seul homme quitte les rangs.

Pour réduire le parcours, on utilisa de petits chemins. Pour comble de malchance, j'avais ce jour là changé les brodequins qui ne me quittaient pas depuis le début de la guerre, et j'en portais de neufs. Aussi je ne tardai pas à avoir un talon écorché et bientôt le pied en sang.

Mon cheval suivait la colonne, pour être monté, mais le moment n'était pas opportun, puisque les hommes peinaient sous leur chargement. Comme plusieurs d'entre eux se déclaraient incapables de continuer la marche, je leur criai :

— Marcher ou mourir!

On ne peut s'imaginer les réflexions qui furent faites par les hommes pendant le trajet, à l'adresse de l'état-major anonyme, responsable du contre-ordre dont nous étions les victimes.

Et que pouvait-on leur dire? Que c'était la conséquence d'une erreur ou d'un manque de prévision, mais les hommes s'en doutaient fort bien, et c'est pourquoi leurs reproches étaient si amers.

Certes leurs critiques auraient été moindres, si l'on avait utilisé les camions, pour leur épargner une partie de la marche. Mais c'est à pied qu'il fallait faire la totalité du parcours, comme si, disaient-ils, on les avait ramenés loin en arrière pour les faire marcher plus longtemps. Ils considéraient, en somme, ce contre-ordre comme une brimade.

C'était en tout cas, une de ces erreurs susceptibles de porter gravement atteinte au moral des meilleures troupes.

Peu à peu, la marche s'effectua, les hommes ne cessant de se plaindre et de critiquer. A la fin d'une pause, la compagnie qui me précédait ne marchant pas assez vite, on passa en tête de la colonne. Pour en finir au plus tôt, on pressa l'allure, à tel point que moins d'une heure après le commandant d'Orgeval m'ordonnait d'arrêter, pour attendre les autres compagnies.

Après avoir passé aux abords d'Arras, on entra dans un boyau qui nous permettait d'aller directement en ligne. Pour laisser le passage libre aux brancardiers, qui transportaient des blessés vers l'arrière, nous avions souvent à escalader les talus, dont certains avaient plusieurs mètres de hauteur.

On perdit également beaucoup de temps, en passant sous un tunnel creusé sous la route. On arriva enfin à notre nouvelle position à Roclincourt, environ une heure avant le lever du jour. Il ne manquait à la compagnie que trois hommes qui nous rejoignirent peu après. C'était un succès. Car nous venions de faire une longue étape, succédant à un stationnement de dix-sept jours dans les tranchées d'un secteur offensif.

A notre nouveau secteur, les tranchées et les boyaux avaient été bouleversés par le bombardement. Il fallut de suite s'employer à les remettre en état. Les morts laissés par la compagnie relevée furent sim-

plement déposés dans un boyau, car il importait avant tout d'achever le travail de réfection avant le jour.

Comme aucune défense accessoire ne protégeait la tranchée de première ligne, je fis demander des rouleaux de fil de fer pour la nuit suivante.

La première journée se passa sans trop d'incidents. Le soir chacun se mit au travail, les uns pour placer des réseaux, les autres pour continuer à débayer les tranchées et les boyaux, ou pour ensevelir les morts.

Le lendemain le bombardement fut intense. Comme un obus non éclaté était resté dans un passage très fréquenté, le soldat Cantais fut placé à proximité pour prévenir du danger. Peu de temps après, ce malheureux était tué par une grenade à fusil.

Je le connaissais particulièrement. J'avais appris que sa femme n'habitait pas loin des miens. Et comme ils étaient illettrés tous deux, je faisais donner de ses nouvelles par ma famille. C'était un brave cœur, comme j'en ai surtout trouvé parmi les Bretons et les Savoyards qui comptaient à ma compagnie.

Mon intention était de faire couvrir de terre l'engin dangereux là où il était, et de détourner le passage en creusant un boyau qui contournerait l'emplacement. Mais ce travail ne pouvait s'exécuter de jour, il fallait donc, jusqu'au soir, veiller à la sécurité de la circulation.

S'apercevant que pour ne pas exposer un autre homme, je préférais m'en charger, mon ordonnance Denis s'empara du projectile sans se soucier du danger qu'il courait, et le transporta plus loin en dehors.

Ce fut avec un grand soulagement que l'on quitta ce secteur, pour aller jouir d'un repos, qui, cette fois, fut réel.

Un dimanche que j'étais à l'église, je fus profondé-

ment touché, en remarquant que celui qui faisait office d'enfant de chœur était le caporal Thomas, seul survivant des quatre caporaux que j'avais fait demander pour aller en reconnaissance quand j'étais dans le secteur de Neuville-Saint-Waast.

J'eus du plaisir à me souvenir de cette émotion, lorsque après la tourmente, il vint me voir à domicile, un jour qu'il était de passage comme forain, tenant un billard japonais.

Ensemble, nous nous remémorâmes le sermon de ce brave curé de campagne que nous avions écouté, ce jour-là, religieusement.

Le brave homme évoquait les derniers combats, en utilisant les renseignements qui étaient à la portée de tous, et parlait de nos espérances déçues pour terminer par cette maxime :

— Aide-toi, le ciel t'aidera !

C'était bien ce que nous pensions, mais on n'avait pas encore compris ce qu'il nous fallait pour vaincre.

Nous étions très à l'aise dans ce cantonnement, bien que le mauvais temps eût de nouveau fait son apparition. Pendant quelques jours la préparation des aliments fut faite par escouade, afin que les hommes pussent manger leurs mets préparés, et se reposer de la nourriture de la cuisine roulante. Puis c'était un moyen de mieux jouir de notre tranquillité, et aussi de multiplier les repas que l'on appréciait, en songeant aux nombreux jours où l'on devait se contenter de pain et de viande de conserve.

Pendant ce séjour, le sous-lieutenant Trubert, qui était au front depuis le début de la campagne, où il avait débuté comme soldat de première classe, fut décoré de la croix de guerre. Il n'y avait que sept hommes à la compagnie, qui n'avaient pas été évacués depuis la mobilisation, c'est-à-dire depuis quinze mois.

EVACUÉ DU 25 OCTOBRE 1915 AU 31 JANVIER 1916

Le 25 octobre, alors que le bataillon allait partir sous le commandement du commandant Mathieu, revenu au front après guérison de sa blessure, je tombai malade. Et le lendemain, je me trouvais dans un hôpital du front, à Rullecourt, qu'un infirmier me dit être réservé aux typhiques.

Dès que je pus me lever, je fus dirigé sur un hôpital d'évacuation, dont les infirmiers étaient des jeunes gens. Je pensai alors à un de mes soldats, père de cinq enfants, qui avait eu une jambe sectionnée par l'éclatement d'une grenade.

Après un séjour dans un dépôt de convalescents, et un passage au dépôt du Régiment, je fus sur ma demande dirigé sur le front. Et il faisait bien froid, lorsque je fus mis en route, avec la certitude de rejoindre ma compagnie.

VII. - Une fin d'hiver à Notre-Dame de-Lorette



C'est le 1^{er} février 1916, je rejoins ma compagnie à Gouy-Servins, content d'avoir enfin repris ma place au combat. On me cite les noms des gradés et soldats tués ou blessés pendant mon absence. Un des officiers de la compagnie, le sous-lieutenant Erard, est décédé des suites de ses blessures.

Le lendemain après-midi doit avoir lieu, au cimetière du village, l'inhumation de plusieurs hommes, dont deux des nôtres, qui ont été tués au dernier séjour aux tranchées et que l'on a pu ramener.

Je vais voir mes hommes de liaison. L'un d'eux, le soldat G..., marié sans enfant, et qui depuis un certain temps ne recevait plus de réponse à ses lettres, paraît sombre et accablé. Et j'apprends que s'étant rendu en permission chez lui, il avait trouvé porte close. Sa femme avait quitté son domicile. Se voyant seul, tout seul, il était revenu à la compagnie avant l'expiration de sa permission.

— Ne t'en fais pas, lui dit un de ses camarades, on est là, nous, tes copains.

C'est l'heure des obsèques de nos malheureux camarades. Tous les gradés et hommes disponibles y assistent. Nous nous rendons isolément à l'église où les cercueils ont été déposés.

Le prêtre officie pendant qu'un musicien chante en s'accompagnant de l'harmonium. Je reconnais

cette voix grave que j'ai plusieurs fois entendue, soit en de pareilles circonstances, soit avant la guerre. Elle me rappelle notamment le passage suivant qui, dans un concert, m'avait laissé bien songeur :

*Va dire à ma mère, que je suis à la guerre
Et ne reviendrai plus*

A la compagnie, on s'est cotisé pour acheter une couronne, mais on n'a presque rien pour notre argent.

On sort. Les cercueils sont chargés sur deux voitures de compagnie. Je les suis avec le Lieutenant-Colonel commandant provisoirement le régiment, et le capitaine Geisen. Derrière nous viennent d'autres officiers, des gradés et des hommes.

A la sortie du village, nous devons prendre des précautions pour n'être pas aperçus de l'ennemi, car on n'est pas loin du front.

Les voitures s'arrêtent près du cimetière. Un groupe d'hommes nous suit, et les autres restent sur le chemin.

Nous nous rendons auprès des fosses, à gauche en entrant, où les cercueils sont déposés. Les voitures repartent aussitôt, car l'ennemi envoie déjà des obus dans notre direction.

Le capitaine Geisen essaie de prononcer quelques mots, mais les paroles s'arrêtent dans sa gorge. Le Lieutenant-Colonel me fait signe de parler mais j'en suis incapable, et nous sommes tous là à pleurer.

Le bombardement ennemi se rapproche. Nous envoyons les hommes au village, tandis que le Lieutenant-Colonel adresse à nos malheureux camarades les adieux de leurs compagnons d'armes.

A peine a-t-il terminé que les fossoyeurs et nous-mêmes devons nous abriter quelques instants, pour nous protéger des shrapnels qui nous environnent.

Lorsque nous rentrons au cantonnement, les hommes sont furieux parce que les artilleurs allemands ne respectent pas l'enterrement des braves gens, qui sont morts en accomplissant leur devoir.

Je fais une tournée dans le cantonnement. Partout on marche dans la boue. Dans les bâtiments affectés aux hommes, les couchettes sont superposées; la paille y est remplacée par du grillage, de sorte que les locaux sont propres et qu'il y a peu de vermine. Puis la nuit, les hommes sont bien couverts, et personne ne se plaint du gîte. Pour la nourriture rien à dire, si ce n'est que les repas de riz sont trop fréquents. On arrive, non sans mal, à se débrouiller dans le pays, où cependant tout est cher.

Nous partons aux tranchées? En cours de route, nous longeons un talus qui borde le cimetière re Notre-Dame-de-Lorette. Dans la nuit, cette forêt de croix qui nous domine, nous cause une impression de profonde tristesse, et chacun se tait. Parfois le silence est interrompu par quelques réflexions de ce genre:

— Au moins ceux-là ont fini de souffrir.

Je conseillerais volontiers aux hommes de ne pas blasphémer, mais à quoi bon? N'est-il pas compréhensible qu'à certains moments, ils manifestent leur lassitude par quelques paroles malheureuses?

Des obus éclairants illuminent soudainement tout le paysage, et pour ne pas être vus on n'a que le temps de se coucher sur place.

Nous faisons la pause à un endroit où de nombreux cadavres jonchent le sol. Je les fais ranger sur les talus aux abords. Sans doute que le bombardement a surpris une compagnie à cet emplacement.

Après un repos, dans un endroit abrité du vent et dans la partie obscure de la vallée, nous partons pour les premières lignes. Il faut alors traverser la boue d'un vallon, où séjourne l'eau d'une rivière qui

n'a plus d'écoulement. Un caillebotis a été placé pour permettre le passage. Mais il n'est pas facile de le suivre de nuit, parce qu'à certains endroits il est enfoncé dans le sol. Malheur à celui qui s'en écarte, car il disparaît dans la boue, et l'on ne connaîtra son nom qu'à l'arrivée, lorsqu'on aura fait l'appel.

Nous sommes maintenant chacun à notre poste. Le lieutenant Thiriet, qui commandait la compagnie pendant mon absence, me montre l'emplacement de l'ancien poste de commandement de la compagnie, où, pendant le dernier séjour, il a été enterré avec deux téléphonistes, par une torpille. Seul le Lieutenant a été délivré, non sans peine, par des hommes de la compagnie. Il ne lui est resté que quelques contusions. Les deux téléphonistes, tués sur le coup, ont été retrouvés dans la position qu'il occupaient au moment de l'éboulement, l'un tenant son assiette à la main, l'autre le récepteur à l'oreille.

Mon poste de commandement est installé dans un abri où se trouve le téléphone. J'estime que cet abri est mal placé, car il n'est qu'à une cinquantaine de mètres de la première ligne.

Puis c'est le seul endroit où les hommes puissent convenablement se reposer pendant le jour. Aussi je demande qu'il soit déplacé et porté plus en arrière, de manière qu'en cas d'attaque les hommes aient au moins le temps d'en sortir pour se défendre.

A notre gauche se trouve un monticule occupé par l'ennemi, c'est le fortin de Givenchy; et nous en sommes séparés par une mare de boue. A l'emplacement que nous occupons, et à notre droite, la tranchée de première ligne couvre le sommet de la crête, et continue en retrait sur notre gauche, à flanc de coteau. Quand à la tranchée de soutien, elle est un peu en arrière de nous, sensiblement parallèle à la tranchée de première ligne.

Nous sommes pourvus de petites cloches, pour pré-

venir les hommes en cas d'émission de gaz par l'ennemi.

C'est l'hiver. Toute la nuit, il neige. Et lorsque je circule dans la tranchée, je distingue à peine les veilleurs, dissimulés sous la neige qui recouvre la toile de tente dont ils se sont enveloppés.

La plupart des hommes ne disposent que de petites niches dans lesquelles ils se reposent à tour de rôle, le corps glacé, les pieds mouillés et couverts de boue.

Ils sont là côte à côte, dans la nuit, comme de véritables fantômes et l'on n'entend aucune plainte.

Pendant le jour, il nous faut être particulièrement attentifs, car les Allemands nous envoient des torpilles, qui pèsent une centaine de kilos.

Quand le bombardement ne nous gêne pas, on perçoit d'abord une petite détonation, semblable à celle d'un canon de petit calibre, puis l'on voit la torpille monter en se dirigeant vers nous. Alors on s'écarte du lieu où l'on suppose qu'elle va tomber. On alerte rapidement les hommes qui se trouvent à l'endroit dangereux, et c'est une véritable bousculade. Puis les explosions formidables se succèdent, faisant plus de bruit que de mal, pourvu que l'on se soit garé à temps.

Le séjour dans ces tranchées est désagréable. La soupe apportée de nuit est en général froide, de sorte que les hommes utilisent de petits réchauds à alcool. Quant au vin, il faut souvent le boire comme il est, c'est-à-dire glacé. Il gèle surtout le matin; les pieds et les jambes sont engourdis par le froid, à tel point que des hommes ne peuvent plus marcher.

Nous retournons au cantonnement. Avant de grimper la côte, nous faisons une petite pause, le long d'un talus situé au bas de la crête de Notre-Dame-de-Lorette. Au départ, je recommande aux chefs de section de s'assurer si personne ne s'est endormi sur

le talus. Dans l'obscurité, ils secouent des corps; mais ce sont des morts dont les membres sont déjà raidis et froids. Peut-être les avait-on apportés là pour que des brancardiers viennent les chercher, ou est-ce des hommes d'autres unités, qui se sont endormis au cours d'une pause, et qui surpris par le froid, ne se sont plus réveillés.

Nous retrouvons notre cantonnement. Le lendemain, on entend dire qu'une compagnie d'un autre régiment n'avait pu, immédiatement en arrière des lignes, quitter un village qu'elle traversait, après avoir été relevée. A un embranchement de routes, le Commandant de compagnie avait commis l'imprudence de faire usage de sa lampe électrique, pour consulter sa carte. Les Allemands avaient aussitôt envoyé sur le village des projectiles de très gros calibre. Pris de panique, les hommes de la compagnie s'étaient en un clin d'œil, dispersés en tous sens. Il lui fallait attendre la nuit suivante pour les regrouper, et partir pour le cantonnement.

Après un nouveau séjour aux tranchées, nous jouissons d'une tranquillité relative, lorsque, le 21 février, on nous annonce une attaque ennemie.

Effectivement la canonnade est continue. Je me rends à un emplacement d'où l'on peut apercevoir le lieu bombardé, et, à la jumelle, je reconnais la position que nous occupions précédemment près de Souchez, sur la crête. Elle est enveloppée d'un nuage noir; et les explosions s'y multiplient.

Dire qu'il y a des hommes, des nôtres, qui se trouvent sous cette avalanche de projectiles!

Le bataillon est alerté. Et nous partons vite vers Ablain-Saint-Nazaire, village détruit, auprès duquel de nombreuses pièces d'artillerie sont en position, mais on ne va pas plus loin, car il fait encore jour. Nos batteries sont bombardées par des obus à gaz,

laissant au-dessus du sol des traînées blanchâtres qui piquent les yeux.

Le Chef de bataillon et les Commandants de compagnie sont réunis au poste de commandement du général de brigade, qui nous donne comme mission de reprendre le contact de l'ennemi, dans la tranchée de soutien. Il nous dit de ne pas nous intéresser à la tranchée avancée, qu'il vaudrait mieux ne pas réoccuper, afin de permettre à notre artillerie de tirer plus aisément sur la première ligne ennemie, ce qu'elle ne pouvait faire lorsque nous occupions la crête.

Chacun est fixé. En ce qui me concerne, je dois assurer la liaison à droite avec une compagnie du bataillon, et à gauche avec le régiment voisin. Et nous partons, ma compagnie après les autres unités du bataillon.

Ne sachant pas exactement ce qui se passe en avant, je détache une section précédée d'une patrouille et le reste de la compagnie suit à distance. Arrivé au premier objectif qui m'était fixé, j'assure les liaisons comme cela m'avait été prescrit, lorsque je reçois l'ordre d'attaquer le point où je me trouve. Je rends compte que je l'ai atteint et cherche aussitôt à reprendre le contact de l'ennemi. Mais ma compagnie étant placée en échelons vers la gauche, il me faut attendre et voir. Puis je fais une reconnaissance rapide du terrain, avec mes hommes de liaison.

Peu après, je reçois l'ordre concernant la contre-attaque. Elle sera exécutée par deux des compagnies qui sont placées à ma droite et en avant.

Dans la nuit, grâce à l'éclairage des fusées, je vois les hommes de ces deux compagnies attaquer à la grenade, alors que les ennemis défendent leur position avec acharnement. Mais il n'y a rien à faire et la lutte cesse bientôt.

L'idée me vint qu'en cas d'échec des autres compagnies du bataillon, je pourrais prendre l'initiative d'attaquer à mon tour, si les circonstances me le permettent.

Et je rassemble mes chefs de section. Il se peut, dis-je que la prochaine contre-attaque exécutée par les autres unités ne donne aucun résultat, et que nous la prenions à notre compte. Vous savez que la tranchée de soutien se trouvait à côté de la mare de boue, située en deça du petit mont. Le sol ayant été bouleversé par le bombardement, cette tranchée est inexistante; mais son emplacement subsiste toujours, et pour le retrouver, il suffira d'examiner le terrain attentivement, lorsqu'une fusée l'éclairera. Ainsi faisons-nous.

A ce moment l'un des chefs de sections me fait remarquer que la compagnie n'a reçu qu'une mission de liaison, et que la transformer en une mission de contre-attaque, c'est peut-être m'exposer, si nous ne réussissons pas. Je réponds alors, qu'au-dessus de l'ordre particulier que j'ai reçu en tant que commandant de compagnie, il y a le but fixé par le général et qu'il nous faut atteindre. Si donc la prochaine contre-attaque que l'on prépare n'obtient pas les résultats escomptés, j'ai le devoir de tenter l'impossible pour permettre au bataillon de remplir la mission qui lui est confiée. Je sais qu'en cas d'échec, je pourrai être désapprouvé, et, qui sait ? peut-être frappé; mais cette éventualité n'est pas à envisager, car si nous exécutons le mouvement tel que je le conçois, je suis sûr du succès.

Je pars alors avec les hommes de liaison et les chefs de section, et après avoir rampé un par un, nous examinons le terrain, et déterminons les mouvements à exécuter par section.

Et pour que nous ne soyons pas pris de flanc, je commence par envoyer une section, homme par

homme, sur notre gauche, en prenant beaucoup de précautions pour que l'ennemi ne décele pas notre mouvement. Nous nous trouverons ainsi en avant de la droite du régiment de gauche, mais je le fais aviser de mon projet.

La deuxième contre-attaque du bataillon n'ayant pas réussi, c'est le moment d'agir. Peu à peu les sections occupent leurs emplacements de départ. A mon avis, les Allemands doivent, en ce moment, avoir les yeux fixés sur leur gauche, où ils ont été contre-attaqués deux fois, et ils ne se doutent pas qu'il vont l'être de face.

C'est fini. Nous sommes prêts. Mes chefs de section savent qu'il faudra avancer en rampant, en ligne, jusqu'à ce qu'on soit arrivé à un petit talus, et de là, partir d'un seul bond, à mon coup de sifflet.

Je me place au centre de la compagnie, et par les hommes qui sont à mes côtés, je fais transmettre à voix basse l'ordre de départ. Puis, dès que nous sommes arrivés à l'endroit prévu, je donne le coup de sifflet et nous bondissons en avant; un poste ennemi s'enfuit, et nous atteignons l'emplacement de l'ancienne tranchée de soutien, avant que les Allemands, qui occupent un échelon moins avancé de cette même tranchée, aient pu tirer sur nous un seul coup de fusil. L'artillerie ennemie déclenche alors son barrage, mais tous les obus tombent derrière nous, et ne nous gênent pas.

Devant nous, des Allemands envoient des grenades, d'autres nous tirent des coups de fusil. Il en est de même à notre gauche, et en retrait, où une de mes sections assure la protection de notre flanc. Nous leur répondons de même.

En face de nous, sur la crête, est installée une barricade ennemie, que je ferais sauter en un clin d'œil, si j'avais un canon de 37. Pour faciliter la défense du terrain, je prescris de faire creuser le

sol par un homme sur deux, et d'organiser sommairement une tranchée.

Ainsi, à tour de rôle, la moitié de l'effectif travaillera, et l'autre moitié sera toujours prête à tirer.

Je fais alors aviser le Chef de bataillon de ma progression, et envoie demander le chef des crapouillots qui sont derrière nous, au bas de la côte. Ensemble nous examinerons comment il pourrait nous appuyer notamment en cas de réaction de l'ennemi. Et bientôt ses engins prennent à partie les éléments de tranchée qui sont en avant de notre position.

Mon agent de liaison est revenu. Personne n'a voulu le croire. J'envoie alors demander au Chef de bataillon de faire constater que j'occupe l'emplacement de l'élément le plus en retrait, de l'ancienne tranchée de soutien, ainsi qu'une partie du boyau conduisant au fortin. Puis je vais établir mon compte rendu dans un de mes anciens abris, car il fait nuit, et je ne puis allumer ma lampe électrique en première ligne, auprès des hommes.

Un officier envoyé par le Chef de bataillon vient me trouver, et je l'emmène en première ligne, pour qu'il puisse se rendre compte de notre avance. Le but fixé par le général de brigade était atteint.

J'apprends peu après que le Lieutenant-colonel commandant le régiment repart à son poste de commandement, et je fais demander au Chef de bataillon de prévenir l'artillerie de notre avance. Mais avant le jour, nous recevons des obus de 75, qui viennent obliquement et tombent en arrière de notre droite, nous avons un tué et plusieurs blessés.

Cette situation émeut profondément mes hommes, et j'insiste auprès du Chef de bataillon pour faire cesser ce tir.

Grâce aux renseignements que je fournis sur la direction d'où viennent les obus, on parvient à con-

naître les batteries intéressées qui, paraît-il, appartenaient à une division voisine, dont le concours nous avait été prêté, pour la défense du secteur.

Maintenant, sûr de rester sur notre nouvelle position, on s'emploie à l'organiser, alors qu'il neige et qu'il grêle.

La nuit suivante, ma compagnie fut remplacée, et elle alla occuper une tranchée de soutien, derrière la droite du bataillon.

J'eus alors tout le temps de m'entretenir avec mes chefs de section sur notre action. Tous étaient contents du résultat. Et la joie fut générale parmi les hommes, lorsqu'on apprit que le communiqué signalait que nous avions, par une contre-attaque, repris pied dans la tranchée de soutien. Car c'était notre travail propre.

Un soir, que le calme régnait sur le front, on entendit la musique jouer. C'était les obsèques de tous les morts que l'on avait pu emporter à l'arrière. Et parmi eux se trouvait le lieutenant Tallandier, un brave des braves du régiment, qui s'était déjà signalé l'année précédente au cours de l'attaque de Neuville-Saint-Waast, et qui cette fois, était tombé pour toujours, en combattant à la grenade à la tête de ses hommes.

Lorsqu'on fut arrivé au cantonnement, le Chef de corps m'invita à dîner à sa popote, afin de pouvoir me féliciter à son aise, au sujet de la réussite de notre initiative. Mais il en resta peu de choses aux échelons supérieurs, parce que l'ennemi surpris, n'ayant pas eu le temps de réagir, notre petit succès avait été obtenu sans grand péril, et presque sans perte.

Le 3 mars 1916, alors que nous étions au repos, arriva l'ordre de départ, et nous quittions la région pour une destination inconnue.

CHAPITRE V



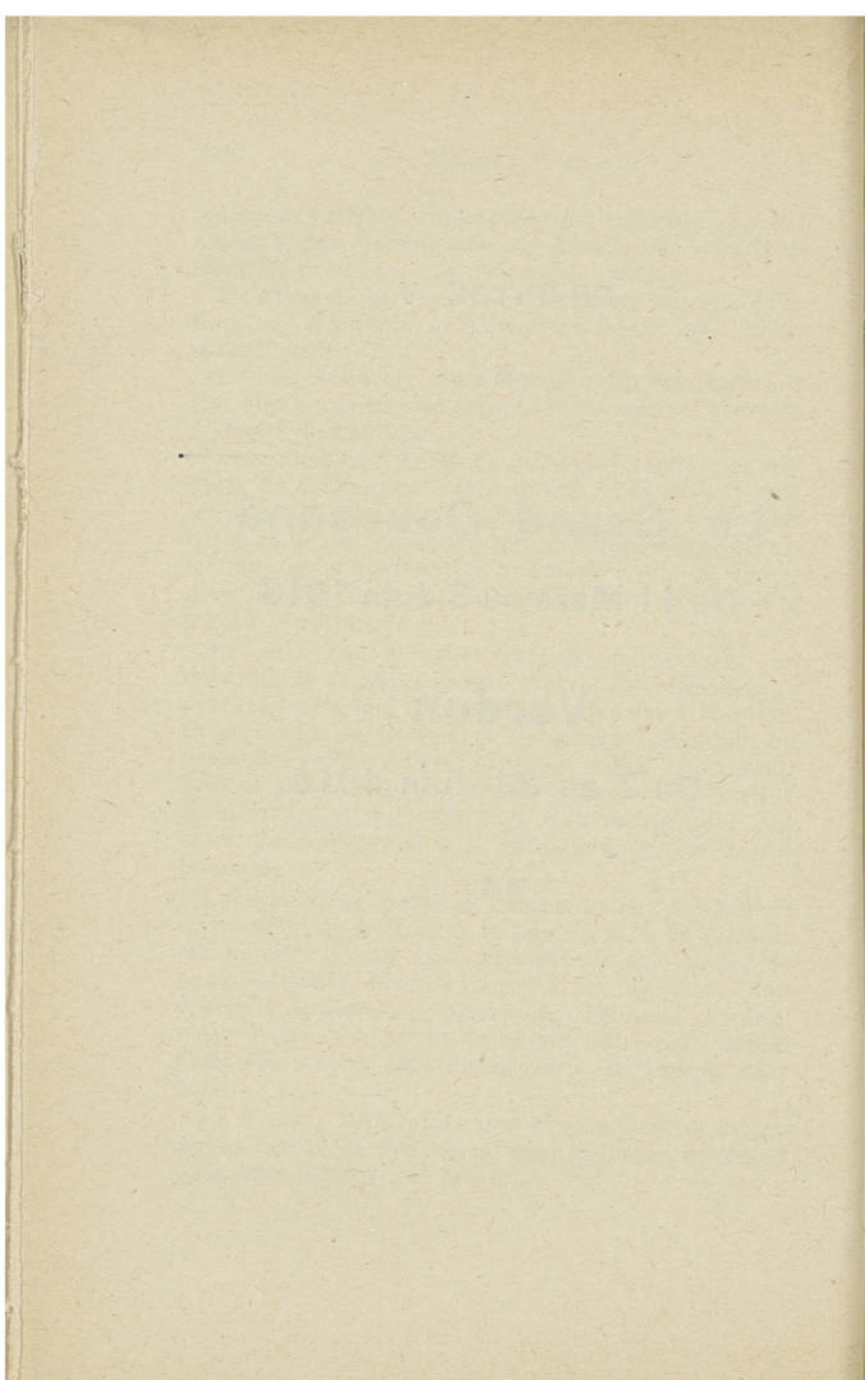
Le Grand Couronné

Du 11 Mars au 3 Juin 1916

Verdun

Du 7 au 23 Juin 1916





LE GRAND COURONNÉ

I. - Le réveil d'un secteur endormi



Nous voilà embarqués, contents de voyager, et d'observer tour à tour les pays que nous traversons. Et nous sommes ainsi dirigés sur une de nos armées de l'Est, après avoir admiré le ciel bleu des Vosges.

Nous arrivons de nuit dans un petit village, et je suis désigné pour effectuer la reconnaissance de notre nouveau secteur. Je pars le matin avec un groupe d'officiers. C'est avec une réelle sympathie que nous causons avec les habitants de cette région, et que nous écoutons leur charmant accent dans ses différentes modulations.

Nous atteignons ainsi l'arrière-front, et nous sommes étonnés de trouver un secteur si calme, après un enfer comme celui que nous venions de quitter. Car c'est à peine si l'on entend de temps à autre le grondement lointain du canon.

Nous allons vers les premières lignes, en suivant un petit chemin. Nous atteignons ainsi une organisation qui peut avoir quatre cents mètres de profondeur et où les boyaux et tranchées ont été creusés avec soin. Un large réseau de fil de fer couvre la tranchée avancée.

L'occupation en est assurée par des troupes de cavalerie à pied, dont les chevaux sont laissés dans

les villages de l'arrière, avec le personnel nécessaire à leur entretien.

Nous cherchons à la jumelle où peuvent se trouver les premières lignes ennemies. Mais on ne voit rien. D'après les dires, elles doivent être en arrière des boqueteaux et des haies, qui se trouvent à peu près sur la crête, mais personne n'en est sûr, car aucun indice d'activité quelconque n'apparaît dans les villages presque intacts que l'on aperçoit au loin.

Partout c'est le calme, le silence ; aucun coup de canon, aucun coup de fusil. Il semble que la nature seule ait conservé la vie. Et si ce n'était quelques obus de temps en temps, et une patrouille qui vient, de nuit chaque semaine, tirer une salve ou deux à proximité des fils de fer, on se croirait à la guerre pour rire.

Charmant secteur, qui peut ainsi permettre à une troupe de vivre paisiblement pendant la guerre.

Mais cela est trop beau pour nous, et nous ne pouvons y croire. En effet, dès notre retour nous apprenons que nous sommes désignés pour un autre secteur. Ce n'était pour nous qu'un rêve, le rêve d'un beau et frais matin.

Le 11 mars 1916, le bataillon va cantonner à Sornevillè, village abandonné, où il n'y a aucune troupe.

Notre chef, toujours très actif, trouve une occupation pour les hommes ; c'est le nettoyage du cantonnement. Deux jours après notre arrivée les rues sont nettoyées ainsi que les cours des maisons et des fermes. Les fumiers sont recouverts de terre, de gazon et de fleurs, et l'on pourrait organiser un concours de jardins fleuris.

Mon tour arrive d'aller en première ligne, et je vais reconnaître ma nouvelle position avec un agent de liaison. On s'y rend en utilisant un boyau qui contourne à flanc de coteau les mouvements du ter-

rain. Nous arrivons ainsi à Moncel, dont la lisière borde à peu après l'ancienne frontière.

Ce village est assez bien organisé défensivement, surtout aux lisières. La plupart des maisons sont démolies et les hommes utilisent les caves pour le repos, pendant le jour. Une compagnie d'infanterie l'occupe avec deux sections de mitrailleuses; une section de génie creuse un grand abri souterrain sous la côte, derrière le village. Des postes de guet sont installés aux lisières, et, sur la crête, il y a un observateur.

Les organisations voisines sont en retrait sur les flancs. Mais de nuit les postes et les sentinelles sont portés en avant des tranchées. Et les Allemands envoient des obus toutes les nuits, à un endroit où nous n'avons personne.

De l'autre côté de la rivière, dans la zone ennemie, la côte remonte brusquement; au sommet on distingue quelques ouvrages, tranchées et boyaux; les sentinelles allemandes ne s'approchent du village que la nuit.

Le P. C. est installé dans une cave qui est, dit-on, celle de la gendarmerie. De cet emplacement un colombophile envoie matin et soir le compte rendu au commandement.

C'est, en somme, le bon secteur. Mais il paraît que la Division a comme mission de témoigner une certaine activité, et on arrive à le désirer car, à certains moments, le calme est vraiment impressionnant.

La reconnaissance du secteur étant effectuée, je retourne avec mon agent de liaison. Pour moins nous fatiguer nous suivons la route. Mais bientôt un obus tombe derrière nous, puis un devant, et c'est ensuite une avalanche de projectiles. Il faut que les artilleurs ennemis n'aient pas souvent l'occasion de découvrir

des objectifs pour tirer ainsi sur deux hommes à une telle distance.

Nous nous jetons dans le boyau qui borde la route, et j'observe alors le terrain d'où peuvent provenir les coups. De la crête où nous sommes on voit celle occupée par l'ennemi, comme si nous en étions tout près; l'effet est saisissant. Nous continuons alors notre chemin en suivant le boyau, car agir autrement serait exposer inutilement sa vie.

C'est la fin du jour. La compagnie part. Pour marcher plus facilement nous utilisons la route, mais cela ne plait pas aux hommes, qui considèrent que nous commettons une imprudence, bien qu'aucune fusée n'éclaire le terrain, et que nous ne puissions être vus de l'ennemi.

Il leur est difficile de s'habituer au calme qui règne dans ce secteur, et ils semblent se demander s'il en sera toujours ainsi. Mais nos canons rompent bientôt le silence, comme pour nous dire qu'il y a quelque chose de changé.

Comme toutes les fois qu'ils abordent un nouveau secteur, nos hommes sont méfiants. Ils ont hâte de connaître au plus tôt, les organisations dans lesquelles ils sont appelés à séjourner.

Nous descendons une petite côte. Une auto démolie est culbutée dans le fossé. C'est à cet endroit, dit-on qu'une compagnie dont les hommes fumaient la nuit, a été surprise par le bombardement, et qu'elle a éprouvé des pertes sérieuses.

La flamme d'une allumette ainsi que le feu d'une cigarette, peuvent être vus de très loin, dans la nuit. Et c'est un véritable crime de fumer ainsi, dans une formation en colonnes, si près du front, et aux vues de l'ennemi.

Nous gagnons nos emplacements, et bientôt nos prédécesseurs nous quittent. Je me réserve de voir

le lendemain, en détail, toute l'organisation défensive du village.

C'est le petit jour. Je fais ma tournée, et constate que chacun est content de notre nouveau secteur. Dans la journée, notre artillerie se fait entendre par rafales, et il en est de même de la part des Allemands, de sorte que maintenant le calme est souvent interrompu. Mais nous jouissons cependant d'une certaine tranquillité pendant la nuit.

C'est alors que je puis reconnaître les abords du village, et aller voir les sentinelles qui sont sur la route, le long des arbres. Je m'y rends en chaussons pour éviter de faire du bruit, et j'en profite pour recommander aux chefs de poste, de ne leur faire mettre la baïonnette au canon que lorsque la nuit est sombre, car par temps clair, la baïonnette brille et se voit de loin. Cette recommandation est d'autant plus opportune que les sentinelles sont placées en avant des tranchées et ne disposent d'aucun abri.

Une de nos occupations est d'envoyer une patrouille en dehors du village, le long de la rivière. Mais il ne faut le faire que par nuit sombre, car dès que la lune apparaît, les patrouilleurs sont obligés de rester à plat ventre, à l'abri du moindre mouvement du terrain, et de rentrer à un moment favorable. Aucun abri naturel pour se dissimuler.

Les hommes regrettent que les Allemands ne tentent pas le passage de la Loutre noire, lorsqu'ils sont postés à proximité comme des chasseurs à l'affût. Il en viendra, mais hélas! quand nous aurons été remplacés.

Il m'arrive de demander, de jour, à notre artillerie, de tirer sur des travailleurs allemands qui, un peu en arrière de la crête, paraissent creuser des tranchées. Mais peu après, par représailles, les Allemands envoient une volée d'obus sur mon P. C. ou

dans le boyau que j'utilise lorsque je vais voir les sections.

Ce bombardement est sans doute réglé par un observateur ennemi, posté sous un buisson, à gauche du village, à flanc de coteau et presque en face du secteur voisin; de son emplacement, il peut voir à l'aide d'une jumelle tout ce qui se passe dans le village que nous occupons.

Son sort est à régler par nos artilleurs, car nos mitrailleuses qui sont toutes en position dans la vallée, ne pourraient l'atteindre.

La nuit, on s'emploie beaucoup à renforcer la défense du secteur, et tout le personnel disponible est occupé à creuser des tranchées et à consolider les réseaux.

Des granges sont remplies de fourrage, et on profite de toutes les occasions pour en faire transporter à l'arrière afin de nourrir les chevaux du régiment.

Un officier de la compagnie, qui s'est muni d'un phonographe, agrmente nos nuits de morceaux de musique. Cela permet en même temps de faire comprendre aux Allemands que chez nous on ne s'en fait pas.

On revint plusieurs fois dans ce secteur. Au cours d'une nuit, un de nos soldats fut victime d'une méprise qui lui fut fatale.

Placé en sentinelle avec un de ses camarades, il était allé par le chemin de ronde, et en suivant le côté intérieur du réseau de fil de fer, assurer la liaison avec une sentinelle voisine. La nuit était noire. Le vent soufflait et les fils de fer grinçaient. Sa mission remplie, notre homme retourna à son poste, sans entendre la sommation : « Halte-là ou je fais feu ! » que fit son camarade. Ce dernier, pris de peur, lâcha son coup de fusil et le blessa mortellement.

Prévenu aussitôt, j'envoyai chercher ce malheu-

reux par plusieurs hommes; il était déjà pansé, mais il expira aussitôt.

Une sanction sévère fut infligée au responsable de ce terrible accident, avec interdiction de porter les armes pendant la durée de sa punition.

C'est en présence de la compagnie, réunie spécialement à ce sujet, que l'intéressé fut désarmé. Et ce ne fut plus qu'un pauvre homme, pendant tout le temps qu'il resta avec nous.

Lorsqu'on quitta définitivement le secteur, ce fut pour aller à Mazerulles, village abandonné et presque entièrement abrité des vues de l'ennemi, par une crête. La plupart des maisons étaient restées intactes, et les mobiliers en ordre. On ne pouvait toucher à quoi que ce soit sans l'autorisation du Major de commandement.

Ce village n'était pas bombardé; les Allemands tiraient très souvent à l'arrière d'un bois, à un emplacement où nous n'avions cependant aucune troupe. Et l'on racontait qu'il en était ainsi depuis longtemps, sans doute parce que les Allemands croyaient que les nôtres y séjournaient.

On alla ensuite occuper une organisation défensive dans un secteur voisin. Mon P. C. était installé avec une section de réserve, dans la cave d'une ferme isolée, complètement démolie. Les trois autres sections occupaient des postes retranchés, à l'intérieur d'un bois et à peu de distance de la lisière avancée.

Au cours de mes rondes de nuit, il m'arriva plusieurs fois, lorsque le vent soufflait, de surprendre une sentinelle qui ne m'avait pas entendu m'approcher d'elle. Dans une organisation aussi incomplète que celle-là une patrouille ennemie aurait pu s'infiltrer à son aise et prendre un poste à revers.

De jour, mon occupation favorite consistait à fouiller à la jumelle le terrain situé devant nous, et à

rechercher les postes et les sentinelles ennemies. Il y avait notamment dans un village inhabité tout proche, une maison, à proximité de laquelle se trouvait en permanence un factionnaire. Et chaque matin, on apercevait de la fumée à la cheminée de cette maison.

J'allais de temps en temps voir une de nos pièces lourdes, d'un modèle ancien, également en action sur des organisations importantes de l'ennemi.

On connaissait les emplacements des pièces d'artillerie qui tiraient sur notre secteur. La fumée apparaissait au départ du coup, et lorsque le projectile devait aller plus en arrière, on l'entendait passer au-dessus de nous, avec son bruit caractéristique.

C'est à ce moment que le président Poincaré vint dans notre secteur. Je n'eus pas l'occasion de le voir. J'appris par la suite qu'il avait rendu visite à une compagnie voisine de la mienne, et que, d'après les dires, les Allemands avaient salué son arrivée à Nancy, par des tirs d'artillerie à très longue portée.

A la fin de chaque séjour en première ligne, nous allions à Champenoux où étaient encore restés de nombreux habitants, ou dans un petit bois voisin.

L'église avait été complètement démolie, et l'on y disait la messe en plein air entre ce qui restait de ses murs.

A proximité du village, se trouvait une grande forêt où une organisation défensive très sérieuse avait été préparée, notamment aux passages pratiqués dans le bois.

Aux abords des lisières on apercevait de nombreuses tombes isolées. C'étaient des soldats tués au début de la guerre, qui avaient été inhumés où ils étaient tombés.

Que de képis rouges sur les petites croix! Pauvres fantassins dont les tombes jalonnaient la zone des premiers combats! Sur tout le front pas un champ

où il ne s'en trouve qui reposent, au sein de cette terre qu'ils ont arrosée de leur sang, pour qu'elle nous soit conservée.

Martyrs de la Patrie, comme nous sommes peu de chose en comparaison de la grandeur de votre sacrifice!

Vous qui fûtes pour nous d'un héroïque exemple, fortifiez-nous lorsque notre cœur faiblit. Et que votre suprême dévouement entretienne les énergies si indispensables, pour conserver intact le patrimoine de notre pays.

J'aimais à m'entretenir avec les gens de la contrée, sur les combats du début de la campagne. Et tous s'accordaient à dire que les Allemands s'étaient repliés brusquement, sans être suivis de près par les Français.

Un garde me raconta que l'ennemi avait même abandonné des pièces d'artillerie, qu'il était venu rechercher le lendemain, parce que les Français avaient tardé à reprendre le mouvement en avant.

Un matin, il m'arrive une surprise. Je suis désigné comme Adjudant-Major, et je reçois une lettre de service, me donnant le commandement du bataillon en cas d'absence de son chef.

Cette désignation me bouleverse. Il me semble qu'on m'arrache quelque chose de moi-même. Comment vais-je faire lorsque je n'aurai plus les multiples soucis du commandant de compagnie. Que sera désormais ma vie?

Et c'est en proie à une véritable émotion que je quitte les hommes, qui étaient l'objet de toutes mes préoccupations.

C'est maintenant presque le vide autour de moi. Mes nouvelles attributions apportent un sérieux changement à mon existence. Au lieu de faire exécuter les ordres dans les moindres détails, comme je le faisais précédemment, il me suffit aujourd'hui

de les donner, et d'en contrôler l'exécution. Quelle tranquillité d'esprit! Il me semble que ce n'est plus pour moi la même guerre.

Et bien que cette désignation apporte à mon sort une sérieuse amélioration, je ne cesserai de regretter ma compagnie.

J'ai la possibilité d'aller à Nancy. Au moment où je me trouve dans la brasserie « La Lorraine », en train de déjeuner, une bagarre éclate entre des consommateurs. C'est, d'après les dires, une correction infligée à un habitant qui expédie des fruits en Suisse, alors qu'il les sait destinés aux Allemands. Les gens du pays, qui ont l'épiderme chatouilleux, font la police eux-mêmes. J'approuve ce geste énergique. Au moins à l'arrière-front, on conserve l'atmosphère de la bataille, et nulle idée ne vient y ramollir votre cœur.

Et c'est animé des meilleurs sentiments, que je quitte ces fiers citadins, pour rentrer au cantonnement.

Peu de jours après, notre régiment fut retiré du front. Notre bataillon alla cantonner dans une grande ferme, aux abords de laquelle il tombait souvent des obus de très gros calibre. Les murs extérieurs étaient criblés de nombreux éclats.

Nous fûmes ensuite dirigés sur un petit village, où je logeai chez des Alsaciens. Les vieux parents étaient de braves gens, qui avaient quitté leur pays au moment de l'annexion. Ils ne voulaient pas mourir sans y être retournés. Jamais je n'avais vu de personnes manifester un tel enthousiasme en faveur du retour à la France de nos provinces perdues.

Au cours de quelques conversations que je pus avoir dans ce milieu, où j'étais reçu comme un enfant de la maison, on parla du passage des Allemands dans le pays, et des civils que ceux-ci avaient fusillés.

— Mais cela, disait la jeune fille, ce sont les chefs qui l'ont exigé, les grands chefs. Et les soldats ne peuvent être rendus responsables de ces meurtres; car ce sont pour la plupart des hommes qui marchent contraints et forcés, au demeurant sans méchanceté.

Je m'en rends bien compte à l'hôpital où je suis infirmière et où j'ai souvent l'occasion de causer avec des blessés allemands.

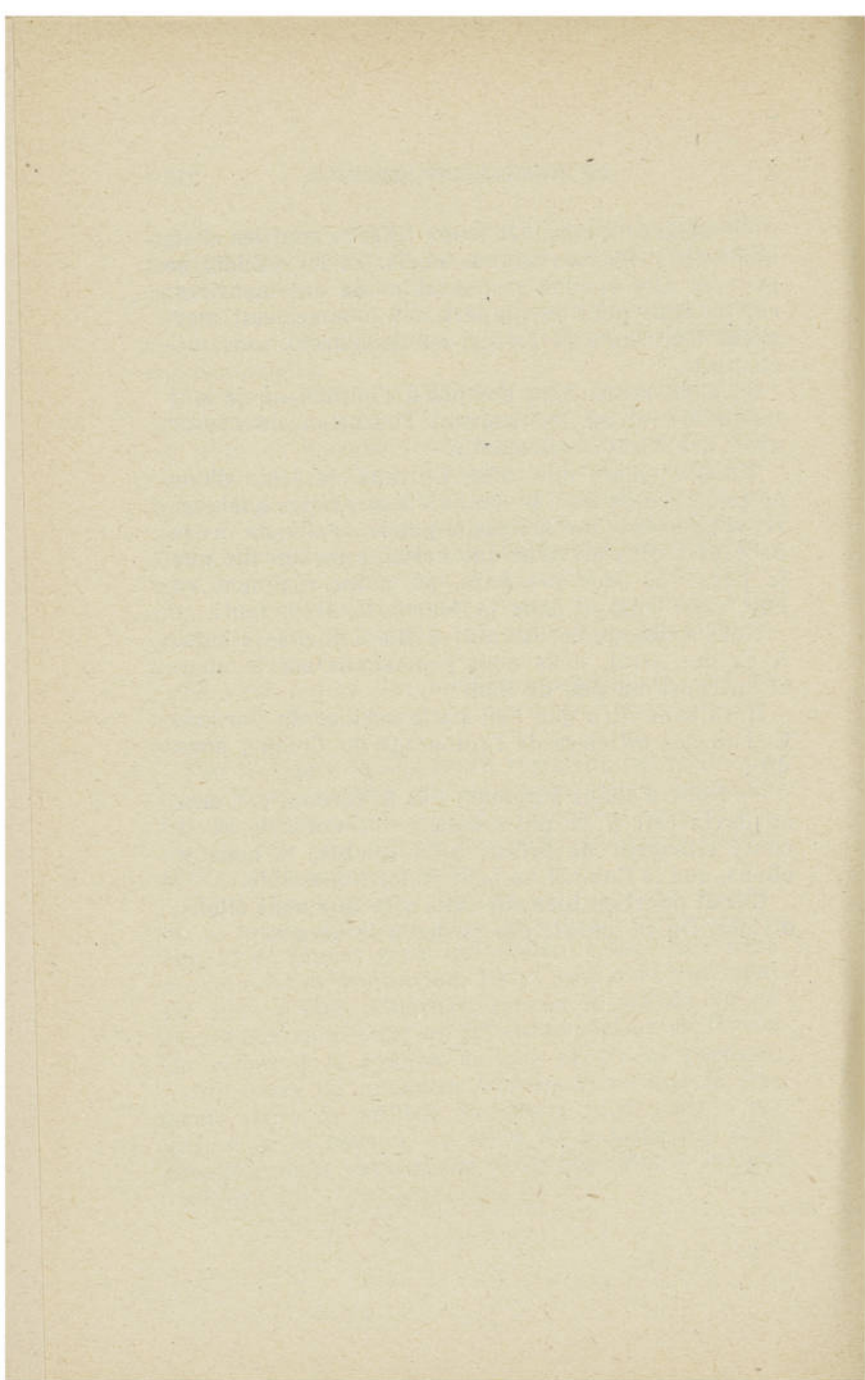
Un soir, alors que, bien heureux de jouir d'une certaine tranquillité, je donnais à mes hôtes quelques renseignements sur ma petite patrie, arrive un ordre de départ. Et c'est avec une certaine mélancolie que je pense au jour prochain, où notre régiment va être aussi engagé dans la fournaise. Il le faut!

Nous embarquons de nuit à Blainville, le 6 juin. A chaque arrêt, nous nous promenons sur le quai, et on cause un peu de tout.

Il va sans dire que l'on parle surtout de Verdun. Et l'un des officiers de l'entourage du Colonel nous dit :

— Nous n'allons sûrement pas à Verdun, car cela se devinerait à la physionomie du Colonel. Et il court tellement de bruits, qu'il semble, si nous y allons, que le Colonel ne peut rester impassible.

C'était pourtant bien sur cette ville que nous étions dirigés. On ne devait pas tarder à le savoir.



VERDUN

I. - L'angoisse de Verdun



Le train s'arrête dans une gare. C'est Nettancourt. Un employé vient nous dire de descendre. Il fait nuit.

Le Chef de bataillon me remet une carte du pays, et un ordre désignant le village où nous devons cantonner.

Il n'y a aucune lumière, et il est défendu d'allumer quoi que ce soit qui puisse être aperçu de l'extérieur.

Je descends dans une cave, où, avec ma lampe électrique, j'étudie l'itinéraire à suivre, dans cette région où je ne suis jamais venu.

Je pars avec les cyclistes du bataillon, et comme la nuit est sombre, je laisse un cycliste à chaque embranchement pour guider le bataillon.

Je parviens ainsi à la grande route, et, après m'être assuré que le bataillon suit, je me rends au cantonnement, où j'arrive avant le jour.

Je vais à la mairie. Par suite de nombreuses troupes qui ont cantonné successivement dans le pays, l'affectation des locaux est préparée en permanence, ce qui facilite leur répartition entre les unités. Puis je pars au devant du bataillon, pendant que les cyclistes vont chercher les fourriers pour aller reconnaître la partie du village affectée à leur unité.

Le bataillon entre bientôt dans le cantonnement. Peu de temps après on ne voit plus personne dans les rues, la plus grande partie des hommes étant en train de se reposer.

Je suis logé chez de vieilles personnes. Après leur avoir adressé quelques mots, je m'étends tout habillé sur mon lit, pour être rapidement prêt si on me demande.

Le soir je prends mon repas avec le commandant et le médecin. Et comme l'on ne désire pas aborder le sujet qui nous préoccupe, on ne parle pour ainsi dire pas.

Tout est calme dans le village. Les hommes circulent en silence. Plus de rires ni de chants. Chacun se rend compte que, dans quelques jours, nous serons jetés dans la fournaise, et que beaucoup d'entre nous, sans doute, n'en reviendront pas.

Avant d'aller me coucher, je cause avec mes hôtes. Ils s'informent de ma famille, puis me parlent de leurs enfants et de leurs petits-enfants. Le brave grand-père m'appelle « Mon Capitaine », tel un jeune soldat. Je me sens auprès d'eux comme chez les miens, et je voudrais les interroger, car ils doivent savoir beaucoup de choses sur ce qui se passe à Verdun.

En effet, dans ce village, passent sans cesse des troupes allant à Verdun, ou en revenant. Et naturellement il me vient à l'esprit de demander ce qu'il en reste au retour.

A cette question à laquelle ils s'attendaient sans doute, ils répondent difficilement. Mais je parviens cependant à savoir, que, souvent, il ne revient du front qu'une quarantaine d'hommes en moyenne par compagnie, quelquefois moins. Il est même arrivé qu'il ne restait que ceux qui n'allaient pas en première ligne.

Puis ils parlent des officiers qu'ils ont logés chez

eux. Ils évoquent des noms, des physionomies, et parlent de ceux qui ne sont pas revenus.

La bonne grand-mère fond en larmes, et son mari la gronde un peu de la voir pleurer ainsi en ma présence. Pendant quelques instants, nous restons ainsi, sans dire un mot, le brave vieux ne dissimulant pas sa peine, alors que de mon côté, je ne voudrais pas paraître ému.

La femme rompt alors le silence en disant :

— C'est si triste de voir partir tant d'hommes à Verdun, alors que l'on sait qu'il en reviendra si peu; il faudrait avoir un cœur de pierre pour ne pas pleurer. Pauvres enfants qui s'en vont ainsi à la mort sans rien dire!

Je leur réponds qu'il le faut, que c'est la place de tous les hommes valides d'assurer la défense du pays, et que nous ne faisons que notre devoir.

Je quitte ces pauvres gens. Mon vieil hôte m'accompagne, puis me serre la main, en faisant effort pour mettre un peu de vigueur, dans son geste, alors que je sens sa main trembler.

Je fais ma correspondance, en me disant que ce n'est pas encore pour demain. J'en profite pour penser librement aux miens, et à tous ceux qui s'intéressent à mon sort. Puis je finis par m'endormir profondément.

Le lendemain, dans la matinée, le Commandant remet des croix de guerre. Je lui présente le bataillon et commande le défilé. La musique du régiment est venue apporter un peu de gaieté parmi nous. Mais quand elle joue « Mourir pour la Patrie », je sens un long frisson me parcourir le corps, comme pour me rappeler que, pour beaucoup d'entre nous, ce sera bientôt, demain peut-être.

L'après-midi, préparatifs de départ. Je prends congé de mes hôtes. Grand-père me demande d'excuser sa femme en disant :

— Que voulez-vous, les femmes sont plus sensibles que nous.

Je leur fais mes adieux en leur serrant bien les mains, à tous deux. Puis la bonne vieille maman s'avance, m'attire dans ses bras, et me dit :

— C'est votre mère qui vous embrasse.

Je les quitte profondément ému, puis je me retourne pour les revoir une dernière fois tandis qu'ils me crient :

— Bonne chance!

Nous partons en camions. Puis on s'arrête près de la Voie sacrée, où l'on attend pour prendre notre place. Bientôt le brouillard apparaît à l'horizon. La tête de la colonne franchit alors la crête, et notre détachement s'engage sur la route, dans l'intervalle prévu. Et les camions se suivent sans arrêt, à une dizaine de mètres de distance, transportant des hommes, des vivres, des munitions, du matériel.

La nuit approche maintenant, et on n'entend plus que le bruit incessant de la canonnade, et le roulement des camions accompagné du bruit des heurts dans les ornières de la route. On traverse ainsi plusieurs villages où il reste peu d'habitants.

Nous arrivons de nuit à la caserne Beveaux, qui a été atteinte par de gros projectiles, et nulle part on ne peut allumer une lampe pour s'éclairer. Les hommes couchent au premier étage et au rez-de-chaussée. Je suis logé dans une petite chambre à côté du Commandant. Mon ordonnance Petit vient me voir. Il me raconte que les hommes ont appris au dernier cantonnement tout ce qui se passe à Verdun.

C'est un tout jeune homme, qui est à ma disposition depuis une dizaine de jours seulement. Il était valet de chambre chez un baron, et ne me parle qu'à la troisième personne. C'est un garçon très

dévoué, avec lui, je suis moins seul, depuis que je ne commande plus de compagnie.

Le lendemain, le Commandant va siéger au conseil de guerre. Avant son départ, il me recommande de percevoir tout le matériel nécessaire au bataillon. Dans l'après-midi nous arrivent plusieurs voitures de matériel et de munitions, dont je fais répartir le contenu entre les compagnies.

Peu après, un Capitaine ramène une centaine d'hommes. C'est, dit-il, tout ce qui reste de son régiment. Son Colonel a été tué.

Nous sommes d'abord désignés pour aller exécuter des travaux en deuxième ligne. Puis un nouvel ordre arrive, et nous devons, avec le bataillon, aller occuper un poste d'honneur.

Le Commandant rentre. Il ne me dit rien, mais, à sa physionomie, je comprends qu'il a dû voir de terribles choses.

Puis il part, avec sa liaison, et un sous-officier du bataillon à relever, pour avoir le temps de parler au Colonel en passant.

II. - L'enfer de Fleury sous Douaumont



C'est le 14 juin. Je mets le bataillon en marche, de façon à franchir la crête des forts à la fin du jour.

Nous prenons une formation ouverte, en colonnes, les compagnies se succédant à cent mètres de distance, et les sections à une cinquantaine.

Il tombe des shrapnels dans la vallée et nous devons contourner les endroits bombardés. En arrivant dans le fond de la vallée, on a de la peine à marcher dans le terrain détrempé.

La grande route est bombardée de gros projectiles que nous évitons de notre mieux. Et je traverse alors la voie ferrée, puis je prescris un petit repos avant d'atteindre le sommet de la côte.

Nous repartons. Lorsque nous atteignons la crête Saint-Michel, entre deux forts, nous voyons ceux-ci couverts de pièces d'artillerie; le canon tonne sans arrêt, et des obus ennemis éclatent de toutes parts. Et en traversant le terrain fouillé par le bombardement, on s'enfonce dans la boue des trous d'obus.

En descendant la côte, de nombreux projectiles, français et ennemis, passent au-dessus de nous en sifflant et en rugissant, et nous sommes entourés d'explosions continues. Ça et là apparaissent de grosses flammes, comme si des gerbes de feu surgissaient du sol même.

Nous contournons les points du terrain où les obus tombent le plus fréquemment, ce qui nous détourne de notre direction, et nous devons regagner la petite voie ferrée, pour ne pas nous égarer.

Mais nous sommes bientôt arrêtés à la lisière du bois situé au sud de Fleury-sous-Douaumont, où les obus tombent sans interruption. Comme il serait téméraire de passer à cet endroit je cherche un itinéraire moins dangereux. Soudain une accalmie se produit, et nous en profitons pour poursuivre notre marche.

Les hommes sont toujours groupés par sections. Ils suivent lentement, le corps ployé sous le chargement qu'ils portent. Il fait une chaleur étouffante, et je sens sur moi la sueur ruisseler.

Dans le talus de la petite voie ferrée, trois hommes comblent un trou. Je leur demande ce qu'ils font, et j'apprends qu'ils viennent d'enterrer un Lieutenant, qui a été fusillé tout à l'heure, pour avoir quitté la position avec ses hommes avant d'avoir été relevés. L'un des trois me dit que ce sont des artilleurs qui ont fourni le peloton d'exécution, parce que l'on craignait que les hommes n'obéissent pas, car ils aimaient beaucoup leur officier. Il ajoute que la scène a été très pénible.

Nous arrivons dans le ravin. Partout dans les bois, les troncs d'arbres ont été coupés par le bombardement. Les « 75 » y tonnent sans arrêt, et les obus ennemis y tombent sans interruption, de sorte que dans ce vacarme, l'on ne peut plus se comprendre que par signes, et la nuit est assez obscure.

Les guides nous égarent. On revient alors vers la voie ferrée, et les entonnoirs sont si nombreux qu'en dépit des précautions prises pour les contourner, on ne parvient pas toujours à les éviter. Les chutes sont fréquentes la marche très pénible. Je donne

l'ordre de s'arrêter pour se reposer avant de gravir la dernière crête.

Je m'assois sur le talus. Près de moi, des isolés creusent un trou pour s'abriter, pendant notre court arrêt.

Des voitures de ravitaillement d'artillerie passent dans le ravin, retournant à vive allure vers l'arrière, à travers le terrain bouleversé. Un obus tombe près d'un attelage et tue un cheval; on entend un grand cri, tandis que la voiture s'arrête. Des hommes détellent le pauvre animal abattu, et le culbutent dans un creux du terrain, puis s'en vont. Là, tout près, un autre cheval est étendu; il semble qu'il remue de temps en temps les jambes, comme s'il faisait effort pour se relever.

Des explosions d'obus, nous couvrent de terre et de pierres. Des hommes vont et viennent en tous sens, les uns transportant des vivres, les autres des munitions. Plusieurs groupes de blessés passent successivement, venant de la première ligne.

Beaucoup marchent groupés en se tenant mutuellement par les bras; quelques-uns sont comme accrochés au cou de leurs camarades.

Il y en a qui avancent si lentement, qu'il leur faudra des nuits pour sortir du champ de bataille. Les uns portent un pansement à la tête, d'autres sont courbés, comme s'ils avaient été atteints dans le ventre. Un groupe s'arrête un instant devant moi. Parmi eux se trouve un Allemand qui marche difficilement. Avant de se remettre en marche, deux Français l'aident à se relever et ensemble ils s'en vont.

Certains suivent les groupes, d'autres restent isolés. Il en est qui pleurent; l'un d'eux qui passe auprès de moi a un air terrible et ses yeux paraissent lancer des éclairs.

Beaucoup de ces blessés ont soif, et plusieurs de

nos hommes leur donnent un peu d'eau de leurs bidons.

Je m'abandonne alors à mes pensées, qui bientôt se reportent aux jours de mon enfance, où sans souci, je croyais à la vie belle et heureuse.

Puis après m'être rappelé les événements les plus tragiques des dernières années, je me voyais alors, pauvre humain, jeté dans une lutte où se joue le sort du pays.

Que de mères, que d'épouses, que d'enfants, doivent trembler, attendant une lettre qui n'arrivera peut-être plus. Que de calvaires dans les foyers sans père!

Que de familles dans l'angoisse, alors que, quelque part, les êtres qu'elles chérissent agonisent sans espoir sous un ciel de feu, ou meurent engloutis par le bombardement!

Et tous ces hommes qui passent sans paraître se préoccuper du danger. Ah! les braves gens!

Je donne l'ordre de départ, et bientôt nous montons la crête. Toutes les voies de passage sont bombardées. Nous contournons les points de chute des obus, ce qui nous conduit encore en dehors de notre direction.

Du village de Fleury-sous-Douaumont il ne paraît rester que des pans de murs. Partout le sol est raviné par le bombardement, et à marcher autour des entonnaires, pour éviter de les franchir, on finit par se fatiguer. Nous nous guidons sur le nivellement du terrain, et pour être sûrs de ne pas nous égarer, on passe de nouveau à l'emplacement de la petite voie, où l'on trouve des bouts de rails tordus et des traverses déchiquetées.

On aperçoit maintenant les fusées de la première ligne. L'éclairage y est continu; il forme à l'horizon une immense clarté blanchâtre, dans laquelle montent des fusées éclairantes, qui planent ensuite en

scintillant comme des étoiles; puis disparaissent tour à tour, ce qui donne l'impression d'un vaste feu d'artifice sans fin.

Comme on approche des lignes, il faut prendre des précautions pour ne pas être vus de l'ennemi, sinon nous serions écrasés par le bombardement. Dès qu'une fusée éclaire le terrain situé devant nous, on s'aplatit sur le sol, pour se relever dès l'éclairage terminé, et recommencer plus loin.

Enfin le guide me montre un endroit où le terrain paraît plus sombre. C'est là qu'est la redoute du bataillon, l'abri 320, dit-il.

Avant de pénétrer dans cet abri, j'attends que les compagnies soient arrivées. A l'idée qu'elles peuvent encore être vues de l'ennemi, et bombardées, tout mon corps tremble et mes dents claquent. Je fléchis sur les jambes, et m'appuie sur le talus pour me ressaisir. Mais je n'ai pas de chance, car je me trouve à un emplacement de feuillées; d'autre part je suis appuyé sur des cadavres qui dégagent une odeur pestilentielle.

Enfin la dernière compagnie arrive. Les hommes marchent sans bruit, et, jusqu'au dernier moment, restent dociles aux mouvements de leurs chefs de section.

Quel bonheur d'être arrivés sans de trop graves accidents.

Tout à coup, on entend un combat à la grenade. C'est à la compagnie de gauche. Quelques hommes viennent et d'autres s'en vont en courant. Puis j'entends dire que ce n'est rien.

J'entre dans l'abri, où nous attendent le chef de bataillon à relever, sa liaison, puis quelques officiers et de nombreux blessés.

Les Commandants de compagnie rendent compte de leur arrivée, et je prends les consignes de la position que notre bataillon est chargé de défendre.

J'ai tellement soif, que je demande à mon ordonnance la bouteille d'eau que nous avons apportée à la main, à tour de rôle, en supplément de nos bidons pleins.

Le Commandant m'en demande un peu, et je lui donne la bouteille, qui est ensuite passée à plusieurs officiers, tous heureux de ma prévoyance.

On me remet les comptes rendus. Les Commandants de compagnie n'ont rien à réclamer. Le bataillon relevé peut partir.

Arrive alors mon Commandant. Il est dans un état de fatigue extrême. Il reste un peu d'eau dans ma bouteille, je la lui donne et aussitôt il se trouve mieux. Alors qu'il était parti avant nous, pour nous devancer sur la position, son guide l'a égaré, et après avoir erré sur le terrain, et s'être terré à maintes reprises dans des trous d'obus, sous le bombardement, il est enfin arrivé. Mais il lui manque deux agents de liaison, qui ont été tués en cours de route.

La redoute est une construction en maçonnerie, en forme de couloir, et à deux entrées orientées du côté opposé à l'ennemi. Elle paraît recouverte de quatre mètres de terre environ. Et il y fait très frais.

Aussi j'enlève mon imperméable, je change de linge, et endosse ma vareuse, la doublure en-dessus pour la faire sécher.

Je vais voir les blessés. Ils sont nombreux et presque tous appartiennent à des bataillons qui nous ont précédés. Parmi eux se trouvent trois Français et deux Allemands qu'on a trouvés dans le même trou d'obus, où ils étaient restés sept jours. Plusieurs d'eux avaient bu de leur urine, pour calmer leur soif. L'un des Français a le tétanos et un Allemand la gangrène. Partout règne une odeur cadavérique.

Je vais à une entrée de l'abri. Un duel est engagé entre les deux artilleries. La terre tremble sous un grondement sans fin. Et sur plusieurs lignes, jusqu'à

la crête des forts, les explosions se succèdent, produisant l'effet d'une multitude de feux qui s'allument et s'éteignent successivement.

En sortant de l'abri, pour me rendre à l'emplacement des compagnies, je me rends compte que je marche sur des cadavres, tellement le sol fléchit sous mes pas, et me paraît glissant et mou.

Ce sont sans doute des blessés qui sont morts dans la redoute ou à proximité, et que l'on a déposés là, pour que leurs restes soient à l'abri du bombardement. Et comme on ne peut les recouvrir de terre, sans exposer la vie des hommes, on est obligé de les laisser ainsi sans sépulture.

J'arrive à la compagnie de droite, où je constate aussitôt le danger que présente le ravin de la voie ferrée. C'est qu'en cas d'attaque ennemie de ce côté, toute le personnel situé dans la redoute pourrait être fait prisonnier.

Des abris de ce genre situés trop près de la première ligne deviennent plutôt un danger pour le personnel qui les occupe. Dans le cas présent il faut donc à tout prix dégager le plus possible la redoute.

Je vais alors observer les tirs de notre artillerie, et je remarque que les obus tombent à un minimum de quatre à cinq cents mètres en avant de notre première ligne, ce qui est beaucoup trop loin. En effet, en cas d'attaque, nos fantassins ne pourraient que difficilement s'opposer à l'avance d'ennemis qui auraient traversé le barrage, et seraient venus se masser dans la zone non battue.

J'en préviens le Commandant, avec l'impression que l'artillerie, qui nous appuie, ne doit pas savoir exactement où nous sommes.

Il va faire jour, et une certaine accalmie règne sur le front. Comme souvent le calme précède la tempête, c'est le moment le plus mauvais de la journée, d'autant plus que les hommes sont déjà fatigués

par la relève, et que, par suite, leur attention peut se relâcher. Raison de plus pour être vigilant.

Je m'approche des hommes. Ils sont réunis par groupes dans des trous d'obus, où ils ont établi une banquette en forme de fer à cheval. Ces trous d'obus sont reliés par des éléments de tranchées, qui n'ont généralement pas plus d'un mètre de longueur, et forment ainsi de petits passages entre les différents groupes.

Le Commandant s'occupe de faire établir un croquis exact de notre position, pour le faire parvenir à l'artillerie. Il signale le point que nous considérons comme particulièrement dangereux, c'est-à-dire le ravin de la voie ferrée. Il indique aussi l'emplacement où tombent les obus de notre artillerie en avant de notre première ligne, et celui où il faudrait ramener les points de chute, pour aider au mieux notre défense.

Il fait grand jour. Un avion ennemi passe, et signale à son artillerie les éléments de tranchée, que des territoriaux sont venus creuser la nuit, à environ quatre cents mètres derrière nous, et où pourraient s'abriter des renforts d'infanterie.

Là aussi, ces éléments de tranchée se composent simplement de passages pratiqués entre les entonnaires créés par les obus, et dont beaucoup sont de véritables cratères. L'artillerie ennemie les bombardent jusqu'à ce qu'ils soient comblés. Pendant un quart d'heure environ c'est un tonnerre d'explosions dans un nuage de fumée, de poussière et de feu. Puis les explosions cessent, le calme revient. Et plus rien ne reste du travail de nos territoriaux.

Je comprends alors mieux que jamais le côté faible de notre position, que le Commandant cherche en vain à renforcer par une tranchée de soutien, que l'ennemi s'efforce à détruire.

C'est de mauvais augure.

Le croquis et le compte rendu du Commandant sont prêts.

Il s'agit maintenant de les envoyer. C'est un de ses agents de liaison qui se dévoue, le soldat Thiers. Je revois encore la physionomie gaie, éveillée, de ce jeune Parisien si sympathique. Nous le regardons partir. Bientôt une mitrailleuse ennemie tire sur lui, puis une deuxième, puis une troisième. Il court, se couche, repart, s'arrête. Nous retenons nos respirations. Mais il repart, disparaît dans un trou d'obus et s'élançe à nouveau. L'artillerie ennemie tire maintenant sur lui, et l'encadre de ses obus. Toujours il court et disparaît sans cesse. Puis après un temps d'arrêt qui nous semble bien long, il repart. L'artillerie ennemie tire à nouveau, et alors que nous nous étions dit plusieurs fois, en observant les points de chute des obus: en avant, en arrière, notre coureur disparaît de nouveau. Et pendant quelque temps on regardera en vain avec nos jumelles l'emplacement où il a disparu.

Peut-être est-il mort. Peut-être agonise-t-il, là-bas, dans un trou d'obus, son papier à la main, attendant pour mourir qu'un homme passe et le lui prenne, pour le porter à destination.

Alors un groupe de brancardiers part à sa recherche, et le rapporte dans l'abri, blessé grièvement aux bras et aux jambes. Et le soir, au cours de son transport à Verdun, il sera, m'a-t-on dit, pulvérisé avec ses porteurs, par le bombardement.

Je vais me reposer, mais je ne serai rassuré que lorsque notre artillerie sera avisée de notre situation, et je vois bien que le Commandant partage mes inquiétudes.

Au cours de la nuit, les tirs d'artillerie ennemis sont fréquents, et forment de véritables barrages. Les points plus particulièrement visés sont surtout les crêtes, les bas-fonds, la voie ferrée et les pistes. Il

sera donc prudent, au retour, de marcher à flanc de coteau, et au besoin, de ne pas hésiter à allonger notre itinéraire. Mais il y a un ravin qu'on ne pourra éviter. Il faudra le traverser à toute allure, par fractions pendant les accalmies, ou observer les emplacements les plus violemment bombardés et les contourner.

Les instructions nécessaires sont données aux Commandants de compagnie.

C'est alors qu'arrive un groupe de brancardiers accompagnés d'un aumônier. Ce sont des territoriaux. Ils viennent chercher des blessés. Je cause avec l'un d'eux. Ils trouvent que leur besogne est très dure, mais on ne peut faire autrement, et charger de cette tâche les Combattants qui assurent le service en première ligne.

Les blessés attendent anxieusement qu'on veuille bien les transporter. Plusieurs ont les yeux fixés sur les brancardiers qui s'approchent d'eux. Sans doute se croient-ils déjà sauvés. C'est avec précaution qu'on les prend pour les déposer sur des brancards. Ils en sont tellement heureux qu'ils paraissent déjà se trouver mieux.

L'un de ceux qu'on paraît laisser se lamenter, en murmurant qu'il est là depuis X jours, et un gradé brancardier un vieux territorial, cherche à le calmer, en lui parlant gentiment, comme le ferait une mère à son petit enfant. Demain, dit-il, mon brave; et tout bas:

— Vous allez bien, vous, et il faut penser aux autres, qui sont très mal.

Or le corps de ce pauvre homme est déjà recroquevillé par le mal qui le ronge, et de sa gorge s'exhalent des sanglots qui l'étouffent.

Trop gravement atteint pour ne pas mourir il ira rejoindre les autres, auprès de l'abri.

Les brancardiers examinent les autres blessés. Un

Français que l'on veut emmener refuse si le blessé allemand étendu auprès de lui reste. C'est qu'ils se sont liés d'amitié dans le même trou d'obus où on les a ramassés. Le blessé allemand, comprenant qu'il est question de lui, regarde de ses grands yeux son camarade français, qui lui fait signe qu'on va les emporter. Et bientôt on les enlève tous les deux, alors qu'un autre Allemand, n'ayant plus que quelques heures à vivre, et dont la chair paraît se détacher en lambeaux, reste avec des blessés moins graves en attendant qu'on l'enlève lui aussi, mais lorsqu'il aura cessé de souffrir.

Le Commandant essaie, depuis notre arrivée, de faire rétablir la liaison téléphonique avec le Colonel. Impossible, car le fil est aussitôt coupé par le bombardement. Il faudrait un réseau enterré. On cherche aussi à établir la liaison optique, mais on ignore si le poste de liaison nous comprend, car il ne peut répondre, face à l'ennemi.

Mais ce qu'il nous faut, c'est l'aide de l'artillerie en cas d'attaque; le reste nous semble moins important. Quant aux blessés, nous pourrions avoir la satisfaction de dire, en partant, que nous n'en laissons pas un seul, tellement le Commandant aura insisté jusqu'au dernier moment, pour les faire transporter par des brancardiers.

Un barrage d'artillerie formidable éclate subitement, je me rends à l'entrée de l'abri pour l'observer, alors que la terre tremble, et que la voûte de notre abri paraît osciller. Tout le terrain de nos arrières est couvert d'éclatements, comme si le champ de bataille était parsemé d'éruptions volcaniques, vomissant sans interruption des milliers de feux. Et bientôt l'air est saturé d'odeurs de soufre qui piquent et brûlent à la gorge. Quel enfer!

A ce moment me revient à l'esprit l'impression que j'ai de la faiblesse de notre organisation de première

ligne, en ce qui concerne l'infanterie. Et bien que cette question soit au-dessus de ma compétence, j'estime que la liaison des feux devrait être assurée par des mitrailleuses, entre les corps de troupe et les unités des différentes brigades et divisions, compte tenu du fait que les régiments semblent ne disposer en première ligne qu'un seul bataillon à la fois, ce qui leur donne à chacun un secteur très étroit.

Sans parler de l'intervention de l'artillerie, nous aurions ainsi, en plus du barrage de feux de mousqueterie qui devient vite discontinu à cause des pertes, un deuxième barrage qui toujours renforcerait le premier, et souvent le compléterait. Mais au lieu de cette entr'aide qui renforcerait nos moyens de feu, la défense en première ligne est pour ainsi dire compartimentée par bataillons, dont le personnel, installé dans des trous d'obus, ne s'occupe généralement que de ce qui se passe devant lui, et ignore tout des corps voisins.

Ajoutons que les vides creusés par les pertes, créent des intervalles qui augmentent avec l'importance des unités, parce que les survivants ont tendance à se rapprocher et à se regrouper auprès des chefs qu'ils connaissent, et presque toujours vers le centre de leurs unités; on aperçoit ainsi les inconvénients de ce cloisonnement de la défense où chacun ne paraît s'occuper que de l'avant, alors que les plus grands dangers sont souvent sur les flancs.

Pendant le jour, j'essaie de découvrir le prolongement de nos premières lignes. A notre gauche, ce n'est pas facile, car le terrain est accidenté, et mon poste est à flanc de coteau. Il n'en est pas de même à notre droite, où je les vois s'étendre à perte de vue.

J'arrive à déterminer l'emplacement de la première ligne par le tracé des terres remuées. Mais je n'y vois ni amis ni ennemis.

Les artilleries tirent sans arrêt, bien que rien n'apparaisse sur le champ de bataille. Les forts, presque toujours bombardés représentent de véritables pôles d'attraction. Mais si quelques unités peuvent s'abriter dans ces ouvrages constamment enveloppés par la fumée des explosions, par contre que d'hommes sont terrés dans des trous d'obus en une ligne sans fin, et sont là, sous le feu du ciel, sans autre protection contre la mort que le hasard!

Alors que la fumée des obus, qui éclatent autour d'eux, s'élève en de formidables colonnes noirâtres, que d'hommes sont blessés et meurent sans secours, où sont enterrés par le bombardement!

Braves camarades, qui dans vos tombeaux jalonnez les limites extrêmes de notre défense, c'est à vous que va mon admiration.

Que serait la France sans vous?

C'est dans ces conditions que se termina notre séjour sur cette position. Une note du Colonel nous annonce que la relève aura lieu à X heures.

Un tir de barrage se déclenche alors et l'on se dit :

— Pourvu qu'il ne retarde pas notre départ.

Enfin, au bout d'une heure environ, le feu cesse peu à peu.

Les unités chargées de nous remplacer arrivent heureusement pendant une accalmie. Vers minuit un nouveau barrage est déclenché. Nos compagnies ont-elles pu l'éviter?

Enfin, après avoir souhaité bonne chance à nos remplaçants, le Commandant, ses agents de liaison et moi, nous partons. Nous empruntons un sentier qui se dirige vers la droite du village de Fleury-sous-Douaumont. Et nous nous hâtons alors que les obus tombent à notre gauche et à notre droite, ce qui indique que nous avons bien choisi notre itinéraire.

Bientôt auprès d'une piste, nous trouvons une

source qui sort d'un tas de décombres, où des hommes se désaltèrent, en prenant de l'eau dans leurs mains. D'autres creusent un trou pour y faire couler l'eau, afin d'en remplir leurs bidons et leurs seaux.

Nous arrivons ensuite aux abords d'une crête que nous décidons de contourner. Puis, comme poursuivis par les obus, nous prenons le pas de course jusqu'au poste de Commandement du Colonel. Comme le Commandant doit y entrer, nous nous arrêtons un instant. De nombreux obus explosent dans le ravin et dans les bois de Fleury, situés à proximité. Et notre artillerie y répond par un bombardement intense. Le vacarme est immense et l'on a l'impression d'être enveloppé par un ouragan de feux.

On se remet en route prestement, et on longe la petite voie ferrée. Quelques corps étendus sur le sol attendent une sépulture. Et c'est là, tout près, que les deux agents de liaison du Commandant ont été tués, se rendant en ligne avec lui, il y a quatre jours.

On aperçoit maintenant la dernière crête à franchir avant de descendre vers la ville, et l'on marche de plus en plus vite. Bientôt on arrive sur la ligne des forts, aux abords de la côte Saint-Michel, où de gros obus éclatent comme de formidables coups de tonnerre. Et c'est comme attirés par le cantonnement, que l'on marche dans la direction de Verdun. A un embranchement, je trouve un poste de deux gendarmes, qui, pour s'abriter au mieux, ont renforcé la devanture d'une maison avec des sacs de terre. J'en appelle un pour nous indiquer la direction de notre cantonnement, car nous n'avons pas trouvé sur notre chemin l'agent de liaison qui devait nous y conduire.

Mais il ne peut nous indiquer le chemin à suivre que pour quelques centaines de mètres.

Il commence à faire jour. Et Verdun se présente

à nous comme une ville morte, sur laquelle la cathédrale semble veiller de toute sa hauteur, alors que l'aurore lui donne un fond tout blanc.

Nous continuons notre marche, ne trouvant personne pour nous renseigner, et bientôt nous passons devant une maison portant cette inscription : « Major du cantonnement ». Mais personne n'y répond à notre appel.

Nous rencontrons ensuite trois soldats, qui ont toute l'apparence de rôdeurs, et nous déclarent ne pas connaître la ville, puis nous arrivons à la grande porte en bordure de la Meuse.

L'eau y est d'un beau bleu, et les premières lueurs de l'aurore lui donnent un éclat tout particulier, alors que des maisons démolies sont en partie écroulées le long d'une des berges du fleuve.

Enfin, après avoir pu obtenir un renseignement précis, nous arrivons au cantonnement du bataillon, à l'hôpital Sainte-Catherine. C'est un immense bâtiment, auprès duquel il y a des cours et des jardins, puis une rivière, que les hommes pourront utiliser pour laver leur linge.

Le Commandant et moi logeons dans la cave d'une boucherie. Nos cantines y ont été apportées avant notre arrivée, de sorte que nous pouvons changer de linge et de chaussures, nous laver dans l'unique cuvette que nous avons pour nous deux.

III. - Les gaz et le feu

A la limite des forces humaines



Nous nous reposons. Les hommes nettoient leurs effets, leur équipement et leurs armes. Puis le Commandant me désigne pour passer l'inspection des cantonnements.

C'est ainsi que je vois les locaux des unités du bataillon, et les hommes qui les occupent; j'en suis un peu confus, surtout que l'on cherche à m'être agréable. Et cela je le lis dans les yeux de tous ceux qui se présentent à moi.

Mais c'est hélas! pour beaucoup d'entre nous, la dernière fois que se croisent nos regards.

Je rentre dans ma cave. Comme j'ai du temps libre, j'en profite pour écrire aux miens et leur raconter ce que fut mon séjour en première ligne, avec ses incidents de l'aller et du retour. Je le fais comme s'il s'agissait d'un rêve de la nuit précédente.

Aujourd'hui que cette lettre me guide dans l'évocation des souvenirs de cette période, pour nous si tragique, je ne puis songer sans une réelle émotion à tous mes bons camarades qui devaient mourir deux jours après.

On nous annonce que l'ennemi fait une préparation d'artillerie avec obus à gaz dans le secteur que nous avons tenu. Et le Chef de bataillon prescrit aux

Commandants de compagnie de faire ajuster les masques et les vérifier.

C'est le 22 juin. Les bruits les plus divers circulent. On dit que les Allemands retirent de l'artillerie lourde pour l'envoyer dans la Somme. Et l'on nous prévient aussi que la préparation d'artillerie avec obus à gaz continue. Nous savons ainsi ce qui nous attend.

Puis j'apprends que beaucoup de gradés et de soldats déposent spontanément entre les mains de l'officier des détails ce qu'ils ne désirent pas emporter en première ligne : argent, montre, etc... Ils peuvent, en effet, y rester, ou tomber aux mains de l'ennemi; cette dernière éventualité n'est cependant guère envisagée, du moins n'en parle-t-on jamais.

Je vois mon ancien Sergent-major, et le soldat Denis qui avait été précédemment mon ordonnance. Et tous deux me confirment que, dans toutes les conversations, il n'est question que des indices permettant de supposer que nous n'allons pas tarder à être à nouveau lancés dans la fournaise.

Cela donne bien à réfléchir.

C'est ainsi que nous gagnons l'après-midi.

Les ordres arrivent. Le Commandant ira occuper une position en deuxième ligne, dans le bois de Fleury-sous-Douaumont avec trois compagnies. Je serai dans le même ravin que lui, à la Poudrière, avec les deux autres compagnies, dont la compagnie de mitrailleuses. Et au départ son groupement précèdera le mien.

Je vérifie une dernière fois l'ajustage de mon masque, et affublé de cet appareil, je me promène aux abords. Beaucoup d'hommes font comme moi. Le spectacle que nous présentons ainsi paraît plutôt comique, mais personne ne plaisante, tant le moment nous semble grave et notre sort incertain.

C'est l'heure du départ. Le Commandant s'en va

avec ses compagnies que je suis à distance. A mesure que nous nous éloignons de la ville, on entend de plus en plus le bombardement; c'est un roulement continu entrecoupé de fortes détonations.

Bientôt j'aperçois les explosions des obus sur la crête des forts, et j'entends les sifflements de nombreux projectiles de petits calibres.

Arrivé au bas de la côte, on commence à être incommodé par une odeur de chlore et je fais mettre les masques. Puis la colonne s'arrête. Je cherche à en connaître la raison, en m'informant auprès des unités qui me précèdent. Mais je ne reçois pas de réponse. La nuit approche, et il me faudrait tout de même pas que le bombardement nous empêche de remplir notre mission!

Je pars en avant pour me renseigner, et mon ordonnance avec moi. Bientôt je traverse la voie ferrée. Le bombardement continue sur la crête et sur les abords. On distingue le passage des gros obus par leur rugissement, et celui des obus à gaz par leur sifflement plus aigu.

Ces derniers éclatent en faisant un bruit caractéristique : *floc, floe, floe...*

En grim pant la côte Saint Michel, je me rends compte que les gaz sont de plus en plus denses, et qu'il se forme au-dessus de nous un immense brouillard bleuâtre, qui se répand dans la vallée.

Enfin en passant auprès des hommes couchés sur le chemin, j'entends soudain dire :

— Faites passer, le Commandant demande le Capitaine X.

C'est moi. Bientôt j'arrive près de lui. Atteint par les gaz il étouffe littéralement. L'Adjudant de bataillon me dit que le Chef de bataillon me passe le commandement de son groupement.

J'envoie un homme informer mon remplaçant éventuel, et je continue ma route dans l'intention de

prendre la tête de la colonne. Au moment où j'arrive à la crête, les obus à gaz y tombent par rafales successives. Et de temps en temps éclate un gros projectile, en projetant de formidables flammes. Des groupes d'hommes et des isolés passent entre les rafales. Je parviens à savoir qu'ils appartiennent à l'unité de tête du bataillon.

Je cherche aux abords un itinéraire où il tomberait moins de projectiles, mais c'est partout la même chose. Il est donc préférable de suivre le chemin, pour ne pas s'égarer et gagner ensuite la petite voie ferrée. Cette précaution est d'autant plus nécessaire que nous ne trouvons pas les agents de liaison, envoyés à l'avance pour nous conduire à notre position.

Je m'occupe de faire continuer la marche, il faut à tout prix exécuter l'ordre qui nous a été donné. Aussi je me porte auprès des fractions arrêtées et je fais signe aux hommes d'avancer. Mais il fait nuit, et avec les masques, je ne reconnais pas les gradés pour les appeler par leur nom. Si bien que le mouvement continue, par la force de volonté et l'énergie de tous.

Çà et là, des hommes tombent dans des trous d'obus et ne se relèvent pas. Je cherche à les en déloger pour leur faire suivre leurs camarades. Mais déjà plusieurs d'entre eux sont morts, alors que d'autres gémissent à me fendre l'âme.

Et toutes les plaintes qui semblent venir de terre, s'ajoutant aux sifflements et aux explosions des obus, ainsi qu'au bruit de la canonnade du front, résonnent à mes oreilles comme un lugubre bourdonnement, qui annoncerait la fin du monde.

Mais avec le temps, et grâce aux efforts surhumains de chacun, la majeure partie des deux premières compagnies passe, puis la troisième ayant amorcé son mouvement, je pars en avant.

Pour arriver au plus vite en tête du détachement,

mon ordonnance et moi nous marchons à vive allure. L'un et l'autre bientôt aveuglés par la buée qui recouvre nos lunettes, nous glissons sans cesse dans des trous d'obus.

J'ai le corps entièrement mouillé, tandis que des bouffées d'air brûlant me fouettent le cou, et que la tête congestionnée sous le masque me semble près d'éclater.

Bientôt mon ordonnance me prévient qu'il respire de plus en plus difficilement, puis il tombe dans un trou d'obus. Voyant qu'il ne se relève pas, je descends pour l'aider et je le vois alors arracher son masque des deux mains en criant de la gorge :

— J'étouffe!

Je cherche à lui remettre son appareil, en essayant de le raisonner, et à lui faire comprendre que c'est sa seule chance de salut. Mais il est plus vigoureux que moi. Et je l'entends dire, par syllabes entrecoupées de sanglots :

— Allez, mon Capitaine, pensez aux autres, moi c'est fini, je vais mourir, excusez-moi!

Et à genoux près de lui, je lui souffle :

— Mon cher Petit! Mon bon camarade!

Je voudrais l'embrasser, mais en serrant ces mains et en sentant cette chair qui se meurt, un grand trouble m'agite!

Ne vaudrait-il pas mieux que moi aussi je meure, et que j'aie aussi fini de souffrir?

Mais ma mission!

Je touche de la main le visage de mon malheureux soldat, puis continue ma route.

L'air est de feu.

Je descends vers le ravin et m'écarte de la voie ferrée, où les projectiles tombent en grande quantité. Les sifflements sont continus et tout autour de moi éclatent les obus à gaz : floc, floc..., alors que

parfois un obus de gros calibre rugit, puis explose en faisant un bruit de tonnerre.

Le ravin est recouvert d'un brouillard bleuâtre très épais. Les hommes qui me précèdent y disparaissent peu à peu. J'y pénètre à mon tour et vais à la recherche des compagnies que je dois remplacer.

J'arrive bientôt aux batteries où je vois les 75 vomir du feu, sans arrêt. Les détonations se succèdent sans interruption et je ne puis obtenir aucun renseignement des hommes qui servent les pièces. Peu après je rencontre des sections de ma deuxième compagnie, dont les chefs cherchent aussi les unités à remplacer. Saisissant un des hommes qui marchent en tête je fais signe aux autres de me suivre vers le poste de commandement du Colonel, où nous faisons une halte. J'entre à ce poste pour m'informer des changements apportés au dispositif des unités du régiment. Le lieutenant Petit qui s'y trouve me donne un verre d'eau que je bois avidement.

Puis je reconnais le Colonel à sa haute taille, et à sa voix rude. Il me replace de force mon masque, et, me criant à l'oreille, m'indique la position que je dois occuper avec mes compagnies. Un de ses agents de liaison est désigné pour me conduire au poste de commandement du Chef de bataillon que je dois remplacer.

J'ai compris. L'attaque ennemie paraissant imminente, on a établi une position intermédiaire en avant de Fleury-sous-Douaumont, là où des territoriaux avaient pendant les nuits précédentes relié les trous d'obus par des éléments de tranchées. Mes compagnies seront placées face à l'entrée du ravin, précisément à l'emplacement que nous avions signalé comme dangereux pour la défense, au cours de notre séjour précédent.

Nous franchissons la crête de Fleury, et bientôt nous atteignons un endroit où les explosions sont

moins fréquentes. J'ai la tête tellement chaude que je voudrais respirer librement. J'enlève alors mon masque, mais au même moment un obus à gaz éclate tout près de nous. Je sens aussitôt un air brûlant pénétrer dans ma gorge avec une odeur de chlore, et pris d'étouffement, je grimpe sur un tas de décombres pour mieux respirer. Puis je remets mon masque et nous continuons à marcher. Mais bientôt, alors que des explosions nous environnent, je tombe dans un trou d'obus et je n'ai plus la force de repartir. De là, je crie faiblement à l'agent de liaison : « Reposons-nous un instant ! » Et mes pensées vont à mon malheureux ordonnance, à mon pauvre Petit, que j'ai laissé tout à l'heure dans un trou d'obus, et à ses dernières paroles ; et aussi à tous mes hommes qui, pour faire tout leur devoir, luttent par cette nuit de juin, contre le fer et le feu.

Ah les braves gens !

Puis j'ai l'impression d'avoir le corps brûlant. Serait-ce bientôt mon tour ? Non, je ne le veux pas.

Et il me revient à l'esprit l'ordre du Général commandant l'armée de Verdun :

— Vous ne les laisserez pas passer, mes camarades !

Puis celui de notre divisionnaire :

— La France a les yeux tournés vers vous. Vous occupez un poste d'honneur. Je sais que vous tiendrez jusqu'au bout.

Ordres qui dans leur concision nous dictaient notre devoir.

Ce sera donc bientôt, peut-être tout à l'heure !

Ah ! comme disait cette pauvre femme au début de la guerre :

— Qu'avons-nous pu faire pour être si malheureux !

Je fais effort pour me redresser, mais je suis en-

foncé dans la boue d'un trou d'obus et ne puis m'en tirer, mes jambes refusent tout mouvement.

Puis j'éprouve une sensation de fraîcheur. C'est l'eau d'une source qui me passe sous les pieds. Rassemblant toutes mes forces, je parviens à sortir du trou et nous repartons.

Je rejoins alors plusieurs fractions qui marchent lentement à travers les entonnoirs. A la lueur des fusées, le terrain donne l'impression d'être recouvert d'un léger brouillard, qui se dissipe peu à peu. Et avec leur costume bleu dans cette pâle clarté, les hommes apparaissent comme de véritables spectres, dont seule la partie supérieure émerge du sol.

Pauvres gens. Ils s'en vont en silence! Que de courage il leur faut pour marcher toujours, alors que la route est jalonnée par les corps de tant de camarades!

Qui d'autre que nous saura jamais ce qu'ils ont souffert?

Quel grand chef comprendra leur mérite?

Quel poète chantera leurs louanges?

J'arrive au P. C. du capitaine Geisen commandant le bataillon que je dois remplacer. Ses compagnies sont depuis peu sur cette position.

— La consigne, me dit-il, est de résister sur place!

Nous nous serrons la main. Ce devait être la dernière fois.

Et il s'en va, avec la mission de relever le bataillon qui se trouve en première ligne, ce dernier devant alors occuper l'emplacement primitivement prévu pour mes compagnies, en deuxième ligne.

Le lieutenant Thiriet, commandant la première compagnie, me rend compte que son unité est en place. Et bientôt arrive la deuxième compagnie commandée par le lieutenant Lancelot. Je regarde les hommes. La plupart d'entre eux marchent en se tenant mutuellement par les bras ou par les effets,

afin de ne pas se trouver abandonnés dans un trou d'obus; gênés par le port du masque, exténués de fatigue par la marche sous le bombardement, en cette chaude nuit d'été, et à travers un sol raviné, ils ne sont plus que des loques humaines.

Un sous-lieutenant père de trois enfants, me parle au passage, alors que ses hommes se reposent un instant.

— On se de nous, dit-il, en nous envoyant dans les bois de Fleury pour relever des compagnies de deuxième ligne, alors qu'il n'y a personne et que nous ne savions où aller.

— Mais si dis-je, vous avez compris, comme moi, que la situation était changée, et vous êtes passé au P. C. du Colonel, d'où vous avez été envoyé ici.

Mais il a soif, et il ne lui reste plus d'eau. Je lui en donne un quart, le dernier qu'il devait boire. Plusieurs de ses hommes me disent alors, par phrases entrecoupées, que je saisis au passage :

— Ah! les ... pour dire que les Allemands retirent de l'artillerie, il faut qu'ils se soient trompés de bout en regardant dans leur lunette! Ou encore :

— Ce qu'il y a de malheureux, c'est qu'on nous dit avant de partir, que les Allemands retirent de l'artillerie, comme pour nous faire croire que la situation s'améliore à Verdun, alors qu'elle empire. Il vaudrait mieux nous dire la vérité, même si nous devons être sacrifiés. S'il faut mourir, on mourra, mais qu'on ne nous mente pas!

Malheureux camarades, qui croyaient qu'on sous-estimait leurs efforts! Je crois plutôt que c'était un sacrifice de plus qu'on leur avait demandé.

Et ils partent suivant leur chef que, lui non plus, je ne devais plus revoir; ils vont se poster dans des trous d'obus, qui pour beaucoup d'entre eux seront leurs tombeaux.

D'autres sections arrivent, ainsi que le lieutenant

Chéron, commandant la troisième compagnie. Ce dernier a la figure congestionnée, et ses yeux paraissent sortis des orbites. Sa gorge est en feu, dit-il, et il n'a plus rien à boire. Pendant que ses hommes s'affalent sur le sol, je lui donne ce qui me reste d'eau, à peine un quart. Et pourtant, moi aussi, j'ai bien soif.

— Mon pauvre ami, dis-je... Je ne devais plus le revoir... Et il part avec ses hommes, dont beaucoup pestent contre la chaleur, contre les gaz, contre l'ennemi, et contre leur triste sort.

Il va faire jour, je suis avisé que le Colonel conserve à sa disposition les deux autres compagnies du bataillon.

Arrive le soldat Davaine, agent de liaison du Commandant. Mais je ne puis obtenir aucun renseignement de lui, car il défaille, et je le fais étendre dans un abri situé à proximité.

Je fais venir un homme par compagnie et me renseigne sur la liaison avec les unités voisines. A ma gauche, à plus de quatre cents mètres d'intervalle, il y a ce qui reste d'une compagnie qui est en ligne depuis quatre jours. Je fais poster une section au milieu de l'intervalle qui nous sépare.

A droite, on n'a vu que quelques groupes d'hommes qui appartiennent à plusieurs régiments et ne savent rien.

Et comme il est trop tard pour chercher plus loin, nous éclaircirons cette question de plus près ce soir, si toutefois...

En avant, il y a la première ligne, dont les différents éléments sont plutôt clairsemés. Vers notre droite, elle s'infléchit et atteint l'emplacement occupé par des hommes d'une de mes compagnies.

Tout le terrain est raviné par le bombardement. A certains endroits, les entonnoirs se succèdent et forment de véritables défilés. Nous ne pouvons rien

changer à notre position, car déjà on aperçoit les premières lignes ennemies.

Un groupe d'agents de liaison me rejoint; je l'envoie former un poste de liaison sur la crête, au sud du village, entre le Colonel et moi, en recommandant à son chef d'avoir constamment un observateur dans ma direction. J'indique le seul signal qu'en cas d'attaque je ferais pour annoncer l'approche de l'ennemi.

Puis je donne l'ordre à mes commandants de compagnie de prendre leurs dispositions en vue d'être toujours prêts à ouvrir le feu.

Le calme règne maintenant dans notre secteur, mais c'est un calme plein de menaces. Mes agents de liaison et moi nous observons minutieusement le front ennemi, mais nous n'apercevons rien sur les hauteurs qui nous dominent. Nous attendons ainsi pendant peut-être une heure, alors qu'il fait grand jour depuis un certain temps. Je désigne un agent de liaison comme observateur, et me repose en compagnie des autres.

Peu après, entendant quelques coups de feu, nous regardons à nouveau mais nous ne voyons toujours rien. Je prescris aux agents de liaison de dépaqueter leurs cartouches, pour être prêts à tirer en cas d'attaque inopinée.

Les coups de fusils sont maintenant plus nombreux. J'examine les premières lignes avec ma jumelle. Une mitrailleuse placée sur une crête ne tarde pas à nous prendre à partie, et nous devons nous abriter derrière un pan de mur, pour éviter ses balles.

C'est un mauvais présage.

Bientôt l'ennemi bombarde notre position avec de gros projectiles qui éclatent en faisant de formidables nuages de fumée et de poussière. De sorte que l'on ne voit plus rien autour de nous.

J'apprends peu après que le sous-lieutenant Horlaville est enseveli avec une partie des hommes de sa section. Quand la fumée de l'obus qui a éclaté auprès d'eux a été dissipée il ne restait plus à leur emplacement qu'un immense entonnoir.

Les obus de gros calibre tombent un peu partout, et se succèdent à de courts intervalles. En explosant ils projettent les hommes de tous côtés, les ensevelissant en partie, ou les enterrant complètement avec leurs armes. C'est un déluge de fumée, de poussière, de fer et de feu. Et dans cet enfer, les survivants cherchent à se regrouper pour lutter ensemble.

Si on pouvait atteindre la nuit!

Mais le pourra-t-on?

Et notre artillerie qui, je m'en rends bien compte, est muette ce matin!

Un avion ennemi survole nos lignes à faible attitude. Partout crépite la fusillade, et de nombreuses fusées partent de l'avant.

L'avion continue à voler très bas et semble faire des signaux. Des balles s'entrecroisent au-dessus de nous, venant de tous côtés.

Tout à coup, à droite, des fractions d'infanterie ennemie apparaissent dans notre première ligne.

Je fais alors le signal convenu à mon poste de liaison, et plusieurs de mes hommes le répètent. Derrière nous des groupes d'hommes sans armes sortent des entonnoirs. Je leur demande ce qu'ils font, et j'apprends que ce sont des hommes de corvées de soupe qui se sont égarés, et n'ont pu rejoindre leurs unités avant le jour. Plusieurs d'entre eux me disent qu'ils n'ont rien bu depuis plusieurs jours, et qu'ils pensaient rapporter à boire. Mais par suite du bombardement, ils n'ont pas trouvé de corvée de ravitaillement.

Ces hommes appartiennent à plusieurs régiments. Je leur donne l'ordre de chercher des armes, et de

prendre des munitions sur les morts qui gisent sur le terrain, puis de faire face à l'ennemi tels qu'ils sont, armés ou non.

Certains d'entre eux ne peuvent ouvrir les culasses parce qu'elles sont pleines de poussière. Je leur recommande alors de les démonter pour les nettoyer.

Comme notre artillerie ne tire pas, plusieurs de mes hommes continuent à répéter le signal convenu à notre poste de liaison.

L'infanterie ennemie avance maintenant devant nous, et je fais ouvrir le feu par mes agents de liaison et le personnel qui m'entoure. Puis je désigne un de mes hommes pour aller aviser le Colonel de l'attaque ennemie. Mais il me répond :

— Mon Capitaine, donnez-moi une note écrite, sinon je risque de me faire fusiller pour abandon de poste!

On tire maintenant partout, et l'on entend des explosions de grenades et des cris.

Je rédige un court compte rendu destiné au Colonel, mais lorsque l'agent de liaison part pour le porter, il ne peut continuer son chemin, celui-ci étant coupé par des fractions ennemies qui nous ont contournés par la gauche.

J'emploie alors mes instants à diriger le feu et à observer autour de moi. Je fais ravitailler en cartouches mes agents de liaison qui tirent sans arrêt, et, lorsqu'un ralentissement se produit dans le feu, je crie :

— Tirez, tirez!...

Peu à peu, autour de moi, des cadavres jonchent le sol. Et parmi les hommes qui restent, il en est qui, de temps à autre, jettent vers moi un regard plein de tristesse, qui me fend le cœur.

Ah! ces cruels instants!

Puis me rendant compte combien notre situation est critique, et tandis que des trombes de balles

sifflent et claquent en tous sens autour de nous, je recommande à l'agent de liaison Cadinot de veiller particulièrement sur nos flancs, pendant que je vais détruire les documents dont je suis porteur.

Je me glisse alors dans un abri situé derrière nous, où je les déchire et les brûle. Mais ce travail demandant trop de temps, j'enfouis les débris de ce qui reste, et me dispose à sortir.

J'entends à ce moment des cris formidables, alors que des grenades éclatent à l'entrée de l'abri.

J'avance à demi-asphyxié, et j'aperçois l'agent de liaison du Commandant qui, bien que sorti de sa torpeur, ne paraît pas comprendre ce qui se passe. Et j'ai à peine fait quelques pas, que je me trouve face à face avec une section ennemie en ligne, les hommes dirigeant fusils, grenades et tuyaux de lance-flammes vers moi.

Ils sont trop!...

Et, comme un éclair, une idée me vint qui me sauva la vie :

— Moi oui, dis-je, en me montrant de la main aux soldats ennemis, qui abaissent alors leurs armes et me regardent, ganté et revêtu de mon caoutchouc noir! Lui, non, en montrant mon soldat.

Voulant dire par ces mots : tuez-moi, mais ne tuez pas mon soldat.

Alors que les fantassins allemands tournent la tête à gauche, comme pour attendre un ordre, je vois de ce côté un tout jeune homme, équipé comme les autres, qui leur fait signe de s'arrêter.

A ce moment arrive une rafale de 75 et tous les Allemands disparaissent dans des trous d'obus. Dans les intervalles des explosions, j'entends crier :

— Verdun boucherie! Deutschland capout! et aussi :

— Wasser, Wasser.

Je fais ensuite une dizaine de mètres, m'atten-

dant à chaque instant à mourir, et, tout à coup, un mitrailleur ennemi tire sur moi une bande de cartouches. Toutes les balles frappent le sol presque à mes pieds.

Sans doute a-t-il tiré bas, pour ne point atteindre les fantassins qui m'entourent.

Les obus de 75 continuent à pleuvoir, et tous les ennemis sont encore terrés dans des trous d'obus.

Que de sauvés parmi nous si notre artillerie avait tiré plus tôt!

Je continue à marcher, et soudain, un peu plus loin, un Allemand surgit devant moi. En un éclair il dirige le canon de son fusil sur ma poitrine, tandis qu'arrivaient à nouveau des rafales de 75. Après les explosions, je ne vois plus que quelques corps étendus à mes côtés.

A ce moment, brisé par les émotions, et me souvenant qu'un abri se trouve à proximité, je m'y enfonce, alors que des masses d'infanterie ennemie se suivent sans interruption, mais sont ensuite arrêtées par notre artillerie.

Dans cet abri, l'air est lourd à respirer, et je suis presque suffoqué par les odeurs pestilentielles qui s'en dégagent. Et il me semble que de l'eau chaude me coule sur le corps.

L'artillerie lourde tire maintenant sur l'abri. Le grondement est continu, et les secousses produites par les explosions sont formidables.

Il y a là de nombreux blessés français et allemands couchés côte à côte. Et ils ne cessent de crier « A boire » et « Wasser ».

La vue de ces malheureux qui souffrent, et dont les visages sont affreusement convulsés, me produit une sensation d'horreur. Et les obus continuant d'ébranler la voûte de l'abri, des craquements sinistres se font entendre. Pendant un instant je suis figé de terreur, m'attendant à être enseveli vivant.

Comme il y a une poudrière près de l'une des entrées, je m'en écarte, puis j'ajuste mon masque, en me rapprochant d'une autre entrée où s'infiltré encore un peu d'air, ce qui me permet de mieux respirer.

Par suite du bombardement, les entrées de l'abri s'obstruent peu à peu, et l'obscurité s'étend à un tel point qu'on ne distingue plus rien à quelques mètres; et la terre tremble toujours, sans arrêt.

Tout près de moi se trouve un blessé allemand, et à mes pieds un sabre-baïonnette. Je le prends dans l'intention d'achever ce blessé, pour me venger avant de mourir. Mais ma raison l'emporte, car ce ne serait plus tuer un ennemi mais commettre une lâcheté. Et je jette le sabre, alors que le blessé qui sans doute m'observait dans l'obscurité, et avait sûrement compris mon geste, murmure faiblement quelques mots que je ne comprends pas.

Partout la terre continue à être secouée, et à certains moments, des blocs de briques tombent de la voûte. Il semble que l'abri oscille, et des craquements sont accompagnés de sifflements aigus.

Tout à coup retentit un bruit formidable; l'abri paraît se déplacer latéralement, puis s'élever, et une partie de la voûte s'écroule, tandis qu'on entend des cris étouffés.

Je suis culbuté sur le dos et cherche à me redresser. A mes pieds je sens l'éboulement arrêté, alors qu'un air chaud me brûle les chairs. Ma tête me fait mal, mes oreilles sifflent, mes tempes battent terriblement. Je voudrais me rapprocher de l'entrée où perce encore un peu d'air; mais je ne puis y parvenir, et, anéanti, je reste étendu sur le sol, alors que m'apparaissent des visions de feu.

.....
Un certain temps s'est écoulé. Des Allemands parviennent alors à pénétrer dans ce qui reste de l'abri.

Je suis prisonnier.

TABLE DES MATIERES

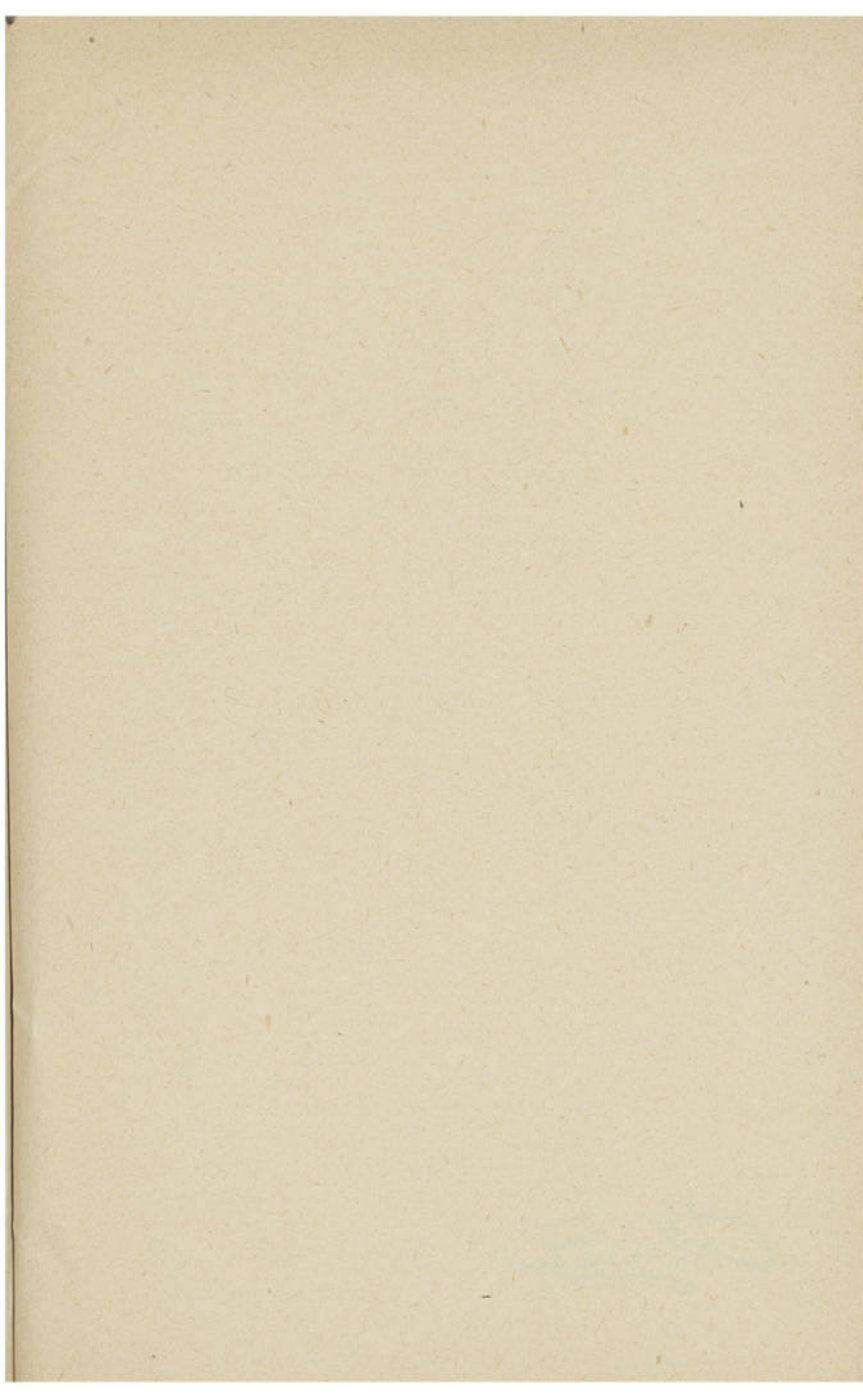


CHAPITRE I. — La Bataille de la frontière Char- leroi-Guise	17
CHAPITRE II. — La Bataille de la Marne	59
CHAPITRE III. — La stabilisation — l'Aisne ..	101
CHAPITRE IV. — L'Artois	137
CHAPITRE V. — Le Grand Couronné — Verdun	205

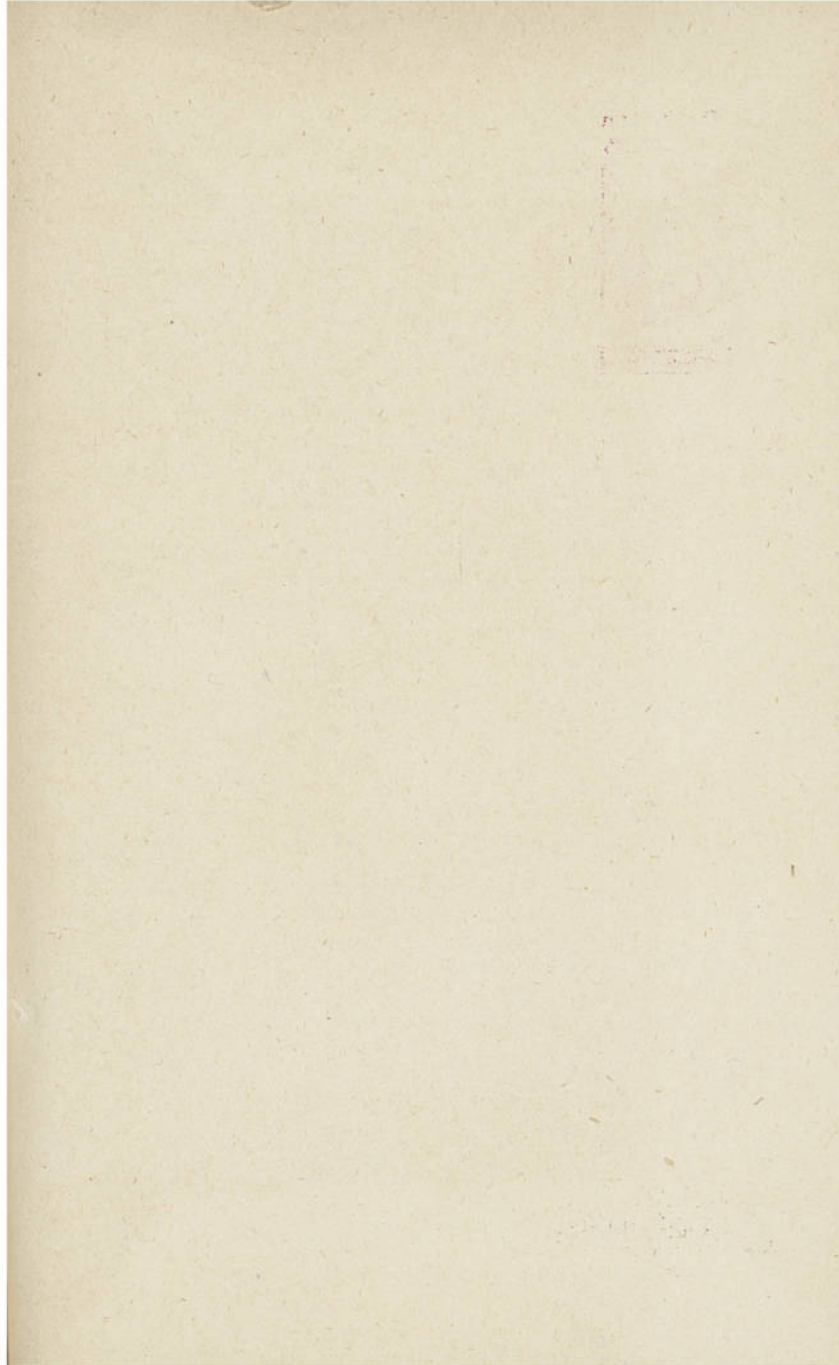
AMI LECTEUR

Maintenant que vous avez lu ce long récit, froid et triste, je vous demande de tourner votre pensée vers tous nos braves soldats, qui ont donné leur vie au cours de cette terrible guerre.

Puisse cette pensée de compassion, demeurer en nous durant notre existence entière, en ne nous permettant pas d'oublier, à quels sublimes sacrifices nous devons le salut de la Patrie.



Mirou



**L'ÉNEIGNE des
DEUX FIGUIERS**



Aux Editions FIGUIERE

166, Boulevard Montparnasse
PARIS

Tél. : Danton 94-08. Ch. post. : Paris : 364-76

DERNIÈRES PUBLICATIONS :

Mahatma GANDHI :	L'Art de Guérir.....	10 >
Jean AJALBERT :	En Amour.....	10 >
Léon FRAPIÉ :	L'Enfant Perdu	10 >
Paul BRULAT :	La Peinture à travers les âges	12 >
Charles DANIELOU :	L'Armée Navale.....	15 >
D ^r Gaston DANIEL :	Le Vaccin de Friedmann....	25 >
Jacques DARNÉVAL :	Sens Interdit.....	12 >
Eugénie BUFFET :	Ma Vie, mes Amours, mes Aventures	12 >
Emile LESUEUR :	Le Prince de la Tour d'Au- vergne et le Secret de l'Impératrice.....	15 >
Alex. MERCEREAU :	L'Évangile de la Bonne Vie..	12 >
Philippe BARRIÈRE :	Alfred de Vigny	15 >
Paul CHAUVET :	Sept Essais de la Littérature Anglaise	15 >
Jean RUMILLY :	Les Chevaliers de la Roulotte	12 >
George DAY :	La Porte Close	12 >
Raymond OFFNER :	Esclave	15 >
Fernand DIVOIRE :	Poèmes choisis	12 >
Henry GALLOY :	Poèmes choisis.....	12 >
André PRÉVOT :	Cieux Nouveaux ou Quatre Hommes dans la lune	10 >
Edouard ROMILLY :	Sappho	
Armand SOMÈS :	Un Dieu sur la terre.....	
André CARME :	Le Roman Expérimental Comment on écrit un F man.....	
CARDONA :	L'Homme au Chapeau Ble	
Eugène FIGUIÈRE :	Le Bonheur en Huit Leçon	